

L'ECRAN FANTASTIQUE

LES MAITRES DE L'UNIVERS

TERRE, CHAMP DE BATAILLE !



BIG FOOT ET LES HENDERSON LE YETI AMERICAIN

INNERSPACE UN VOYAGE DANTESQUE !

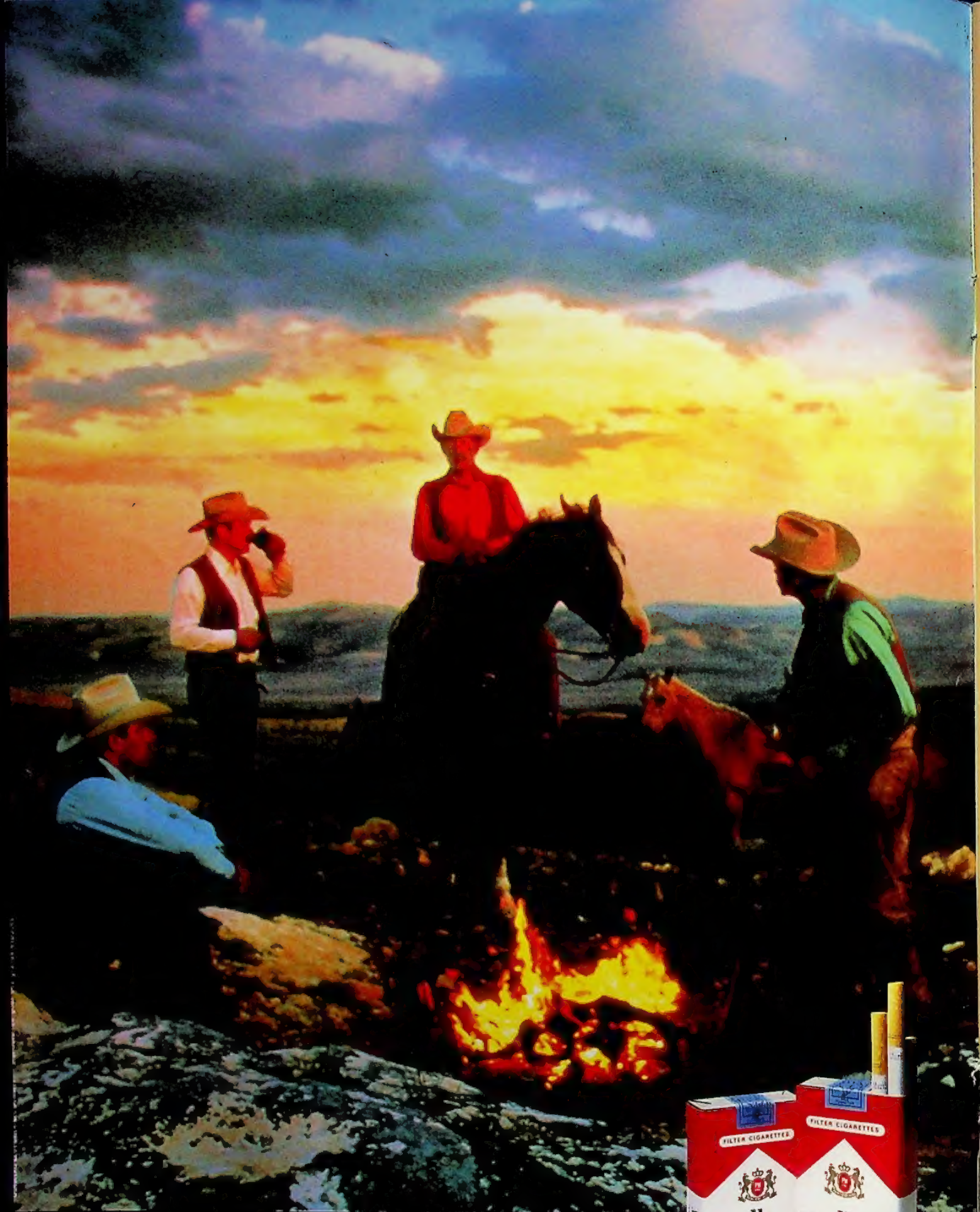


M 1515 - 87 - 25,00 F



M1515 - 87 - 25F

DECEMBRE 1987/N°87/25F - CANADA 5.95\$ - SUISSE 7,80F - ESPAGNE 700P



Come to where the flavor is. Come to Marlboro Country.



RÉDACTION :

8, rue du Midi, 92200 Neuilly.
Directeur de la publication :
Alain Schlockoff.
Rédacteurs en chef :
Alain Schlockoff et Cathy Karani.
Secrétaire de rédaction :
Lionel Collin.
Comité de rédaction :
Jean-Pierre Andrevon, Bertrand
Borle, Laurent Bouzereau, Pierre
Gires, Dominique Haas, Cathy
Karani, Jean-Marc et Randy Lof-
ficier, Daniel Scotto, Giuseppe
Salza, Alain et Robert Schlockoff.
Traductions : Dominique Haas.

Collaborateurs :

Forrest J. Ackerman, John Brunas,
Elisabeth Campos, Richard Com-
ballot, Claude Ecken, Bill George,
Lee Goldberg, David Hutchison,
Marc E. Louval, Ron Magid, Nor-
bert Moutier, Charles Moreau,
Richard D. Nolane, Alain Paris,
Jean-Pierre Piton, William Rabkin,
Steve Swires, Anthony Tate, Jack
Tewksbury, Tom Weaver.

Correspondants :

Laurent Bouzereau (New York),
Randy et Jean-Marc Lofficier (Los
Angeles), Danny de Laet (Belgi-
que), Uwe Luserke (Allemagne),
Giuseppe Salza (Italie), Salvador
Sainz (Espagne), Indra Bhose, Phil-
lip Nutman (G.B.).

Remerciements :

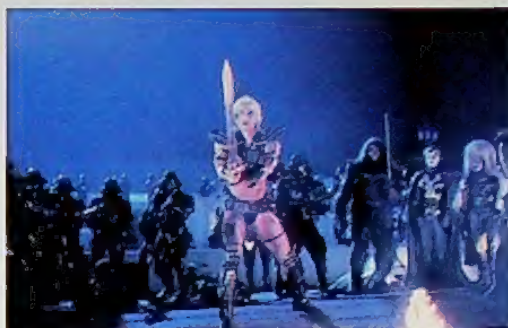
Michèle Abitbol, Antares/Travel-
ling Productions, John Brunas,
Cannon France, Pierre Carboni,
Carlton Films Export, Michèle Dar-
mon, D.D.A., Dino De Laurentiis
Group, Film sans Frontières, Fox,
Eurogroup, Samuel Hadida, Pierre
Kalfon, Larco Production, Gau-
mont, André Koob, Lumière, Anne
Lara, Manson International, Metro-
politan Film Export, New Line,
New World, Alain Rouilleau, Salva-
dor Sainz, Trans World Entertain-
ment, Daniel Thierry, Warner-
Columbia, U.I.P., U.G.C., Universal
Studio, Jean-Pierre Vincent, les
éditeurs, et les compagnies vidéo.

EDITION :

I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe
Issoire, 75014 Paris.
Tél. : 43.27.52.78.
Directeur gérant :
Francis Cocagnac.
Gestion :
Danièle Juffet.
Commission paritaire :
n° 55957.
Abonnements :
Tarif : 1 an, 12 numéros : 250 F.
2 ans, 24 numéros : 450 F. Eu-
rope : 320 F et 600 F.
Publicité : au journal.
Distribution : N.M.P.P.
Réassort et modifications :
au journal.
Direction artistique :
Francis Cocagnac.

Notre couverture :

"Les Maîtres de l'Univers"
(Cannon).
© 1987 by I.MÉDIA et les rédac-
teurs. La rédaction n'est pas res-
ponsable des textes, illustrations
et photos publiés qui engagent la
seule responsabilité de leurs
auteurs. Tous droits réservés.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1987.
Composition : Compo Imprim.
Photogravure : P.O.P.
Printed in Italy.
Tirage : 70.000 exemplaires.



Musclor, entouré de ses ennemis les plus belliqueux...

22 L'ESPAGNE FANTASTIQUE II

Second volet de notre panorama, consacré cette fois à Paul Naschy, le "Lon Chaney Jr. du cinéma fantastique espagnol". Hommage également à Jorge Grau, l'un des meilleurs réalisateurs spécialisés transalpins.

32 CREEPSHOW 2

Succédant à George A. Romero, Michael Gor-
nick s'attaque à son tour aux terrifiants sket-
ches imaginés par Stephen King.



Vincent Price dans "L'Étrange histoire du Juge Cordier".

56 REGINAL LE BORG II

Suite et fin du dossier consacré à un cinéaste
méconnu, qui nous évoque ses souvenirs de
tournage avec Boris Karloff et Vincent Price.

68 INNERSPACE

Sur un sujet identique à celui du mémorable
Voyage fantastique que réalisa Richard Fleis-
cher voici 20 ans, une palpitante aventure de
SF de Joe Dante, traitée sur le mode humo-
ristique. Dossier effets spéciaux.



Dennis Quaid à l'intérieur du corps humain.

8 ET LA FEMME CREA

L'HOMME... PARFAIT

A la recherche de Susan Seidelman, la
réalisatrice...

10 LES MAÎTRES DE L'UNIVERS

Les plus célèbres jouets de la galaxie s'ani-
ment et deviennent les vedettes, en chair et
en os, de cette ambitieuse production. Entre-
tien avec Dolph Lundgren.



Lorraine Gary et notre collaborateur Laurent Bouzereau.

34 LES DENTS DE LA MER.

LA REVANCHE

Quatrième épisode de la saga inaugurée avec
brio par Steven Spielberg, *Jaws-The Revenge*
met l'accent sur ses personnages au détri-
ment de l'horreur gratuite. Entretien avec Lor-
raine Gary, l'ennemie n° 1 du requin blanc.

47 BIG FOOT ET LES HENDERSON

La première production d'envergure consa-
crée au Yéti américain ! Un entretien avec
John Lithgow, un bon père de famille héber-
geant une créature simiesque géante...



John Lithgow conversant avec "Harry".

LES RUBRIQUES :

- Sur nos écrans (p.4)
- Actualité musicale (p.7)
- Cinéflash (p.18)
- La Cité du Cinéma (p.20)
- Horrorscope (p.54)
- La Gazette (p.64)
- Vidéo-Show (p.78)
- Bloc notes (p.82)
- Fiches ciné : *Le Record*, *Apology*, *Et la femme créa l'homme parfait*, *Bigfoot et les Henderson*.

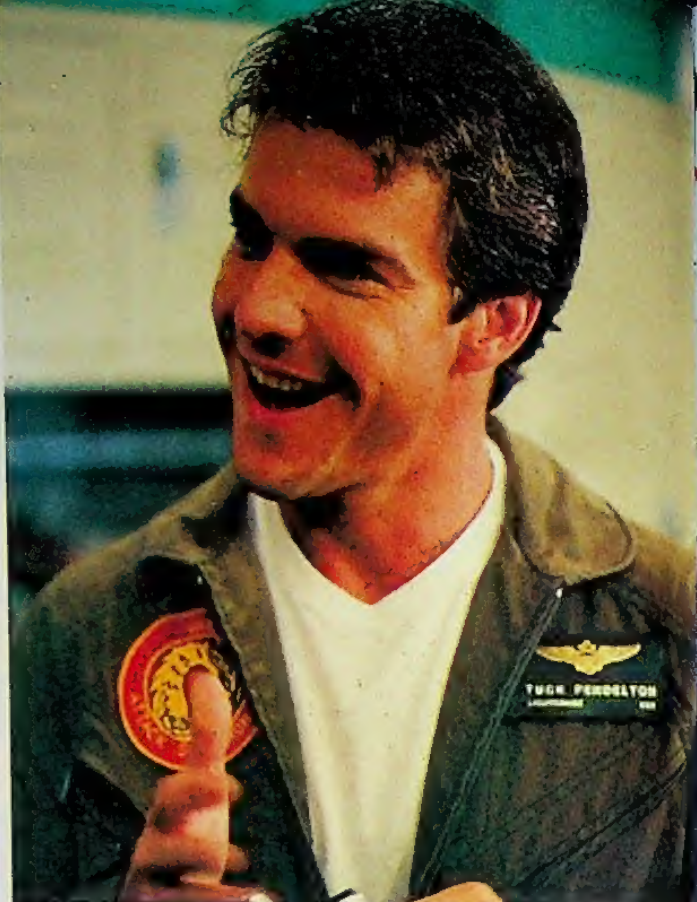
● A VOIR
● OBJECTIF : NUL

● A VOIR ABSOLUMENT
● A VOIR A LA RIGUEUR

INNERSPACE

USA. 1987. Réalisation : Joe Dante. Scénario : Jeffrey Boam, Chip Proser, d'après une histoire de Chip Proser. Musique : Jerry Goldsmith. Interprétation : Denis Quaid (Lt Tuck Pendelton), Martin Short (Jack Putter), Kevin McCarthy (Victor Scrimshaw), Fiona Lewis (Dr Margaret Canker). Durée : 120 mn.

Le talentueux Joe Dante poursuit une carrière en dents de scie, un peu à la manière de Carpenter. Capable du pire (*Explorers*) comme du meilleur (*Gremlins*), il met un point d'honneur à présenter des personnages originaux, voire farfelus, qui immédiatement attirent la sympathie du spectateur. Il possède également un sens du merveilleux, du dépaysement, le situant sur un terrain d'entente avec Steven Spielberg. Leur collaboration était prévisible, et le résultat s'avère souvent excellent. Avec *Innerspace*, Joe Dante vient de signer son chef-d'œuvre ! Inexplicablement, le film, que tout destinait à figurer en tête du box-office (il s'agit d'une comédie fantastique assez proche, dans l'esprit, de *Retour vers le Futur*), fut un échec aux U.S.A. Souhaitons que le public français répare cette injustice et lui réserve l'accueil enthousiaste qu'il mérite. A l'annonce du projet, il était impossible de ne pas évoquer le célèbre *Voyage fantastique*. Bénéficiant d'extraordinaires décors (grandeur nature) et de remarquables effets spéciaux, le film de Richard Fleischer s'avérait malheureusement soporifique en raison de l'inintérêt de ses personnages et d'une absence flagrante de rythme. Le but poursuivi par ses protagonistes nous importait finalement assez peu, et cette histoire d'espionnage dans le corps humain devenait de plus en plus rébarbative au fur et à mesure de son déroulement. Il en va tout autrement avec *Innerspace*, passionnant d'un bout à l'autre. L'idée de choisir un cobaye (neurasthénique) et en proie à des phobies paranoïaques situe d'emblée les choses : davantage qu'un film d'aventure ou de science-fiction, *Innerspace* fonctionne sur le registre de l'humour et de la fantaisie la plus totale. Grâce à un branchement sur le nerf optique et un amplificateur hyper-puissant, le « visiteur » communique avec son hôte (actif et non pas comateux), et voit à travers lui. Il en résulte, comme il se doit, une succession de gags parfaitement délirants, le



summun étant atteint lorsque le « tandem » se retrouve amoureux de la même jeune fille ! Les nombreuses péripéties nous laisseront ensuite cloués sur notre fauteuil jusqu'au dénouement, aussi réussi, satisfaisant et inattendu que l'était celui de *Retour vers le futur*. Comme à l'accoutumé, Joe Dante truffe son dernier-né de références cinématographiques, réutilise Dick Miller en « guest star », et alterne habilement rire et émotion, l'aspect « sentimental » d'*Innerspace* n'étant pas le plus déplaisant ! Mais cette fois, le jeune réalisateur est véritablement inspiré et maître total de son œuvre. Sous son habile direction, tout s'orchestre à la perfection, en un crescendo qui lui vaudra nos applaudissements et notre soutien inconditionnel. Meilleure surprise de cette fin d'année, *Innerspace* figure dès à présent parmi les nouveaux « classiques » de la décennie. C'est dire qu'on prendra plaisir à le revoir en toute occasion...

Claude Juszak.

Production : Amblin (Warner-Bros). Prod. : Michael Finkel. Co-prod. : Chip Proser. Prod. ex. : Steven Spielberg, Peter Guber, Jon Peters. Co-prod. ex. : Frank Marshall, Kathleen Kennedy. Phot. : Andrew Laszlo. Architecte-déc. : James H. Spencer. Dir. art. : Willima Matthews. Mont. : Kent Beyda. Conseiller technique : Gentry Lee. Son : Ken King. Déc. : Judy Cammer, Gene Nollman, Richard C. Goddard. Maq. : Steve Arbums, John Rizzo. Cost. : Rosanna Norton. Cam. : Jeffrey Laszlo. Ass. réal. : Paul Kehoe. Réal. 2^e équipe : Glenn Randall Jr. Photo 2^e équipe : David Worth. Effets spéciaux visuels : Dennis Muren. Effets spéciaux de maq. : Rob Bottin. Supervision des effets spéciaux : Michael Wood. Effets spéciaux : Alfred Broussard, Mike Paris, Joe Sasgen, David Wood. Cascades : Glenn Randall Jr. Coordination des effets visuels : Caren Marinoff-Montante. Int. : Meg Ryan (Lydia Maxwell), Vernon Wells (M. Igoo), Robert Picardo (le cow-boy), Wendy Schaal (Wendy), Harold Sylvester (Pete Blanchard), William Schallert (Dr Greentubush), Henry Gibson (M. Wormwood), John Hora (Ozzie Wexler), Mark L. Taylor (Dr Niles), Kevin Hooks, Orson Bean, Kathleen Freeman, Archie Hahn, Dick Miller, Kenneth Tobey. Dist. en France : Warner-Columbia. Technicolor. Dolby Stéréo.



LES MAÎTRES DE L'UNIVERS

USA. 1987. Réalisation : Gary Goddard. Scénario : David Odell. Musique : Bill Conti. Interprétation : Dolph Lundgren (He-Man), Frank Langella (Skeletor), Meg Foster (Evil-Lyn). Durée : 106 mn.

Les personnages en chair et en os (surtout en chair pour Musclor, et en os pour Skeletor) qui enchantent les enfants, quittent le monde des jouets, de la B.D. et du dessin animé pour investir le grand écran. *Masters of the Universe*, une production Cannon réalisé par Gary Goddard, bénéficie de tous les ingrédients propices à assurer la réussite de l'entreprise. Un scénario solide et rythmé, des effets spéciaux soignés issus de l'imaginaire et du talent de Richard Edlund, des décors imposants, des costumes où l'on devine l'influence de Moebius, participent à rendre palpitantes les aventures de Dolph Lundgren, échappé des griffes de *Rocky*, alors qu'une musique haute en couleurs, mixage subtil entre le péplum et le space-opéra, révèle une facette musicale ignorée du compositeur Bill Conti. Vive, la mise en scène l'est certainement. Rocambolesques et musclées, les aventures de Musclor sur notre pauvre planète le sont, même si l'interprétation du body-builder scandinave pourra paraître superficielle. Mais le plus spectaculaire, le plus délectable

demeure la performance de Frank Langella (le Dracula de John Badham), cabotinant à outrance sous son maquillage macabre, ironisant, caricaturant, appuyant son jeu pour rendre encore plus crédible le terrifiant personnage qu'il incarne. Brillant, humoristique, fulgurant, *Masters of the Universe* se voit avec un plaisir certain, mais à une seule condition : régresser. Pour pleinement apprécier le film, il faut avoir gardé son âme d'enfant. Si tel n'est pas le cas, il serait sage de s'abstenir, de peur de paraître ridicule alors qu'une meute enthousiaste de gamins applaudit à tout rompre. Car au delà de la perfection d'une production ambitieuse à laquelle on pourrait reprocher d'avoir édifié ses propres garde-fous, il faut reconnaître l'influence du Péplum, lorsque Maciste ou Hercule, il y a fort longtemps nous faisaient écarquiller les yeux. Réminiscence d'un genre oublié, *Masters of the Universe* tient toutes ses promesses. A condition de ne pas jouer les blasés.

Daniel Scotto

MASTERS OF THE UNIVERSE. Production : Cannon/Edward R. Pressman Film Corp. Prod. : Menahem Golan, Yoram Globus. Co-prod. : Elliot Schick. Prod. ex : Edward R. Pressman. Architecte-déc. : William Stout. Dir. art. : Robert Howland. Mont. : Anne V. Coates. Son : John Larson, Robert A. Rutledge. Déc. : Daniel Gluck, Michael Johnson. Conception des maquillages : Michael Westmore. Création des cost. : Jean Giraud. Cost. : Julie Weiss. Cascades : Walter Scott. Effets spéciaux visuels : Richard Edlund. Int. : Billy Barty (Gwildor), Courteney Cox (Julie Winston), James Tolkman (DéTECTIVE Lubio), Christian Pickles (la sorcière), Robert Duncan McNeil (Kevin), John Cypher, Chelsea Field (Teela). Dist. en France : Cannon. Couleurs. Dolby Stéréo.

100 PLACES GRATUITES POUR LES MAÎTRES DE L'UNIVERS

qui sortira le 9 décembre 87.

Facile ! Il vous suffit de nous envoyer le bon à découper ci-dessous à I. MEDIA "Maîtres de l'Univers"

69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris, accompagné d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Vous recevrez votre invitation

par retour du courrier.

Cette invitation sera valable dans n'importe quelle salle,

à la séance de votre choix.

ATTENTION : Cette offre est réservée à nos abonnés.

BON A DÉCOUPER pour une place gratuite "Les Maîtres de l'Univers". Sortie le 9/12/87



CREEPSHOW 2

USA. 1987. Réalisation : Michael Gornick. Scénario : George A. Romero d'après des histoires de Stephen King. Musique : Les Reed. Interprétation : George Kennedy (Ray Spruce), Dorothy Lamour (Martha Spruce), Lois Chiles (Annie Lansing). Durée : 92 mn.

Il n'est jamais conseillé ni prudent de faire réchauffer les bons petits plats. Ou de les recommencer en remplaçant le beurre par la margarine et le champagne par du mousseux, car, infailliblement, vos invités, très heureux d'être présents à cette fête qui promettait d'être réussie, afficheront une mine fort déçue. De ce fait il existe entre *Creepshow* et *Creepshow 2* l'exacte différence qui fait préférer la choucroute maison à la choucroute en boîte. George Romero, fin cuisinier, passe donc le manche de la poêle à son mitron favori, Michael Gornick chef opérateur de *Dawn of the Dead*, *Knight Riders*, *Creepshow* et *Day of the Dead*, signant lui-même les scénarios des trois sketches inspirés d'histoires originales de Stephen King (et pas les meilleures...). Film à petit budget, bien en deçà du délire morbide qui hantait chaque image de la précédente production, *Creepshow 2*, après une ouverture animée fort soignée, mais peu inventive, nous entraîne dans les mésaventures de "Old Chief", banale histoire de la vengeance d'une statue de chef indien prenant vie pour tuer les assassins des propriétaires du magasin qu'il garde depuis de longues années. Ce premier sketch nous vaut le plaisir de retrouver dans les rôles principaux George Kennedy et Dorothy Lamour, star d'Hollywood dans les années 40. Michael Gornick avoue avoir estompé de sa propre initiative la violence des meurtres, ce qui semble justifié, mais il gomme tout aussi impitoyablement l'aspect graphique qui se doit de relier *Creepshow 2* aux bandes dessinées des *E.C. Comics*. Toutefois le réalisateur tente d'effectuer une nouvelle approche de l'horreur avec "The Raft" et "The Hitchhiker", d'une facture plus réaliste, tout en refusant d'accentuer la force qu'il confère à certaines images en optant pour une direction de la photographie d'une platitude surprenante. "The Raft" domine l'ensemble des trois épisodes par sa maîtrise visuelle et l'efficacité de ses effets spéciaux. Quatre jeunes gens, prototypes parfaits des *yuppies*, nagent dans un petit lac pour rejoindre un radeau. Sitôt arrivés et montés sur celui-ci, ils s'aperçoivent qu'un magma immonde flottant sur l'eau se dirige vers eux. Pourquoi ? simplement pour les dévorer !

La faiblesse narrative de "The Raft" s'avère heureusement atténuée par quelques scènes d'une rare cruauté. Une horrible conclusion achève brutalement le récit. "The Hitchhiker", dernier sketch de cette production, propose une histoire solide (Lois Chiles, à bord de sa belle voiture, tue un auto-stoppeur noir en ciré jaune, et prise de peur plus que de remords, s'enfuit en hurlant, mais le fantôme de l'auto-stoppeur la poursuit de ses ardeurs vengeresses qui cesseront à l'issue d'un pénible combat) rythmée par une mise en scène agressive à souhait, et bénéficie d'une direction de la photo plus soignée, une bande-son enfin convaincante, mais hélas, d'effets spéciaux de maquillage évoquant plus la garniture d'une pizza que le visage écrabouillé d'un accidenté de la route.

TABLEAU D'HORREUR

CK : Cathy Karanl. JCR : Jean-Claude Romer. RS : Robert Schlockoff. AS : Alain Schlockoff. DS : Daniel Scotto. NM : Norbert Moutier.

TITRE DU FILM	CK	JCR	RS	AS	DS	NM
CREEPSHOW 2	2	—	2	2	2	2
LES DENTS DE LA MER 4	2	2	2	2	2	2
INNERSPACE	4	—	3	4	4	3
LES MAÎTRES DE L'UNIVERS	3	2	2	2	2	3

4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul

L'article de John Brunas et Tom Weaver consacré à Reginald LeBorg, publié dans ce numéro et le précédent, a été reproduit avec l'aimable autorisation des auteurs. Il fut publié à l'origine dans le magazine américain "Fantastic Films" et "Filmfax".

Il aurait fallu réunir toutes les qualités de chaque épisode pour transformer cette honorable Série B en chef-d'œuvre. Mais comme il est de règle aujourd'hui, les producteurs ont sacrifié la qualité, aveuglés par la rentabilité. *Creepshow 2* demeure une entreprise "bâtarde", même si le film se voit sans ennui. C'est bien dommage.

Daniel Scotto

Production : Laurel Entertainment. Prod. : David Ball. Prod. ass. : Richard P. Rubinstein. Phot. : Dick Hart et Tom Hurwitz. Dir. art. : Bruce Miller. Mont. : Peter Weatherly. Musique additionnelle : Rick Wakeman. Cost. : Eileen Sieff. Cam. : Eric Anderson et Henry Lynk. Ass. réal. : Joe Winogradoff et Katarina Wittich. Effets spéciaux de maquillage : Ed French, Howard Berger, Everett Burrell, Greg Nicotero et Michael Tricis. Conseiller en effets spéciaux : Tom Savini. Séquences animées : Rick Catzone, Gary Hartle et Phil Wilson. Int. : Domenick John (Billy), Tom Savini (The Creep), Philip Dore (Curly), Frank S. Salsedo (Ben Whittemoon), Paul Satterfield (Dike), Jeremy Green (Laverne), Daniel Beer (Randy), David Bhicroft (le gigolo), Tom Wright (l'auto-stoppeur), Stephen King (le chauffeur du camion). Dist. en France : L'Agence I.S.A. Couleurs. Dolby Stéréo.

LES DENTS DE LA MER LA REVANCHE

USA. 1987. Réalisation : Joseph Sargent. Scénario : Michael de Guzman, d'après les personnages créés par Peter Benchley. Musique : Michael Small (thème de "Jaws" : John Williams). Interprétation : Lorraine Gary (Ellen Brody), Lance Guest (Michael), Karen Young (Carla), Michael Caine (Hoague). Durée : 100 mn.

Si le premier épisode de cette saga aquatique satisfaisait pleinement les amateurs d'émotions fortes et d'horreurs sous-marines, les deuxième et troisième réalisations s'avèrent peu dignes d'intérêt cinéphilique, même avec de la bonne volonté. Il fallait requinquer ce requin là, et à nouveau donner envie aux spectateurs de désertir les plages pour préférer la sécurité des salles obscures. Voici donc Bruce de retour, investi d'une mission vengeresse : déclamer la famille Brody ! Commençons par Martin Brody alias Roy Scheider que les requins-producteurs s'empressèrent d'éliminer d'une crise cardiaque, le comédien refusant de partager la recette avec un gros poisson. Sa femme, Ellen Brody, interprétée par Lorraine Gary, se retrouve seule avec ses deux fils. Le cadet est policier comme papa, et l'aîné, expert en biologie sous-marine. Inévitablement, ils vont tous les trois affronter l'inférieur prédateur. Celui-ci prendra le plus jeune des fils Brody en hors d'œuvre, éliminant *ipso facto*, l'image du père et de la loi toute puissante, donc Dieu lui-même. Bruce essaiera bien de ne faire qu'une bouchée des deux autres, mais ils s'empresseront de renvoyer l'ange exterminateur au plus profond de l'Enfer. Entre temps, le sympathique Michael Caine, tombe du ciel à bord d'un vieux coucou, avant de tomber amoureux de Ellen Brody, qui elle, ne pense qu'au requin. Bruce, très intelligent, la suivra aux Bahamas où elle s'est réfugiée pour échapper à la tristesse d'Amity, la petite ville balnéaire théâtre des tragiques et précédents événements. Tout finira bien, les héros rescapés se congratuleront dans l'eau d'une piscine, alors que derrière le cyclo peint façon "ciel marin" vole la vedette aux acteurs. Rien de bien neuf donc, si ce n'est la volonté du réalisateur et producteur Joseph Sargent de faire un film d'atmosphère. Toutefois, malgré une ouverture dramatique réussie, des effets spéciaux de bonne qualité, une interprétation honorable, *Jaws 4* ne suscite qu'un intérêt modeste.

Daniel Scotto

JAWS - THE REVENGE

Production : Universal. Prod. : Joseph Sargent. Prod. ass. : Frank Baur. Phot. : John McPherson. Architecte-déc. : John J. Lloyd. Dir. art. : Don Woodruff. Mont. : Michael Brown. Son : Willie Burton. Déc. : Hal Gausman, John Dwyer, Steve Schwartz. Maq. : Dan Striepeke, Tony Lloyd. Cost. : Marla Denise Schlom. Cam. : Norman G. Langley. Effets spéciaux : Henry Millar. Coordination des effets spéciaux : Doug Hubbard, Michael J. Millar. Séquences sous-marines : Réalisateur : Jordan Klein. Ass. réal. : Ted Swanson, Stephen Southard. Cam. : Peter Romano, Jack McKinney. Séquences aériennes : Réalisateur : James W. Gavin. Ass. réal. : Michelle Marx. Phot. : Frank Holgate. Cascades sous-marines : Gavin McKinney. Int. : Mario Van Peebles (Jake), Judith Barsi (Thea) Lynn Whitfield (Loulisa), Mitchell Anderson (Sean), Jay Mello (Sean jeune), Cedric Scott (Clarence), Charles Bowleg (William), Mary Smith (Tiffany). Dist. en France : U.I.P. Couleurs. Dolby Stéréo.

par Bertrand Borie

LIONHEART



Éditée en 2 volumes, quelle 80 des 90 minutes composées par Goldsmith pour le dernier film de F. Schaffner : contexte moyenâgeux, c'est tout dire ! Le grand Goldsmith épique de *Masada* et autres *Lion* et le vent est de retour pour le sublime plaisir des amateurs. Car *Lionheart* est une grande partition qui d'ores et déjà va rejoindre le panthéon des chefs-d'œuvre du genre : par l'ampleur de son inspiration, par sa structure thématique et la beauté des mélodies ; un « love thème » d'une grande douceur, comme dans « The Dress », mais auquel le musicien sait donner des allures puissantes, comme dans « King Richard », un brillant thème pour Mathilda, et un thème de Robert dont la simplicité épique est constamment réhaussée par la multiplicité des variations auxquelles Goldsmith se livre sur lui - tout particulièrement le grandiose traitement qui constitue le finale de « King Richard » et de « The Future ». A quoi s'ajoutent d'autres mélodies et variations souvent d'une grande éloquence (celle du début de « Wrong Flag », par exemple, dont on retrouve l'écho dans « Gates of Paris » et qui constitue le fondement de « Road from Paris »). Ce *Lionheart* fait déjà date et dans la carrière de Goldsmith et dans l'histoire de la musique de film comme dans celle de son édition discographique. Beau tiers auquel l'excellence de l'œuvre confère toute sa plénitude ! (Varese vol 1 : LP : STV 81304 ; cas : CTV 81304 ; CD : VCD 47282 - vol 2 : LP : STV 81311 ; cas : CTV 81311 ; CD : VCD 47288 Pathe Marconi Import).

BEST SHOT

Avec cette participation plus légère que *Lionheart*, Goldsmith nous offre ici une seconde facette bien différente de son style, mais qui ne manque pas de panache, avec des accents cette fois fort modernes. Comme si lui-même, en quelque sorte, avait cherché à se détendre de ses travaux guerriers. Mais la

musique s'écoute avec beaucoup d'agrément, et contient quelques belles suites dont la progression satisfait pleinement - en particulier « The Finals ». A noter, dans la version du thème, la présence de Goldsmith lui-même parmi les musiciens. (That's Entertainment, LP : Ter 1141 ; cas : ZCTER 1141 ; CD : CDTER 1141 - Pathe Marconi Import).

HOUSE 1 et 2



Composées par un Harry Manfredini à notre sens mieux inspiré que par les *Vendredi 13*, *House* et *House II* n'apportent toutefois par une grande nouveauté dans le genre des musiques pour films d'épouvante série B. On est une fois de plus dans une catégorie où ce n'est certes pas sur la musique qu'ont beaucoup porté les moyens. Quelques effets intéressants mais l'indubitable efficacité ponctuelle de la musique par rapport aux images s'affaiblit à l'écoute qui, quant à elle, ferait plutôt ressortir une impression de coup par coup dans laquelle on cherche en vain une structure dramatique et thématique. On a fréquemment le sentiment de quelque chose d'interchangeable dans les différents extraits qui juxtaposent les consonnances-choc aux accords suggestifs sans suite apparente. Pour les fanatiques du genre qui, au passage, percevront quelques souvenirs du Herrmann de *Psycho* et du Brian May de *Survivor*, mais bien des degrés en dessous des originaux, en dépit de certains élans mieux réussis (« Big Ben Chase » dans *House* par exemple). (Varese STV 81324-Pathe Marconi Import).

INNERSPACE

Une fois passées (face 1) cinq chansons d'égale qualité, interprétées successivement par Rod Stewart, Wang Chung, Narada Michael Walden, Berlin et Sam Cooke, on entre dans le vif du sujet avec les quelque 26 minutes que la face 2 nous offre de la musique de Goldsmith, entamée par des cuivres directement issus de *Patton*

(« Let's Get Small ») qui s'enchaînent sur un lyrisme non moins typique du compositeur. Et Goldsmith nous dévoile alors un troisième visage, décidé, semble-t-il, à nous surprendre encore.

Car cet *Innerspace* apporte, parmi bien des facettes dont la paternité ne fait aucun doute, quelques accents nouveaux nés de la prolixité et talentueuses imagination d'un compositeur qui, comme toujours, se refuse à la facilité : la multiplicité des tons du seul « Let's Get Small » suffit à nous en convaincre ; la suite, mélange de sons électroniques et symphoniques dans l'art duquel Goldsmith est depuis longtemps passé maître (cf *Planet of the Apes*, *Star Trek* et autres *Alien*) reste d'une remarquable constance dans la qualité, notamment le très vigoureux « Space in a Flop », ou l'excellente suite de « Gut Reaction ». C'est bien entendu un autre type d'écoute, à fleur de peau, que celle, contemplative, de *Lionheart*, ou celle décontractée, de *Best Shot*. Mais qualité, inspiration et variété sont toujours au rendez-vous. (Geffen Rec. 460223-1 ; CD/USA 924161-2).

THE WHISTLE BLOWER



En attendant l'édition de *Man on Fire*, *Whistle Blower* est de ces musiques qui, à l'instar des autres de John Scott, peut s'acheter les oreilles fermées, à condition bien sûr de les ouvrir largement une fois devant sa chaîne : élégance distinguée, charme des mélodies racées aux phrases musicales longuement développées si typiques de ce musicien. Un John Scott égal à lui-même, qu'il s'agisse de donner à la musique l'envolée d'un générique brillant sans excès, de la tendresse (« Quiet Times with Cynthia »), une allure plus moderne (« Main Theme »), ou une tension dramatique teintée de suspense. D'une richesse un peu dans le style de *Shooting Party*, la musique de *The Whistle Blower* sait, conforme à l'esprit du film, rester contenue, non sans que ceux qui ont en mémoire des partitions comme

Greystoke, *Antony and Cleopatra* ou *King-Kong* Livessachent aisément y retrouver le compositeur (Varese STV 8131Pathe Marconi Import).

THE WITCHES OF EASTWICK

John Williams se fait rare, ce qui lui permet de jouer à fond la carte de la qualité : et s'il est question d'alliance entre l'esprit du film et la musique, *The Witches of Eastwick* a tout lieu de s'affirmer comme un modèle du genre. Car il n'est guère de mesures de la partition qui ne contiennent, dosées selon les scènes avec une savante - sinon diabolique - habileté, les composantes du film : l'atmosphère paisible d'Eastwick qui sert de cadre à l'action (« Township of Eastwick ») pour mieux la mettre en valeur (« Daryl Arrives ») ; la machiavélique personnalité de Daryl (« Daryl's Secrets, Daryl Arrives ») et, bien sûr, les scènes d'amour ; l'ambiance fantastique de l'ensemble (« Maleficio ») ; la féminité exacerbée des trois héroïnes placée par moments sous les auspices d'une romantique sensualité, qui triomphe dans des extraits comme « Séduction of Alex », « Séduction of Suki/Ballroom Scène » grâce à un « Love Thème » dont les généreuses envolées nous ramènent tout droit au *Dracula* de Badham ; et puis bien sûr, l'humour... Accomplissement parfait de cette prodigieuse synthèse, « The Dance of the Witches » est une petite manière de chef-d'œuvre, tout comme « Daryl Arrives », ou de « The Destruction of Daryl » dans lequel Williams sait combiner une dramatisation sans excès à la nostalgie et à l'ambiguïté de la séquence où les trois femmes « détruisent » leur bourreau avec une succulente arrière-pensée de revenez-y !



Parachevant la complexe humanité des personnages et de l'action, *The Witches of Eastwick* est un régal pour les amateurs de subtilité musico-cinématographique. (France : WB 925 607-1 ; CD/USA 925607-2).

ET LA FEMME CRÉA L'HOMME... PARFAIT

Entretien avec Susan Seidelman

par Bertrand Borie



John Malkovich interprète le double rôle d'Ulysse, l'androïde parfait, destiné à explorer l'espace et celui de son créateur, le Dr Jeff Peters, scientifique timide et surdoyé.

Sur des éléments de sujet que tout amateur de SF connaît par cœur, Susan Seidelman a su tirer une histoire qui, à l'image de ses héros s'avère pleine de fraîcheur et d'humanité. Ses préoccupations premières n'étaient manifestement pas de faire un nouveau film fantastique sur le thème de l'androïde, mais, en partant de celui-ci, de tourner un film tendre et amusant, en toile de fond d'une satire sociale où le problème des rapports entre les êtres tient la place essentielle. Point d'effets spectaculaires ici, mais un œil plein de sensibilité posé presque à chaque image par Susan Seidelman sur les rapports entre ses personnages, tout en restant attentive à ne jamais dramatiser les situations plus qu'il le faut, non plus qu'à les faire dériver vers un comique burlesque qui aurait risqué, à la longue, de ternir la peinture des caractères et des situations. Ce qui permet à la réalisatrice de poser en filigrane bien des problèmes dans lesquels, tantôt d'instinct, tantôt après mûre réflexion, le spectateur a facilement tendance à se retrouver peu ou prou. Conte philosophique qui sait ne pas se prendre au sérieux tout en développant bien des points sensibles de notre nature humaine, *Making Mr Right* n'est certes pas un film de science-fiction, en dépit de son thème, mais plutôt une fantaisie dont les dehors futuristes sont le moyen de parler de notre monde — avec des apparences de détachement qui ne rendent la lecture que plus féconde, parce qu'offrant le recul nécessaire à l'identification entre spectateurs et personnages.

Quel a été le point de départ de *Making Mr Right* ?

Tout d'abord dire un certain nombre de choses qui me tiennent à cœur sur le monde et la vie modernes, tous deux constituant pour moi des sujets de préoccupation assez aigus : les gens qui les composent, qui gravitent autour de nous dans la vie quotidienne sont pour moi un sujet passionnant. Et sous la forme où je les vois. Je ne me sens pas atti-

rée par l'idée de faire un film d'époque par exemple.

Pourtant, *Making Mr Right* a un côté nettement futuriste ?

Oui. Mais je crois tout d'abord qu'une vision du monde moderne ne peut être isolée de son futur : ce doit être inhérent à une époque où nous perdons l'habitude d'envisager le présent pour lui-même, où tout va vite. Mais il

s'agit d'un futur très immédiat : à la limite, à part le côté scientifique, l'univers dans lequel évoluent les personnages du film n'est pas impossible de nos jours. Le monde de *Making Mr Right* est une sorte de contraction du temps, comme un mélange d'éléments passés et futurs prenant place de nos jours — certains n'auraient pas déparé dans les années cinquante. Et c'est essentielle-

ment sur les relations entre les gens et plus particulièrement entre les sexes.

Votre "Mr Right" est loin d'être l'"homme parfait", au sens traditionnel du terme. La "perfection", telle que vous la présentez, semble être quelque chose de beaucoup moins "passif" qu'au sens où on l'entend habituellement...

Complètement. Je suis convaincue que plus on avance dans la vie, plus on s'aperçoit que la Perfection n'existe pas — surtout chez les êtres humains : et pourtant, parallèlement, on constate qu'on peut rencontrer des êtres avec lesquels tout paraît pour le mieux ! Ici, "Mr Right" est quelqu'un que Frankie, l'héroïne, peut former — je dirai presque "façonner", mais dont les réactions, le comportement, le tempérament influent également sur elle. De cette interaction naît une sorte de complicité d'un type bien particulier. En ce sens, l'"autre" parfait, qu'il soit homme ou femme, c'est celui avec lequel peut s'établir ce type d'échange. Mais je ne crois pas que l'homme "parfait" ou la femme "parfaite" existe, d'un point de vue idéal. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que le film se termine sur cette idée...

On a même un peu l'impression qu'il y a deux parties dans Making Mr Right : une où, pour Frankie, il s'agit de trouver le prince charmant, et une autre plus proche de l'expérience humaine.

Je crois que c'est en soi assez réaliste : nous commençons tous par une période où nous idéalisons tout. Avant de remettre — ou de mettre ? — plus ou moins progressivement les pieds sur terre, en s'apercevant que ce que l'"autre parfait" pourrait être n'est pas exactement ce qu'il devrait être...

Qu'entendez-vous par "être programmé pour l'amour", pour reprendre une réplique de Jeff, le savant qui a créé le robot Ulysses ?

Jeff a "fabriqué" Ulysses comme une sorte de vision parfaite de lui-même... Mais comme Jeff n'a rien à voir avec l'amour — en fait, ce n'est pas du tout son problème — il ne s'attend pas à ce qu'Ulysses puisse avoir la moindre réaction allant dans le sens du sentiment. C'est une nouvelle fois l'histoire de la créature qui échappe à son créateur. Et c'est vrai, qu'à un moment, Jeff comprend que l'intrusion de Frankie pose un problème, car il avait tellement peu songé à cet aspect de l'existence qu'il n'a pas prévu Ulysses pour réagir devant cet aspect de la vie : il n'a même pas prévu qu'il pourrait réagir.

Pourquoi avoir situé l'action à Miami ?

C'est lié à ce mélange de passé, de présent et de futur dont nous parlions précédemment. Car Miami constitue en un sens un décor très surréaliste, qui me paraissait plus apte à provoquer ce décalage inhérent au sujet par rapport à la réalité quotidienne, sans toutefois se couper de celle-ci. Car en fait, mes personnages sont bien réels, mais le monde dans lequel ils évoluent est comme une exagération de la réalité. Ça a d'ailleurs été un problème de veiller à ce que, par son caractère de robot, Ulysses ne contamine pas le côté réaliste des autres personnages.



Le Dr Peters effectue les derniers réglages d'Ulysses

D'autant que ces personnages ont déjà tous un côté satirique — presque par moments à la Jerry Lewis, quand on songe par exemple au politicien — qui s'appuie lui-même sur ce décalage.

En ce qui concerne le scénario, a-t-il été écrit sur une idée de vous ?

Non, c'est un scénario qui existait. En fait, après *Desperately Seeking Susan*, je cherchais un script qui, à sa façon, puisse en apparaître, non pas comme une "suite" à proprement parler, mais, disons, comme la continuité thématique. Et j'en ai lu beaucoup. C'était difficile, parce que je ne voulais pas non plus refaire le même film différemment. C'est notamment pour cela que je cherchais un sujet qui, visuellement, change assez radicalement de mon précédent. C'était un peu pour moi une gageure.

La fin était-elle déjà dans le scénario telle qu'elle apparaît dans le film — car je suppose que cette confusion progressive entre Jeff et Ulysses a dû vous poser quelques problèmes de mise en scène...

Oui, le dénouement était déjà ainsi dans le script. Mais cela a donné lieu à quelques discussions pour savoir lequel des deux devait rester sur Terre. Il me semble que cette fin est celle qui s'inscrit le plus dans la logique des personnages, et en particulier de Jeff : finalement, chacun accomplit son rêve...

L'expérience de *Desperately Seeking Susan* a donc été déterminante...

Tout-à-fait. Et pour plusieurs raisons. D'abord parce que ça a été la première fois que je tournais avec des comédiens réelle-

ment professionnels, ayant une carrière déjà bien entamée. Et cela m'a beaucoup aidé pour *Making Mr Right*, car le jeu des comédiens y est essentiel, notamment en ce qui concerne John Malkovich. Et puis Susan a été un succès bien plus important que celui auquel je m'attendais — ce qui n'est pas forcément un avantage, car on ne peut pas se permettre de décevoir avec le film suivant. Mais la contre-partie, c'est qu'on est beaucoup plus libre pour le faire comme on l'entend, à partir du moment où le public lui-même vous a donné une certaine notoriété.

En reprenant le thème de l'individu "nouveau" plongé soudain dans le monde des hommes, le traitement du sujet a dû vous poser quelques problèmes, notamment à l'occasion de scènes dont on a déjà vu maintes versions dans d'autres films — songeons, par exemple, à celle qui se passe dans le centre commercial...

En effet. Mais jusqu'ici, je crois que ce qui prévalait, c'était moins le problème de l'initiation du personnage que la satire du monde moderne, alors que dans *Making Mr Right*, c'est plutôt l'inverse. C'est une question de point de vue, et cela me permettait de tourner la difficulté.

On peut noter quelques allusions dans votre film : outre le mythe du créateur d'hommes, déjà évoqué, il y a Ulysses, le robot, et "le meilleur des mondes", de Huxley — quand Jeff dit, à un moment, que dans le futur, il ne sera plus utile de faire l'amour...

Pour les deux premiers, c'est tout-à-fait exact... Et notre Ulysses est bien un voyageur : non seulement il est destiné à explorer l'espace, mais, par le jeu des circonstances, il explore dans un premier temps, la terre, ou du moins la ville, et la vie qui s'y déroule. C'est donc bien une référence à James Joyce, tout autant qu'à Homère, auquel d'ailleurs Joyce fait lui-même référence. Par contre, pour Huxley, ce n'est pas intentionnel.

La comédie est définitivement ce qui vous attire le plus ?

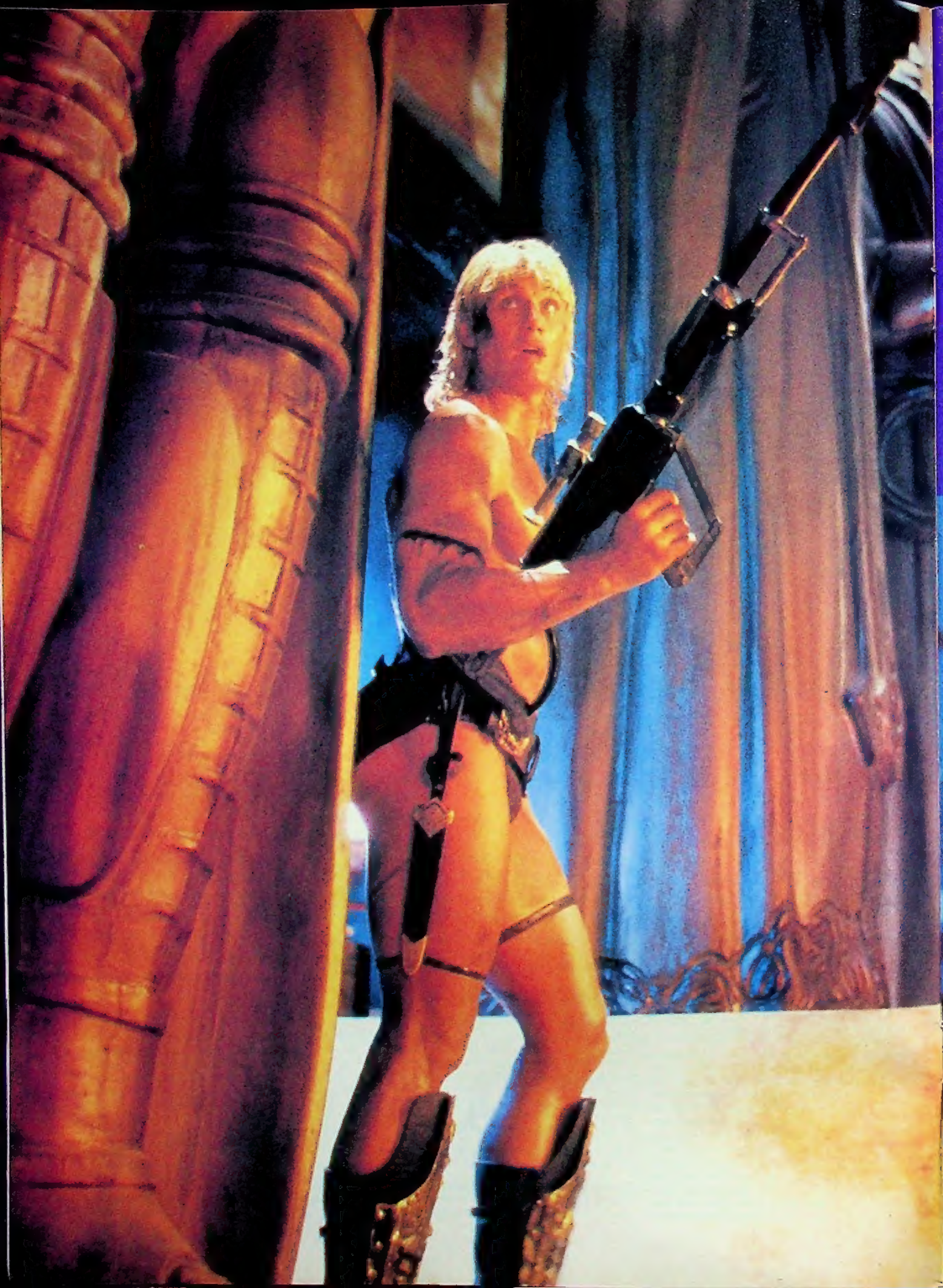
Oui. Mais la comédie pour adultes — mes réalisateurs favoris sont des gens comme Preston Sturges ou Woody Allen. Le problème, je pense, dans le cinéma américain actuel, c'est que la plupart des comédies sont volontairement très puériles, j'entends : destinées à un public jeune. Et c'est plutôt l'autre tradition qui m'inspire.

Les décors de *Making Mr Right* sont parfois très connotés au niveau SF. Cela fait-il partie de la parodie ?

Oui, mais différemment, c'est presque de la série B. C'est parce que c'est parodique que le côté science-fiction est si accentué dans un sens bien précis. Cela va, je pense, avec l'idée du robot — même si Ulysses n'est pas le genre de robot qu'on trouve dans ce type de film. Le décor de *Making Mr Right*, c'est un peu *Star Trek* version T.V., ou ces films de SF japonais qu'on voit parfois. Ce n'est pas fait pour être pris au premier degré.

Finalement, *Making Mr Right* est un mélange de satires situées à des niveaux différents.

Oui, mais avec une priorité qui va plus vers la sociologie que vers la psychologie. □■



LES MAÎTRES DE L'UNIVERS

Un space-opéra mené tambour battant

par Norbert Moutier



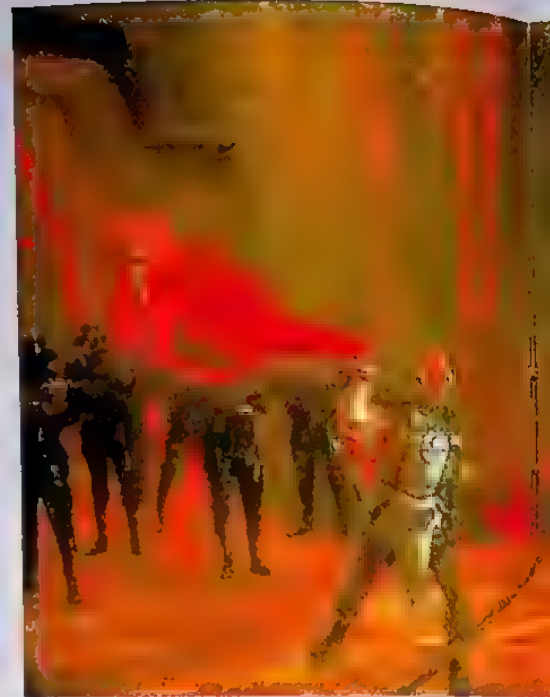


Les infâmes complices de Skeletor...

D'ordinaire, le succès d'un film ou d'une série peut engendrer une multitude d'activités lucratives dont le gadget ou le jouet représente l'aboutissement logique d'une politique de pressuration maximum des profits. *Masters of the Universe* est l'exception

vers la série d'épisodes construits selon les méthodes de l'animation et uniquement réservées à un très jeune public. Afin de mener l'opération à bien, Menahem Golan et Yoram Globus ont logiquement fait appel à un spécialiste en la matière : Gary Goddard qui a longtemps œuvré pour Walt Disney et l'Universal avant de devenir le créateur de la société Landmark Entertainment Group, laquelle a construit aux USA des sites de jeux ou des complexes de loisirs à grand renfort de dollars. Habitué aux mondes spaciaux et de l'imaginaire, il lui restait à créer celui des Maîtres de l'Univers : le royaume d'Eternia dont vient de s'approprier le tyran interplanétaire Skeletor.

Connue pour la rapidité de ses décisions et pour ses préproductions assurées au pas de charge, la Cannon, tout comme elle le fit auprès de Tobe Hooper au niveau de ses tribulations spatiales, ne laissa guère de répit à Goddard pour planter le décor. C'est donc un véritable tour de force qui fut demandé à ce spécialiste des mondes synthétiques qui dû ériger en hâte le royaume de Skeletor et concevoir des costumes et une ambiance en conformité avec l'univers du jouet. Rebaptisé par ailleurs Musclor, le héros de cette fresque est incarné par Dolph Lundgren, l'adversaire soviétique de Rocky, hissé brutalement au stade du



L'infortuné He-Man, prisonnier du cruel Skeletor

Si les premières notes musicales qui accompagnent le générique (superbe !) évoquent *Superman* l'irruption des gardes de Skeletor casqués de noir fait irrésistiblement penser à l'univers de *Star Wars* (que Mel Brooks vient aussi amplement de solliciter dans sa dernière parodie) reléguant déjà la saga de George Lucas au rang de l'outil de référence. Si la construction scénaristique est analogue, chacun s'insère déjà dans sa décade, *Masters of the Universe* apporte indéniablement un renouveau et un dynamisme dans le style de narration, dans le découpage et le montage surtout, hérités directement de ces films qui ont fait basculer tout un mode d'écriture cinématographique : *Terminator* et ses dérivés. Ce savoir-faire dans l'enchaînement alerte des plans, cette satisfaction visuelle de tous les instants aident en particulier l'adulte à ne pas décrocher d'une action trop enveloppée d'émotions primaires et d'une indispensable naïveté.

De plus, l'équipe des *Masters* présente une homogénéité aussi sympathique qu'efficace, le pittoresque se trouvant même au rendez-vous sous la forme de ce lutin inventeur et paillard qu'est G. Wildor, créature hybride à mi-chemin entre l'humain et le Gremlin ! Tout juste peut-on regretter que cette démocratie dans la hiérarchie tente quelque peu à éclipser le personnage de He Man (appelé aussi Musclor !) tant la décentralisation de ce pouvoir si revendiqué est mise en évidence. Le culte de la personnalité auquel cèdent *Superman*, *Spiderman* ou même *Hulk*, fait place ici à un esprit d'équipe indéfectible. Mais aussi, sans doute bousculé par les exigences de cette mission-éclair dans le temps, le héros n'a-t-il pas le temps de livrer sa psychologie, voire ses états d'âme. Mais le jeune public n'en a sans doute que faire. Aux yeux de l'enfance, un tel héros ne peut être que parfait.



He-Man et son ami Gwildor, un gnome amusant passionné de gadgets électroniques...

qui confirme la règle : l'apparition, puis le foisonnement, en supermarchés, des petites figurines bizarrement accoutrées face à un décor cosmique grandiose aura précédé, de bien loin, leur matérialisation à l'écran sous forme de personnages vivants (1).

Le pari était risqué. A contre-courant d'une vulgarisation traditionnelle, il s'agissait de conférer un certain prestige à ces figurines coulées dans le plastique ou juste aperçues en action à tra-

vedettariat, tout prêt à talonner Arnold Schwarzenegger avec lequel il offre certaines similitudes.

Avec ce produit, la Cannon affirme également sa récente orientation en direction d'un public très jeune, *Masters of the Universe* complétant toute la série de contes pour enfants que la compagnie vient de produire en Israël, encore que le film de Gary Goddard s'attaque carrément au créneau jusqu'ici dominé par la série des *Star Wars* de Lucas.



et de ses troupes, subit les morsures du fouet !

Tout juste est-il attendu au niveau de l'efficacité... Ce voyage dans le temps, cette chasse à l'homme intersidérale permet les péripéties les plus insensées, la clef de cet échappatoire successivement perdue puis passant de mains en mains permet l'entretien d'un suspense permanent dont les phases les plus aiguës viennent tout naturellement se dérouler sur notre vieille planète.

Un "message" exempt de toute ambiguïté

A l'intention des âmes sensibles, une histoire émouvante parvient même à s'imbriquer dans cette avalanche d'effets spéciaux et de course-poursuite au pouvoir. Elle touche une jeune Américaine inconsolable à la suite de la mort de ses parents dans un accident d'avion et brusquement impliquée dans un autre drame qui n'est pas le sien ! Fort heureusement, depuis *E.T.* l'on sait que les extra-terrestres (les bons !) sont capables de miracles qu'ils peuvent offrir à notre humanité à titre de cadeau, lors de leur passage. Passés maîtres dans l'art des interférences dans le temps, ils ont seuls le pouvoir de rectifier les anomalies ou les cruelles injustices du destin.

La trame des *Maîtres de l'Univers* est on ne peut plus simple. Elle illustre la plus vieille rivalité que le monde connaisse : la dualité constante que se livrent le Bien et le Mal. Cette forme de narration est également compatible avec la saga combattive que connaissent les super-héros de Marvel Comics ou autres. La démarche de He Man est semblable. Elle vise à s'opposer à la tyrannie, à la domination basée sur la terreur, le machiavélisme et la cupidité. S'adressant à de jeunes enfants, le message demeure exempt de toute ambiguïté. Le héros est foncièrement bon et le méchant caricaturé jusqu'à l'ou-

trance. On peut, à ce sujet, s'interroger et mesurer le degré de frustration qui a pu être celui de l'excellent comédien qu'est Frank Langella (les amateurs de fantastique conservant en mémoire ses deux rencontres avec Dracula dont l'une sous l'égide de John Badham) en dissimulant ses traits sous le masque cadavérique de Skeletor. Encore que sous cet accoutrement, l'acteur ait su exprimer ses sentiments, voire ses ressentiments. Le personnage du méchant tend à prendre une place de plus en plus prépondérante dans tout film et ces rôles se doivent, à présent, d'être choisis avec autant de soin que ceux des héros. Le choix de Langella s'avère judicieux tout autant que celui de son égérie, l'aussi glaciale que cruelle Evil Lyn, véritable vipère cosmique capable, en outre, de toutes les métamorphoses. Comme pour les bons, ces rôles sont sans nuance, les nocifs s'assumant sans remords ni limites !

La rivalité trouve ici ses sources dans la conquête du pouvoir qui semble une valeur suprême à cette époque, à en croire Skeletor. L'affrontement ne manque pas de panache, le régal visuel relevant principalement des décors. Le palais de Skeletor, gigantesque salle où se gagne ou se perd la domination interplanétaire représente un immense plateau dont les colonnes rappellent les fresques romaines. Un effort considé-



Skeletor s'apprête à dominer l'Univers...

dans ce film, un des rares qui ait su mettre de manière crédible en image l'univers démentiel et fait d'affrontements titanesques de la bande dessinée. Sans doute promu à un bel avenir commercial, *Les Maîtres de l'Univers* viendront, c'est certain, grossir les rangs



La compagne de Skeletor et Saurod, l'homme-iguane (une création du maquilleur Michael Westmore)

nable a également été consenti au niveau des effets spéciaux tous excellents et parfaitement incorporés dans l'image. La virtuosité des attaquants de l'au-delà debout sur des sortes de socles propulseurs sillonnant la cité est surprenante et vient s'insérer le plus normalement du monde dans une image urbaine pourtant bien classique.

La transformation de Skeletor ainsi que le duel final qui l'oppose au Maître de l'Univers constituent de grans moments

des suites à succès numérotées. De quoi regretter, pour le spectateur adulte, de n'avoir plus son âme d'enfant pour goûter plus pleinement ces fresques cosmiques donnant enfin vie à tous ces présentoirs de supermarchés qui ont fait rêver des années durant...

(1) Une série de dessins animés (actuellement réédités en vidéo) aura précédé cette initiative.

Une nouvelle mission pour l'ex-ennemi mortel de Rocky : sauver la planète de l'emprise du Mal !

Entretien avec Dolph Lundgren

par Giuseppe Salza

"Je tenais à rester un acteur et à ne pas devenir l'incarnation d'un mythe"

Tout ce petit monde se trouve sur la planète Eternia. Le guerrier blond, si puissant, nommé He-Man et tous ses amis, la belle Teela, le père de cette dernière, Mat-At-Arms, le nain génial Gwildor et la sorcière du Château de Greyskull. Mais les ennemis sont redoutables sur Eternia : le maître des ténèbres est l'infâme Skeletor, sa fiancée monstrueuse, Evil-Lyn et ses guerriers, comme Blade, Saurod le saurien, Karg et Beast-man.

Tels sont les "Maîtres de l'Univers", la



marque de jouets la plus connue sans doute sur notre monde, qui fut lancée il y a cinq ans par Mattel et devait bientôt faire l'objet d'une série animée télévisée à succès. Aujourd'hui, ils se retrouvent incarnés par Dolph Lundgren, Frank Langella et Meg Foster dans un film de 15 millions de dollars intitulé comme il se doit *Les Maîtres de l'Univers* — le film, réalisé par Gary Goddard, créateur de parc d'attractions et produit par Edward R. Pressman pour la Cannon.

Le film commence dans le monde magique d'Eternia. Skeletor tient la Sorcière prisonnière d'un champ d'énergie et absorbe son pouvoir. Plus que 24 heures et il sera à jamais invincible. He-Man et ses compagnons tentent d'utiliser la clé cosmique, un dispositif susceptible de les emmener à l'autre bout de l'univers trouver un moyen de mettre fin aux agissements du Maître du Mal. Mais les choses ne se passent pas comme prévu et l'avenir d'Eternia comme de l'univers entier se jouera sur une petite planète appelée Terre. A notre époque.

La métamorphose d'Ivan Drago

He-Man, le héros de tous les mondes, est incarné par Dolph Lundgren — le même Dolph Lundgren qui, avec ses deux mètres et ses cent dix kilos, s'était retrouvé catapulté au firmament des stars dans le rôle d'Ivan Drago, le boxeur russe de *Rocky IV* et que l'on avait vu, avant cela, aux côtés de Grace Jones dans l'avant-dernier James Bond,

Dangereusement vôtre, où il incarnait un méchant vraiment très méchant — Lundgren, qui verra pour la première fois, avec *Masters of the Universe*, son nom en haut de l'affiche, décrit He-Man comme "un être noble, un vrai chef, un humaniste" et considère son personnage comme aux antipodes de la caricature qu'était Ivan Drago. "C'est vrai, je n'ai pas peur de le dire : Ivan Drago n'était qu'une machine à gagner entraînée par d'autres machines et voilà tout, alors que le personnage que j'incarne dans *Masters of the Universe* est doué de sentiments. Et il est loin d'être invincible, il sait ce que c'est que la défaite. Il me permet de faire la démonstration d'une autre facette de mes talents d'acteur".

Le fait qu'il ne soit pas d'origine américaine n'empêche pas ce grand costaud aux yeux bleus d'incarner admirablement l'image du héros rêvé par toute une génération d'adolescents américains. D'ailleurs, la demande ne cesse de croître en ce moment pour les mus-

culatures imposantes : Sylvester Stallone, Arnold Schwarzenegger, Chuck Norris et Burt Reynolds en savent quelque chose. Mais Dolph Lundgren ne devrait pas avoir trop de mal à se faire une place au soleil au milieu d'eux : il compte déjà des fan-clubs dans le monde entier, sans parler des innombrables possesseurs de jouets Mattel. Bienvenue donc, au Superhéros !

Le retour des héros

Mais d'où vient la soudaine popularité des gros bras, dans le cinéma américain, en ce moment ? "Je crois que c'est une évolution naturelle", répond Lundgren. "On en revient aux héros, et la culture physique, la musculation sont à la mode. C'est vrai partout, en Europe comme en Extrême-Orient. Dans les années 70, il n'y en avait que pour les anti-héros qui tenaient la vedette dans les drames, mais les choses ont bien changé ; maintenant, il faut combattre l'ennemi venu du dehors : les terroristes, les pollueurs de tout poil, les trafi-



Par une brèche à travers le temps et l'espace, les armées de Skeletor peuvent venir envahir notre planète à la poursuite des "Fugitifs", He-man et ses amis ..

quants de drogue, et évidemment les sales communistes comme Ivan Drago", conclut-il avec un bon sourire. "Rien d'étonnant à ce que les Etats-Unis satisfassent à la demande : après tout, nous sommes les premiers producteurs de films du monde et c'est de là que partent toutes les idées. Le public a envie de pouvoir s'identifier à des personnages positifs. Certains genres ont traversé l'histoire du cinéma, comme la comédie, le policier, le western. Aujourd'hui, le public a envie d'aventures haletantes".

Peut-être bien, mais le public américain ne prend-il pas les choses un peu trop au sérieux ?

"Je vous répondrai que, de toute façon, Masters of the Universe, est un film fantastique, un film très spectaculaire, destiné à un public familial et avant tout aux enfants. Il sort sans interdiction aux mineurs, ce n'est donc pas un film violent et il s'efforce de donner une vision positive des choses".

Un défi de taille

Changer des jouets en personnages en chair et en os constituait un défi de taille pour les auteurs du film et tous ceux qui ont mis la main à la pâte. "Le plus difficile, poursuit l'acteur, c'était de rester crédible. Je veux dire que même Superman qui bénéficiait

d'effets spéciaux prodigieux, n'est pas toujours parfaitement crédible : chacun sait qu'un homme ne peut pas voler. On sait bien que si un homme réussit à faire un bond de 50 mètres d'un toit à un autre, c'est par la magie des truca-ges. La crédulité a ses limites. On sait bien qu'aucun être humain n'est capable d'accomplir cet exploit.

Au contraire, si on fait sauter le même homme d'une maison à une autre, mais pas trop éloignée, si on se contente de repousser un peu mais pas trop les limites de l'homme, on préserve un semblant de vraisemblance. C'est ce que nous nous sommes efforcés de faire dans Masters of the Universe".

Un comédien impressionnant

Dolph Lundgren est encore beaucoup plus impressionnant à la ville qu'à l'écran et ça s'explique : deux fois vainqueur du championnat international de karaté, entraîné au combat à mains nues, Dolph a quelque chose d'un peu menaçant. "Je suis suédois mais il y a quelque temps que je vis aux Etats-Unis, puisque j'y ai suivi des cours d'art dramatique, et fait différentes choses du même genre. Mais je retourne en Europe aussi souvent que possible. Je crois que c'est un atout formidable que d'être cosmopolite".

Le producteur, Edward R. Pressman

(Cherry 2000, Good Morning Babilonia, Conan) qui avait commandé le scénario des Maîtres de l'univers à David Odell (Dark Crystal) il y a près de quatre ans, décida d'en confier l'interprétation à Lundgren après l'avoir vu à la télévision.

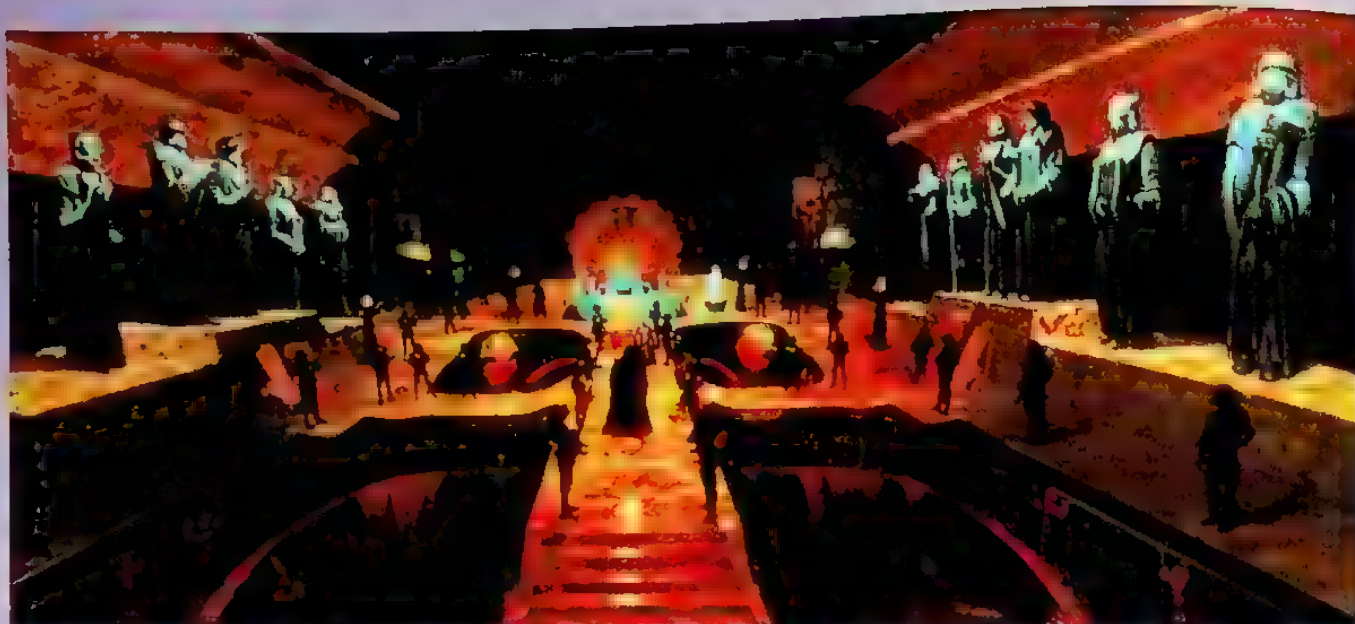
"Le producteur m'a donné le scénario à lire en décembre 85, au moment de la sortie de Rocky IV aux Etats-Unis", nous raconte Lundgren. "Au départ, je me suis demandé si j'allais accepter le rôle ou pas, parce qu'il y avait des idées qui ne me plaisaient pas beaucoup dedans, et puis le personnage de He-Man était très différent de tout ce que j'avais fait jusque-là. C'était un personnage difficile dans l'absolu, ne serait-ce que parce qu'il s'agissait d'incarner un jouet très populaire auprès des enfants, avec tous les problèmes que cela impliquait. Je tenais à rester un acteur et à ne pas devenir l'incarnation d'un mythe !".

C'est que son rôle dans Rocky IV avait valu entretemps à Dolph Lundgren quantité de propositions alléchantes et que son cachet avait considérablement augmenté. "A la sortie du film, on m'a notamment proposé des personnages de Russes calqués sur celui d'Ivan Drago, mais je dois avouer qu'il n'y avait rien d'excitant là-dedans.

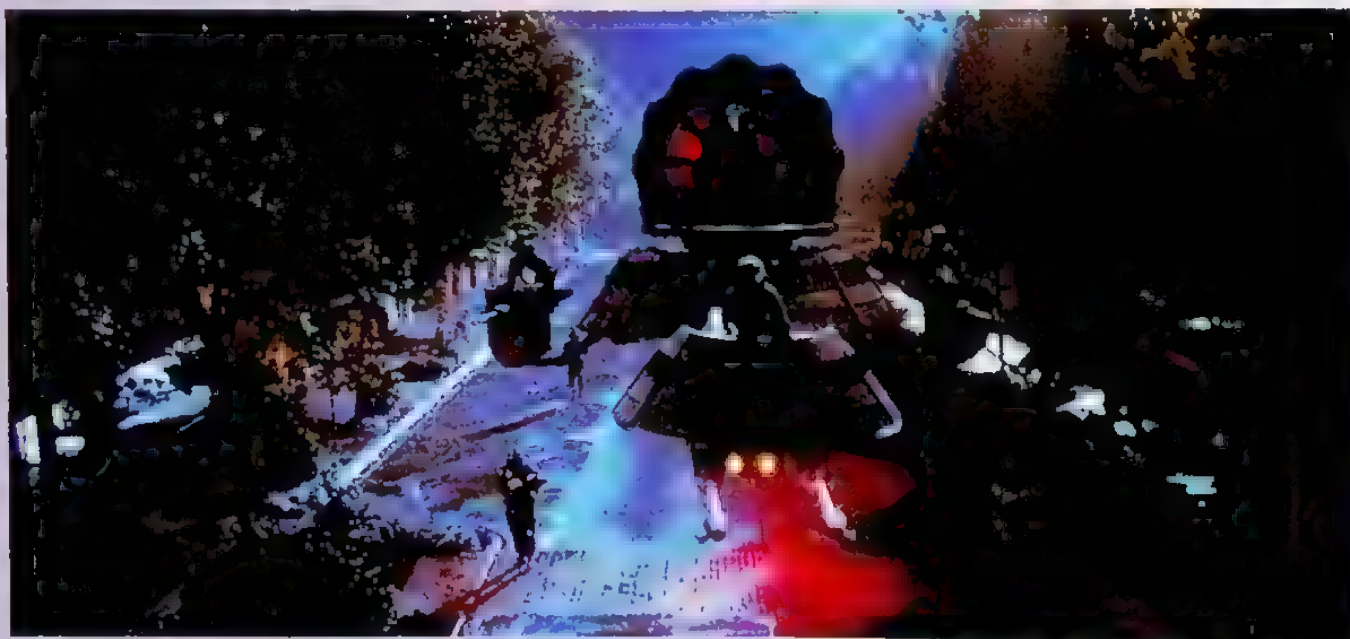
Mes doutes sur Masters of the Universe

Les magnifiques effets spéciaux furent créés à la Boss Film Corporation, sous la supervision de Richard Edlund, plusieurs fois vétérans d'un Oscar

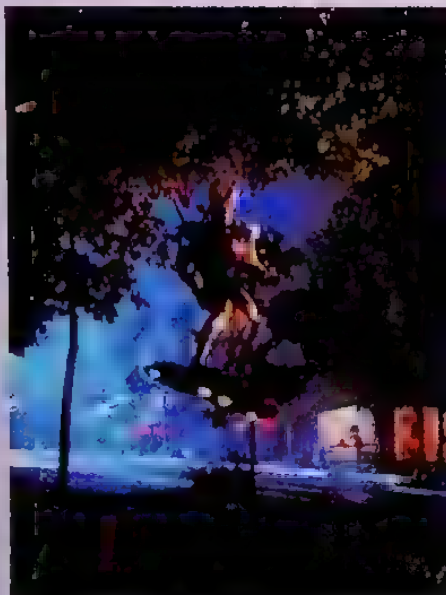




La salle du trône du Château de Greyskull est l'un des plus magnifiques décors imaginés par William Stout. Les "mattes" sont dûs à Matthew Yuricich



Accompagnant Skeletor sur notre planète, la brigade des centurions volants chevauchant de mini-soucoupes volantes. Une séquence spectaculaire...



Pour les plans rapprochés de la "brigade volante" les modèles furent construits grandeur nature et montés sur des bras articulés

ont fini par se dissiper", reprend-il. "J'ai parlé du scénario avec le producteur et j'ai pu lui faire admettre certaines modifications du personnage. Et puis j'ai rencontré Gary Goddard. C'est un metteur en scène merveilleux qui a su m'inspirer confiance depuis le premier instant".

Un entraînement d'enfer

Le tournage proprement dit devait durer 45 jours, mais Dolph Lundgren y consacra huit mois de préparation : "L'entraînement a été très pénible. Il a été surtout physique, évidemment. C'était plus facile dans Rocky IV : il n'était question que de boxe, de sorte que les personnages se déplaçaient continuellement dans le cadre, alors que le scénario des Maîtres de l'univers impliquait des poses en costume. En deux mots, les muscles devaient être beaucoup plus apparents dans ce film".

Lundgren se contraignit pour la circonstance à observer un régime spécial à base d'hydrates de carbone, de protéines et de vitamines, pauvre en sel et en calories, et se fit monter un équipement sportif dans un camion pour le tournage en extérieurs. "Vous vous rendez compte que j'ai fait des exercices spéciaux pendant huit mois pour développer ma musculature ? Pendant huit mois je me suis levé à sept heures tous les matins pour aller à l'entraînement !"

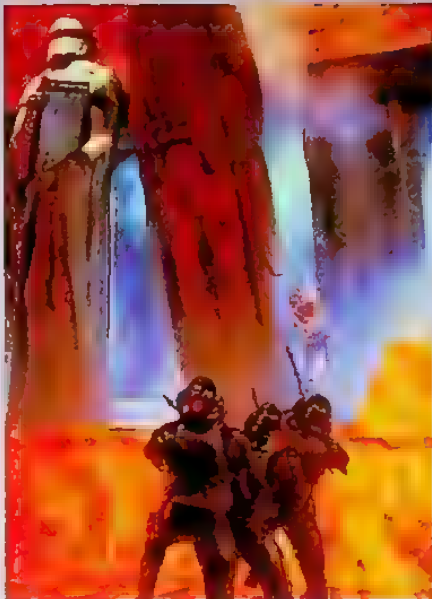
Mais le tournage proprement dit ne fut pas banal : tout comme Arnold Schwarzenegger, Dolph Lundgren fut amené à faire lui-même ses cascades. "Au départ, je devais être doublé pour les scènes les plus dangereuses, mais nous nous sommes très vite rendus compte qu'il n'y avait personne de mon gabarit dans les environs ! (Il a un grand sourire). Alors j'ai dû me débrouiller tout seul".

Une pléthore d'effets spéciaux

Mais le physique de Lundgren ne devait pas être la seule vedette des Maîtres de l'univers : il fallut encore construire la planète Eternia, son décor high-tech, les éclairs de lumière qui la hantent, tout cela à la hauteur de l'imagination des amateurs de la série de jouets. Cette tâche ne pouvait qu'incomber aux responsables des effets spéciaux...

L'esthétique du film est l'œuvre des efforts combinés du décorateur William Stout (*Invaders from Mars*, *Conan*) et du dessinateur français Jean Giraud alias Moebius. La Cannon fit en outre appel à la Boss Film Corporation et plus particulièrement à Richard Endlund, déjà lauréat d'un nombre impressionnant d'Oscars, pour veiller aux effets spéciaux, qui furent tournés en 65 mm. C'est à Robert Short (*Munchies*, *Splash*) qu'incomba la tâche de confectionner les armures des personnages et notamment celle de Skeletor.

Mais, toujours d'après Dolph Lundgren, l'aspect physique des personnages ne risquait pas d'être surpassé par les effets spéciaux. "C'est vrai, il y a pléthore d'effets spéciaux dans *Masters of the Universe*, mais je pense qu'ils n'ont qu'une seule fonction : amplifier ma



Musclor, tel les Maciste ou Hercule de jadis, renverse les colonnes de marbre...



Gwildor et ses compagnons essaient de réparer la clef cosmique afin de retourner chez eux



Le sauvage et sans peur Beastman, l'un des monstrueux alliés de Skeletor...

musculature. Les effets spéciaux ne font pas une histoire. Le film, c'est moi — et les autres acteurs évidemment — qui le faisons. Les trucages ne sont que du remplissage, quelque chose qui vient nous entourer pour aider l'histoire à passer.

Mon costume a beaucoup compliqué le tournage", nous explique Dolph Lundgren. "Mais ce qui m'a paru le plus difficile, c'était de devoir réagir à quelque chose qui n'existait pas, quelque chose qui allait être rajouté par la suite. La plupart des plans étaient filmés sur fond bleu et j'ai trouvé très pénible de donner la réplique au néant. J'étais le premier à devoir croire aux autres personnages, à leur présence, mais vous imaginez Skeletor ? Un être complètement fantastique ! Je ne pouvais pas faire autrement que d'être convaincant lorsque j'étais censé avoir affaire à lui, car sans cela le public n'y croirait jamais. Jamais !"

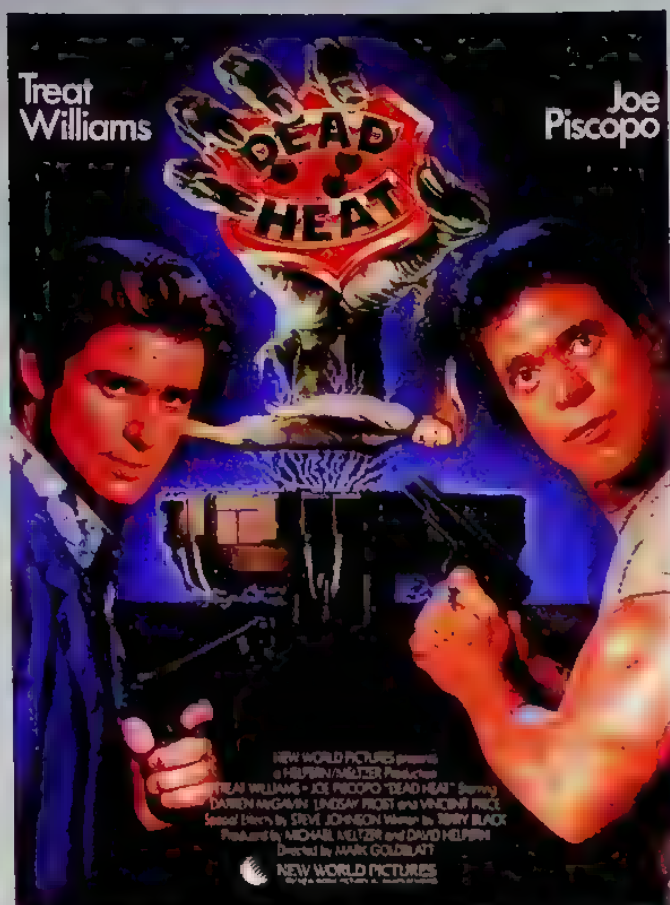
Lorsqu'il accepta le rôle, Lundgren ne connaissait pas les jouets Mattel, pas plus He-Man que ses compagnons. "Tout ce que je savais, c'est que les Maîtres de l'univers étaient très populaires chez les enfants et qu'il ne fallait pas les décevoir en donnant corps à leurs rêves. J'ai travaillé très dur pour ce rôle. J'avais conscience à chaque instant que le regard de tous les enfants serait braqué sur moi par la suite. Après tout, ce sont les adolescents qui vont le plus au cinéma, non ?"

Dolph Lundgren a des projets cinématographiques pour les tout prochains mois, certains devant être produits par sa propre firme, la Red Orm. Il ne refuserait pas de travailler de nouveau avec Sylvester Stallone. "C'était une très bonne expérience". Mais on parle déjà d'une suite aux Maîtres de l'univers si le premier film remporte le succès escompté.

"Je n'ai pas encore vu le montage définitif du film pour l'instant mais j'en ai vu des rushes, et même certaines scènes, qui m'ont paru très spectaculaires et parfaitement distrayantes. C'était une expérience fascinante, qui m'a donné l'occasion d'incarner un personnage radicalement différent d'Ivan Drago", déclare Dolph Lundgren.

Eh oui : toujours Ivan Drago... Ce Russe avait décidément quelque chose d'inquiétant... Ça doit être la notion de produit du génie génétique, spéculation terrifiante guère éloignée des expériences physiologiques actuellement pratiquées sur l'organisme humain afin d'en accroître démesurément les pouvoirs. Et là, ce n'est plus de la science-fiction : c'est la réalité. Qu'en pense Dolph Lundgren, l'acteur qui incarne une machine humaine conçue pour vaincre ?

"J'en ai entendu parler. J'ai lu quelque chose là-dessus il n'y a pas longtemps. Evidemment, ça m'a tout de suite fait penser à Ivan Drago. Je ne sais pas trop... C'est un peu l'histoire de Frankenstein... Je trouve ça vraiment terrifiant. Je crois qu'il ne faut absolument pas jouer avec le feu et ces histoires de génie génétique ne m'inspirent, en fait, qu'une confiance mitigée".



■ ■ ■ Treat Williams a 24 heures pour arrêter une bande de tueurs. Deux problèmes: ce sont des extra-terrestres et Vincent Price est à leur tête ! *Dead Heat* est une comédie mêlant "film noir" et science-fiction qui nous offre une confrontation entre le "Prince de New York" et la dernière star du cinéma fantastique !

■ ■ ■ Deux nouvelles productions françaises fantastiques en chantier: *La septième dimension* est une œuvre collective de six jeunes réalisateurs de courts-métrages dont Laurent Dussaux (*Le réacteur Vernet*), Stephan Holmes et Olivier Bourbeillon, une expérience originale et à suivre, tandis que *Dick Tateur* (ex-Orn) sera le film français fantastique de 1988. Signé Frédéric de Faucault déjà remarqué pour d'excellents films "courts", et bénéficiant d'un budget de 37 millions de francs, cette production réunit un "casting" impressionnant dans lequel on retrouve des vedettes anglo-saxonnes dont Harvey Keitel, Donald Sutherland et la ravissante Sarah Patterson (*La compagnie des loups*). Cheky Kario et Ingrid Thulin sont également de la partie qui s'annonce plutôt bien si l'on en juge par le choix des acteurs et du directeur de la photographie: Gerry Fisher (*Highlander*). *Dick Tateur*, qui sera tourné près de Malte, dépeint l'histoire d'un naufrage et d'une tentative de survie d'une poignée de rescapés sur une île étrange...

■ ■ ■ *Italie* (bis): le producteur Fabrizio de Angelis (responsable des meilleurs films de Lucio Fulci dont *Frayeurs* et *L'au-delà*) annonce *The Rat Man* réalisé par Anthony Scott avec David Warbeck, Janet Agren, et Nelson dela Rosa qui a l'extraordinaire particularité de ne mesurer que 73 cm et de peser 7 kg !

■ ■ ■ Au moment où nous bouclons, nous apprenons le décès de Georges Franju, disparu le 5 novembre à l'âge de 75 ans. Surnommé, à juste titre, le "poète du cinéma fantastique" et le "maître du réalisme fantastique", le cofondateur, avec Henri Langlois, de la Cinémathèque Française était en effet l'auteur de deux classiques du cinéma fantastique français interprétés par la belle Edith Scob, son actrice favorite et aussi sa muse: *Les yeux sans visage* (l'une des rares incursions de notre production nationale dans l'horreur) et *Judex* (hommage réussi aux films de Feuillade). Nous vous parlerons, dans notre prochain numéro, de l'homme et de son œuvre.

■ ■ ■ Ivan Cardoso (*Le secret de la momie*), vient de commencer un nouveau film fantastique au Brésil avec Christopher Lee dans le rôle principal.

■ ■ ■ Isaac Asimov, l'un des écrivains de science-fiction les plus célèbres de notre temps adaptera les dialogues du film d'animation de René Laloux *Gandahar* (d'après

le roman "Les hommes-machines contre Gandahar" de J.-P. Andreu) pour sa sortie aux U.S.A. où il s'intitulera *Light Years*. Asimov apportera, semble-t-il, certaines touches personnelles au film auquel des acteurs américains célèbres prêteront leur voix...

■ ■ ■ Décrit comme un *Aliens* sous-marin, tel sera le *Leviathan* que George Pan Cosmatos (*Rambo 2*) va mettre en scène pour Dino De Laurentiis ! Les "vrais" *Aliens* sont de retour, eux, pour *ALIEN (III)* qui fera suite aux œuvres de Ridley Scott et de James Cameron. La Fox promet beaucoup d'effets spéciaux et des innovations de taille pour ce troisième jeu de massacre dans l'espace. Ridley Scott pourrait être le réalisateur...

■ ■ ■ Un intéressant Festival du film Fantastique s'est déroulé à Munich du 22 au 25 octobre dernier, avec un programme alléchant — du moins pour les Munichois qui y ont découvert *Creepshow 2*, *Innerspace*, *Spaceballs*, *Witches of Eastwick* et des productions toujours inédites ici dont *Last Boys*, *American Gothic* de John Hough (avec Yvonne de Carlo et Rod Stelger), *Heilraiser* et *Cassandra* de Colin Eggleston. Un double programme "Troma" a permis de voir deux des curiosités de cette pittoresque firme — *Girl School Screamers* et *Surf Nazis Must Die* — tandis que quelques incunables étaient présentées dans la section "rétrospective": *Black Friday* et *Strange Door* tous deux avec Boris Karloff et *The Werewolf of London* (1935), première adaptation sonore à l'écran de la légende du lycanthrope...

■ ■ ■ Un roman mettant en scène Dracula, "An Old Friend Of The Family" de Fred Saberhagen, sera bientôt porté à l'écran par Tom Holland...

■ ■ ■ Notre ami Forrest Ackerman est un zombi fraîchement déterré dans *Return of the Living Dead II* (distribué prochainement en France par Eurogroup). Nous aurons également l'occasion de le voir dans *Vampire at Midnight*, une longue scène du film ayant

F.J. Ackerman, guest-monstre du "Retour des morts-vivants II"



même été tournée dans son "Ackermusée" de science-fiction et d'épouvante à Los Angeles...

■ ■ ■ *Dream Demon* est la nouvelle production "Palace Pictures" (*La Compagnie des loups*) mise en scène par Harley Cockliss et écrite par David Pirie et Christopher Wicking. Le sujet est particulièrement original, bien que dans l'esprit des "Freddy". Il y est question de deux jeunes filles de milieux différents :



l'une est une Anglaise de classe moyenne et très timide, l'autre une Américaine dynamique. Elles naissent entre elles une amitié... jusqu'au jour où elles découvrent avoir les mêmes rêves chaque nuit ! Or ces rêves vont se ternir et devenir des cauchemars pour Diana, l'Anglaise, qui projette au travers de ses songes les gens dans une cave se tordant en longs et ténébreux couloirs infestés de ghoules terrifiants !

Les deux amies vont découvrir que les cauchemars puisent leur force et raison d'être dans leurs existences — même...

■ ■ ■ Plusieurs noms-clés du thriller sanglant et du "gore" sur le plateau de *Maniac Cop* au titre évocateur complété par le slogan: "Vous avez le droit de rester silencieux... à jamais !". Le metteur en scène est William Lustig à qui on doit les ultra-violents *Vigilante* et *Maniac* et le producteur James Glickenhaus (réalisateur de *Exterminator*). Larry Cohen a co-produit

Schlockoff

et écrit ce film interprété par Tom Atkins (*Night Of The Creeps*), Bruce Campbell (l'acteur-tétiche de Sam Raimi) et Laurene London...

■ ■ ■ Les vampires semblent vraiment de retour : après *Graveyard Shift* et *Lost Boys*, *Vampire's Kiss* (productions Hemdale) est une parodie contemporaine sur le thème du vampirisme. Ici les couples vampires se forment dans ces bars de New York où les personnes seules viennent chercher l'âme sœur. Mais le film nous démontre que la vie d'un vampire employé de bureau à Manhattan n'est pas si passionnante que cela... Dans la production polonaise *Lubie Nietoperze* (*J'aime les chauves-souris*), une jeune femme élève des chauves-souris dans le grenier de sa maison et se révèle être une vampire : elle ne rêve que d'un grand amour qui pourrait la délivrer du mal et cette solution miracle prend les traits d'un... psychiatre ! Un des très rares exemples de cinéma d'humour et d'épouvante en provenance d'un pays de l'Est...

■ ■ ■ Le cinéma d'épouvante à sketches semble émerger de la léthargie où il s'était plongé depuis les célèbres productions "Amicus" puisqu'après *The Offspring* (ex-*From A Whisper to a Scream*) et *Creepshow 2*, on nous annonce *Mania* qui réunit quatre histoires pour frissonner, dont deux sont



signés Paul Lynch. Mais le point commun reste avant tout une personne ordinaire placée dans un cadre qui tourne au cauchemar dans la veine des séries TV de Hitchcock et de Rod Serling. Dans *"The Intruder"*, c'est un chien de garde qui se retourne contre son maître. *"See No Evil"*, nous montre le témoin d'un meurtre devenir la cible à abattre. *"The Good Samaritan"* nous dévoile comment un jeune garçon après avoir empêché un viol va connaître un sort terrible, tandis que dans *"Have A Nice Day"*, une maman doit céder à de terribles demandes de ransons de la part des kidnappeurs qui ont enlevé sa fillette jusqu'à ce qu'elle découvre l'épouvantable vérité...

■ ■ ■ Troma News ! Plusieurs productions importantes en chan-



Une invasion des USA par des terroristes : "Troma's War"

tier chez la firme qui ne recule jamais devant le délire. En premier lieu, *Troma's War* (notez le nom de la compagnie cité dans le titre même du film !) qui reprend, en les caricaturant, les séries d'action mêlant super-aventuriers et terroristes (cf. *Invasion U.S.A.*, *Cobra...*) : des touristes qui survivent à un accident d'avion découvrent sur une île du Pacifique un complot préparé par une organisation terroriste internationale afin d'envahir les Etats-Unis ; cette poignée d'Américains va tenter de défier les terroristes et de sauver ainsi leur pays... Annoncé sérieusement par Troma comme une super-production de plusieurs millions de dollars avec cascades et explosions spectaculaires, *Troma's War* devrait sortir aux U.S.A. au printemps prochain...

The Battle of African Ghosts n'est pas une production Troma, mais la compagnie détient les droits du film qui dépeint le combat entre un spécialiste-magicien es-ordinateur et des sorciers africains qui pratiquent toujours les cultes "juju" et "voodoo"...

Enfin le monstre-pollution du bestiaire Troma est de retour : la pré-production de *Toxic Avenger 2* vient de débiter et emmènera notre infâme héros au Japon...

■ ■ ■ Après le succès des deux précédents épisodes, un troisième volet était inévitable : *House 3* à nouveau produit par Sean Cunningham (le responsable des premiers *Vendredi 13* et des premiers *Wes Craven*) s'annonce cependant comme le plus terrifiant, l'humour ayant été cette fois mis de côté. Le talentueux David Blythe (lauréat de la Licorne d'Or du Festival de Paris pour *Death Warm Up*) en sera le réalisateur...

■ ■ ■ Spencer Gordon Bennet vient de disparaître à l'âge de 94 ans. Considéré en son temps comme le roi du sérial, il a réalisé en 40 ans de carrière plus de 100 films dont la première série des "Superman". D'autres sérials ont suivi dont *Batman* et *Robin* et *Captain Video*. Ses premiers films

mi-reptile, sous les traits de Everett McGill...

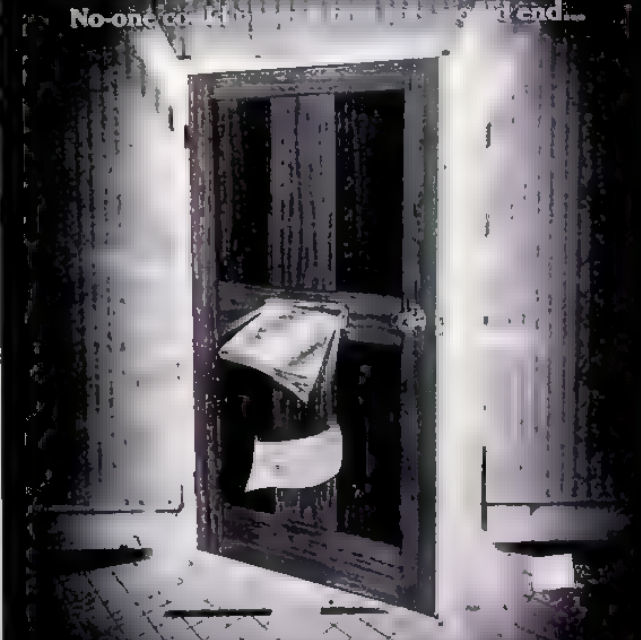
■ ■ ■ L'Italie semble aussi renaitre au fantastique puisqu'elle annonce *Ghost House* de Humphrey Humbert avec Lara Wendell, *Killing Birds* également avec Lara Wendell mais aussi Robert Vaughn et signé Claude Milliken, *Murderous* de Roy Garrett (où un savant fou crée des robots destinés à devenir des mannequins de mode dont l'un est une meurtrière) et *Cy-Warrior Special Combat Unit* de Larry Ludman. Les noms de ces réalisateurs sont bien sûr tous des pseudonymes ! Quelques-uns dévoilent tout de même leur identité tel Enzo Castellari avec *The House Near The Lake* qui traite de sorcellerie. Mais le film le plus attendu est sans nul doute *Zombi 3* qui prolonge *L'Enfer des zombis*, lequel révéla celui qui allait rester quelques années comme l'apôtre du gore à l'italienne.

■ ■ ■ Outre *Howling: the Revenge*, film - ectoplasme pour public - fantôme et *Horrorscope* (il était temps qu'on nous emprunte enfin ce titre !) Allied Entertainment Group annonce une nouvelle version de *Dr Jekyll and Mister Hyde* avec Anthony Perkins dans le rôle de l'agent double. Le réalisateur, choisi par Perkins, Gérard Kikoïne est un spécialiste français du porno ! On savait Perkins dérangé quelque part et un peu pervers mais là... Le tournage de cette production de 5 millions de dollars démarre en février prochain...

■ ■ ■ Monte Hellman (*The Shooting*) se lance à son tour dans le fantastique avec *Iguana* qui nous montrera une créature mi-homme,

HORRORSCOPE

No-one could... end...

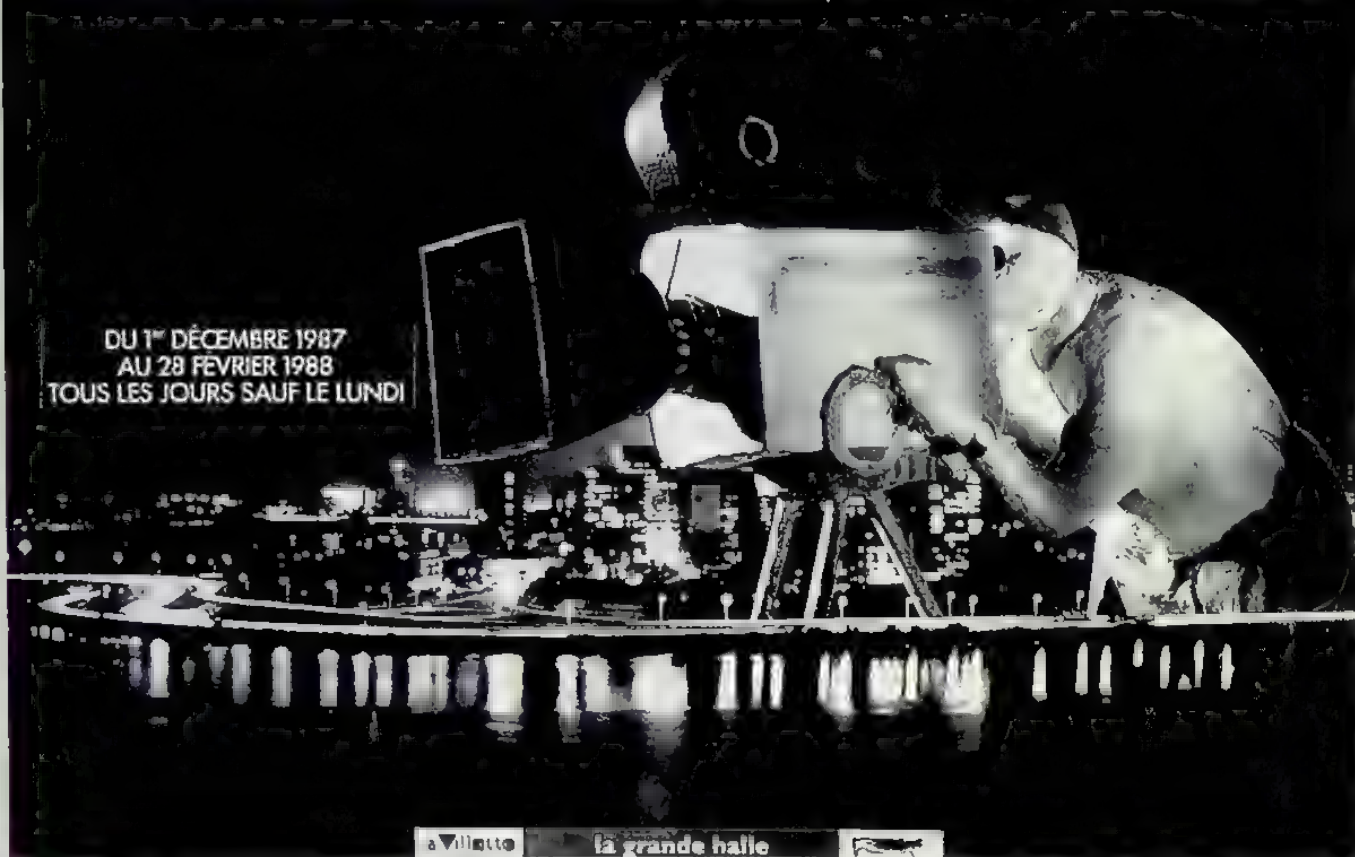


World Wide Sales & Media
ALLIED VISION LTD
James Hunter, 100 Oxford Street, London W1N 0HA. Tel: 01-499 9042 Fax: 01-499 4506 Telex: 373111 BRS N

At WFPD Contact: Edward Stevens and Peter Maffei at 100 Hotel Excelsior Gate, Tel Aviv 6107

CITÉS-CINÉS

LE PLUS GRAND SPECTACLE JAMAIS RÉALISÉ SUR LA VILLE ET LE CINÉMA



Le voyage au centre de la ville

par Daniel Scotto

Cités-Cinés... Cinecitta. Alors que la nuit tombe sur la ville gigantesque, les grands écrans blancs s'illuminent soudain, et se peuplent de visages, puis d'hommes, qui errent dans d'autres villes, exacts reflets et pourtant différents. Au-delà de l'écran, une autre vie, une autre ville, d'autres histoires, les nôtres, réunies à la recherche d'une insatiable émotion, celle du Cinéma...

A la Grande Halle de la Villette, se tient depuis le 1^{er} décembre une exposition unique en son genre, mais éphémère, puisqu'elle s'achèvera le 28 février 1988. "Cités-Cinés", exceptionnel lieu de rencontre du Cinéma, de la Ville, et de ses acteurs, naquit de la passion commune de plusieurs hommes pour le 7^e Art. François Barre, Président de la Grande Halle, François Cofino, architecte, auxquels se joignirent Gilles Nadeau, réalisateur et plus de trente collaborateurs, unirent leurs efforts pour qu'aboutisse ce rêve babylonien. "Cités-Cinés" ressemble bien à une Tour de Babel, surgie de la fusion des images, des décors, des sons, une Tour de Babel possédant une langue unique et universelle.

Suivez le guide

Imaginez une ville, synthèse de toutes les villes, réelles et imaginaires. Des éléments de décors, des unités de temps, de lieux, la métamorphosent en un centre d'action cinématographique. Seize quartiers différents, empruntés à des architectures qui hantent le souvenir ou la réalité du Cinéma, se succèdent, se superposent, sur une surface de 8.000 m². Les déambulations du visiteur étonné lui font (re)découvrir Paris, Rome, New York, Tokyo, Berlin, alors que sur des écrans mesurant de 6 m à 12 m de base sont projetés des films de montage en 35 mm, sur des thèmes spécifiques, grand assemblage d'éléments

visuels du patrimoine cinématographique mondial. L'espace éclate, la vision se fait panoramique, et le visiteur devra franchir un mur de 220 m de long sur 6 m de large, véritable enceinte de la ville, pour pénétrer dans cet univers fictif, et traverser un écran géant composé de fines lanières où défilent inlassablement des extraits de *Metropolis* et de *L'Homme à la caméra*. Plusieurs quartiers s'offrent alors à lui. Tout d'abord, le couloir *Cinéma-Cinémas*, hommage à *Alphaville*, et à toutes les portes ouvertes sur l'imaginaire du cinéma. Ensuite, *Sur les toits de Paris*, reconstitution grandeur nature des toits de la ville avec, au-dessus des têtes, une voûte étoilée où évoluent *Boudu sauvé*

des eaux, Zazie dans le métro, ou *Ninotchka*. Plus loin, il y a *Feu sur la ville* : un morceau du Mur de Berlin échappé du film de Wim Wenders, *Les ailes du désir*, abrite l'horreur d'une ville en guerre. Des scènes de *Rome ville ouverte* se mêlent à celles du *Retour du Jedi* et du *Tambour*. Entrons au *Café Lumière* pour nous désaltérer. Par les fenêtres, on aperçoit des bars américains, des cafés d'avant-guerre, et d'autres villes encore : Milan, Venise, Liverpool, Londres, Dresde, Moscou. Au sortir du *Café*, le mystère nous assaille. *La Citta*, la ville du cinéma italien se dresse, incroyable bric-à-brac d'accessoires et de costumes, alors *La Dolce Vita* et *Les Nuits de Cabiria*, nous rappellent que dans la modernité de la ville, subsiste la décadence du *Satyricon*. A peine sorti du rêve italien, le visiteur se retrouve dans les entrailles de la Terre, dans un long tunnel de 25 m de long et large de 8 m de diamètre où sont évoqués *Les dessous de la ville* : des rails, de l'eau suintant des parois, des bruits inquiétants. Au fond du tunnel, des images glauques et froides dramatisent l'atmosphère, *Diva*, *Subway*, *After Hours*. La zone est proche. Dans la nuit, on distingue un pont de chemin de fer, des murs de béton, un grillage interminable, le lit asséché d'un fleuve. C'est *La Périphérie* où rôdent encore *Rusty James* ou les protagonistes de *Dodes Kaden*. Un immeuble se dresse, éclairé de l'intérieur. En regardant par les fenêtres, on voit un commissariat, une prison, une loge de conciergerie et une chambre rose. Films noirs et films softs alternent dans *Intérieur extérieurs nuit*. Et King Kong n'est pas loin... en compagnie de *La Féline* !

Espace excentré, *Publi-Cités* propose une revue de gala des spots publicitaires. Soudain, Godzilla attaque Tokyo, alors que plus loin, un *Parking* abrite des voitures grises dont seuls les phares éclairent les recoins sombres. Sur l'écran, les *Blues Brothers* sont *A bout de souffle*. *Berliner Strasse* côtoie *New York, New York*, et la vieille rue berlinoise d'avant-guerre, où se dresse la



Sur 8 000 m² de vrais décors, comme celui des "Ailes du désir" de Wim Wenders

"Victoria" du film de Wim Wenders, contraste avec le "Diners" et les moniteurs TV suggérant la violence de la mégapole américaine. Enfin, après l'affrontement des "kids" de *West Side Story* avec les stars des classiques allemands, il faudra franchir à nouveau le mur vers l'extérieur, quitter la vraie ville de Cinéma et découvrir *La ville imaginaire*, réinventée par les architectes du cinéma. Toutes les villes se fondent dans une ville du futur, une cité de science-fiction, proche de l'univers de *Brazil*.

Une exposition-spectacle

"Cités-Cinés" propose à la curiosité de tous un parcours à travers l'histoire et l'actualité du cinéma, dans une monumentale scénographie urbaine. Ce fantastique spectacle bénéficie d'un système de sonorisation très sophistiqué. Chaque visiteur reçoit un casque à infra-rouges, transmettant les informations sonores de chaque espace visuel sans que ne se crée aucune cacophonie. Manifestation ambitieuse, "Cités-Cinés" était en préparation depuis 1985 et son aboutissement évoque une mise en scène imposante, hollywoodienne. Il

aura fallu occulter l'ensemble de la Grande Halle, installer la nuit permanente des studios de cinéma propice à toutes les rêveries. Trois heures trente de projection, où le visiteur est à la fois acteur et spectateur ! Pour créer l'espace visuel, il aura fallu au réalisateur Gilles Nadeau visionner 500 films et sélectionner 600 séquences dans les 200 films retenus, puis organiser le puzzle de l'image, et l'unifier dans le grand ensemble de l'exposition. "Il fallait mélanger les formats tout en privilégiant le Scope", explique celui-ci. "La société Eurocitél a mis au point un procédé technique permettant d'anamorphoser tous les formats (1,33/1,85) donnant ainsi au montage des extraits une unité de cadrage. Le passage du Scope aux autres formats permet de dynamiser la succession des séquences. L'image elle-même, a du être, selon les extraits, retravaillée. Pour les extraits en couleur, il n'y a pas eu de gros problèmes, mais pour les noirs et blancs, il a fallu compenser la disparition de certains gris par un flashage à partir des inter-négatifs". "Cités-Cinés" a été conçu pour mieux faire aimer la ville, pour mieux faire aimer le cinéma, par l'intermédiaire d'une promenade rythmée de sensations progressives. "Cités-Cinés" demeure cependant la plus grande manifestation jamais réalisée sur la ville et le cinéma. Parmi les 200 films dont les extraits ont servi à la constitution des seize programmes d'images les quelques titres qui suivent semblent significatifs de la vision "globale" adoptée par les responsables de l'exposition, de la création du cinématographe par les Frères Lumière au dernier film de Wim Wenders : *Metropolis* - *Paris qui dort* - *Amarcord* - *Le tambour* - *Le retour du Jedi* - *After Hours* - *Dr Jerry and Mr Love* - *Subway* - *Diva* - *Peur sur la ville* - *La féline* - *Vertigo* - *King Kong* - *Peeping Tom* - *Godzilla* - *The Hunter* - *SOS fantômes* - *Fritz the Cat* - *Koyaanisqatsi* - *Blade Runner* - *Brazil*... et bien d'autres encore !

Au détour des rues, un quartier avec ses devantures et un magasin d'accessoires



Grande Halle de la Villette. Du 1^{er} décembre 1987 au 28 février 1988. 211, avenue Jean Jaurès, 75019 Paris.

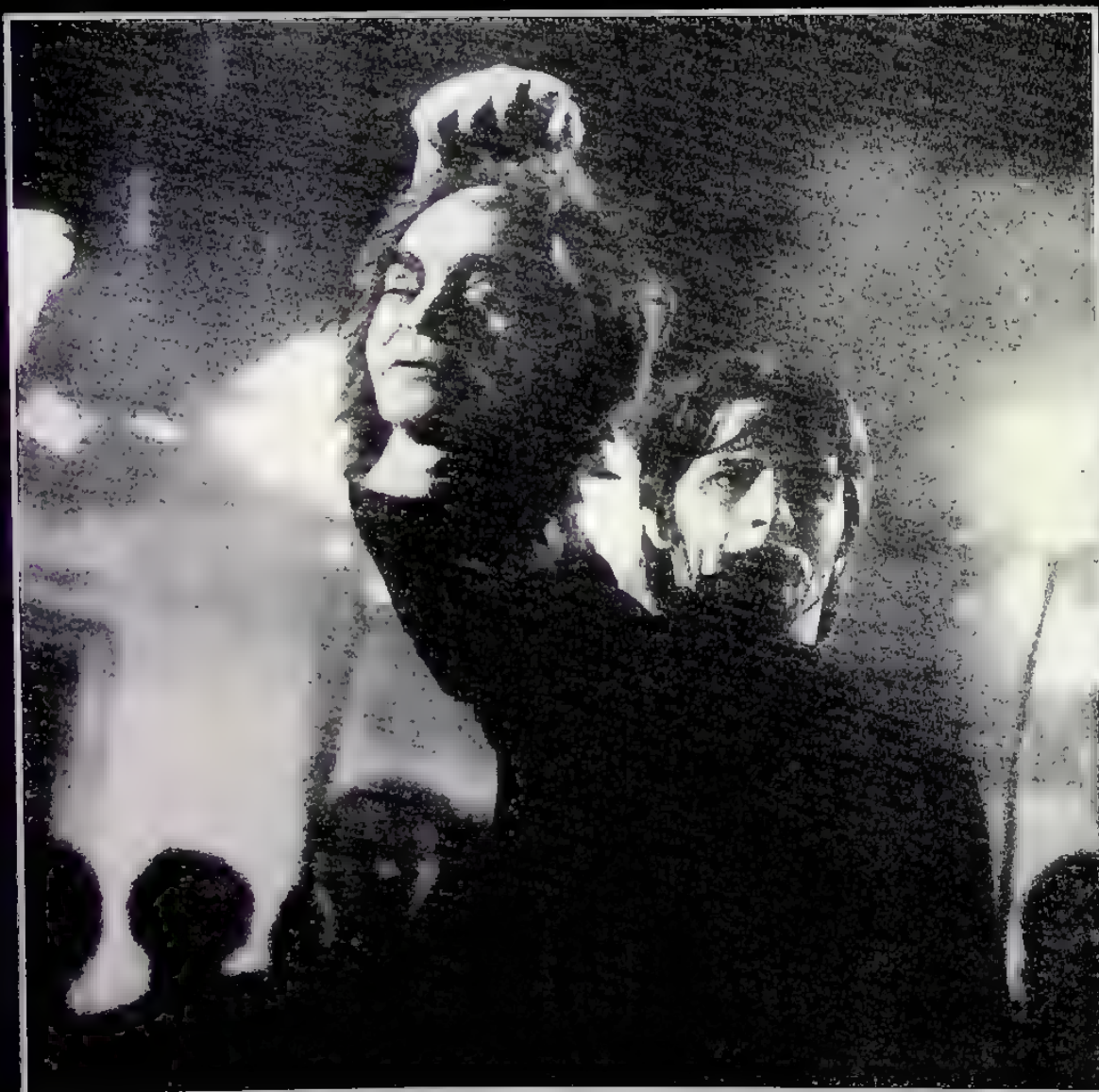
TERROR MADE IN SPAIN

DEUXIEME PARTIE

FLASH-BACK SUR UN CERTAIN ÂGE D'OR DU CINÉMA FANTASTIQUE ESPAGNOL...

Après avoir établi, précédemment, un tour d'horizon de la production fantastique espagnole de ces dernières années, un flash-back, ce mois-ci, qui nous permet de retrouver la star du cinéma ibérique des seventies, Paul Naschy, ainsi que celui qui fut l'un des meilleurs cinéastes du genre : Jorge Grau.

par Salvador Sainz



"La cérémonie sanglante", le chef-d'œuvre de Jorge Grau, s'inspirait d'authentiques procès intentés contre les vampires !

JORGE GRAU

LE PLUS TALENTUEUX RÉALISATEUR
DU CINÉMA FANTASTIQUE ESPAGNOL



Jorge Grau dirigeant le tournage du "Massacre des morts-vivants"

Jorge Grau est né à Barcelone, le 27 octobre 1930. Son premier métier fut celui de placeur dans le Grand Théâtre du Liceo, situé dans les Ramblas (populaire boulevard barcelonais), et l'un des plus luxueux d'Europe. Là naquit son intérêt pour la scène et le spectacle. Il fit ensuite ses études à l'Institut del Teatre (école destinée à l'enseignement du théâtre où étudièrent les plus importants acteurs de Catalogne) et devint acteur et metteur en scène. peu après, il créa son propre théâtre ("Le Théâtre de la Jeunesse").

Le jeune homme devient ensuite scénariste pour des émissions de radio et s'intéresse également à la peinture. Ses débuts au cinéma se firent en tant que figurant dans le film *Rumbo* (de Ramon Torrado, 1949). Il se consacre ensuite à l'enseignement du cinéma en couleurs, dont il devint un important théoricien. Jorge Grau écrivit aussi un livre sur l'interprétation cinématographique ("El actor y el cine"), et, en 1957, il part en Italie étudier au "Centro Sperimentale di Cinematografia" de Rome. La même année, il joue dans *La rana verde* de José Maria Forn et devient assistant-réalisateur sur quelques films, dont *Agguato a Tangeri* (de Riccardo Freda, 1957). Il réalise des scènes de *Los jueves Milagro* de Luis Garcia Berlanga, sur un scénario de Rafael Azcona. Dans ce film, Berlanga développe une histoire oscillant entre le comique et le pathétique, située dans un pauvre village espagnol, lequel, pour pouvoir subsister, invente l'apparition d'un saint accomplissant des miracles, ce

qui permet au village d'accueillir un grand nombre de touristes et de pèlerins... La censure espagnole entra en colère et interdit le film, après de nombreuses coupes. La maison productrice ne voulant pas se ruiner, désira tourner de nouvelles séquences. Berlanga se désistant alors, on demanda à Jorge Grau de les filmer. Dans ces séquences, le "vrai" saint fait son apparition dans le village pour punir les méchants commerçants.

Jorge Grau enchaîne alors avec des courts-métrages, et travaille parallèlement avec quelques réalisateurs : il est assistant pour *Diez fusiles esperan* (José Luis Sanz de Heredia, 1958), *Le Colosse de Rode* (Sergio Leone, 1960), *Goliath contre les géants* (Guido Malatesta), peplum fantastique qui utilise les mêmes décors que ceux du film précédent et où apparaissent quelques monstres préhistoriques, un village d'amazones et un méchant roi joué par Fernando Rey. En 1959, Grau est conseillé

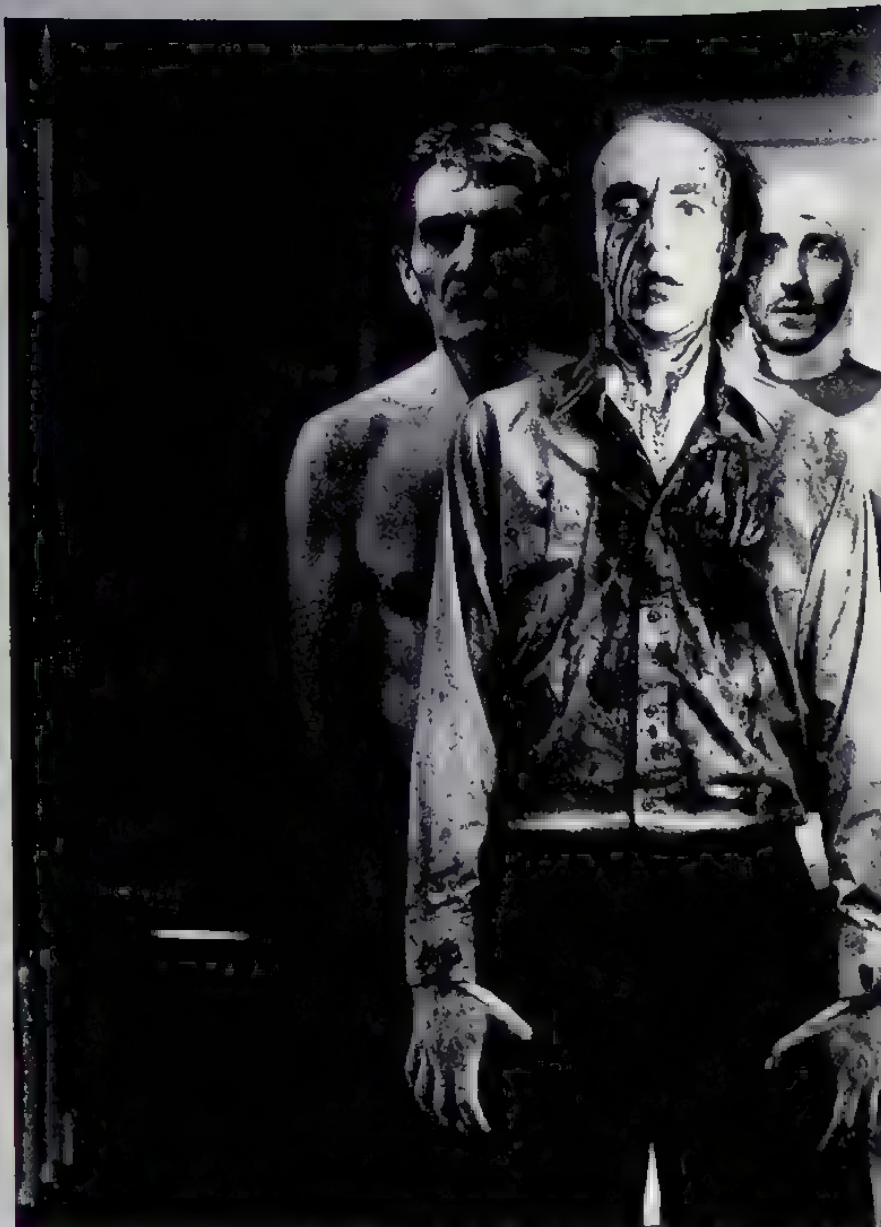
de la couleurs pour *Les derniers jours de Pompéi*, réalisé par Mario Bonnard (et Sergio Leone).

Les premiers longs métrages de Jorge Grau furent des films de style néo-réaliste, genre très favorisé par la critique espagnole. Jorge, avec d'autres réalisateurs travaillant à Barcelone, fonde alors un mouvement appelé "La Escuela de Barcelona" (L'École de Barcelone), sorte de "nouvelle vague" catalane, par opposition au "Cine Mesetario" (la Meseta est le centre de l'Espagne, d'où une lutte de pouvoirs entre le centre et les régions périphériques). Il en résulte des films très sophistiqués,

dans le style d'Antonioni : un cinéma sur le manque de communication. Mais ces films ne furent jamais populaires, et les maisons productrices se ruinèrent toutes, le public n'acceptant pas un cinéma "intellectuel" dans un pays où la culture est un luxe "La Escuela de Barcelona" fut un retentissant échec commercial, mais une grande réussite dans les milieux de la critique espagnole, dont les goûts semblent se dissocier de ceux du public.

Dans ce style Grau tourne *Noche de Verano* (1963), *El Espontaneo* (1964), *Una historia de amor* (1966), *Tuset street* (terminé par Luis Marquina, 1968), *Historia de una chica sola* / *La cena* (1969), *Cantico/Cicas de club* (1970), pour en arriver au genre qui nous intéresse : le fantastique.

A la même époque, il réalise des programmes de TV en Espagne comme *Boris Goudonov*, d'après le roman de Ptouchkin (1966), *El museo del prado*



Les morts-vivants de Jorge Grau (1974) n'eurent rien à envier à ceux de Romero ou Fulci !

(1966), *Don Benito perez galdos* (1968), etc., mais son activité télévisée n'a pas l'importance de son œuvre cinématographique.

En 1972, Jorge Grau met en scène *Ceremonia sangrienta* (présenté au Festival de Paris en 1975). L'histoire de ce film est longue et curieuse. Avant le tournage d'*Acteon*, transposition actuelle d'un récit de la mythologie grecque (Acteon voit Diana se baigner nue, et est tué par les chiennes), Jorge entreprit un voyage en Tchécoslovaquie, où lui fut racontée l'histoire d'Erzsebeth Bathory de Nadasdy (1560-1614), qui habitait le château de Csejthe, aux environs de Bratislava (anciennement Presbourg, ville hongroise devenue tchèque). Séduit par la personnalité de la célèbre comtesse sanglante, le cinéaste désira immédiatement réaliser un film sur le sujet. Les producteurs espagnols, cependant, refusèrent son scénario, qui leur paraissait trop violent et trop peu intéressant. Ils affirmèrent à Grau que celui-ci devait se cantonner dans les films "d'auteur", faire du cinéma pour

la critique (lequel, nous l'avons vu, se soldait par un échec commercial), et surtout pas les films de vampires. Grau tenta de vendre son scénario auprès de différentes maisons italiennes de production — avec le même résultat négatif. Par l'intermédiaire de Robert Kronenberg, il contacta la célèbre Hammer Film, qui refusa également le projet, mais tourna peu après la *Comtesse Dracula*, réalisé par Peter Sasdy sur une idée de Gabriel Ronay.

Cependant, on ruina "La Escuela de Barcelona", et les réalisateurs de ce mouvement ne purent plus tourner de films. Durant la même période, se produisit le "boom" de Paul Naschy avec *La marca del Hombre Lobo* (*Les vampires du Dr Dracula*, de Enrique Eguluz, 1968) et surtout *La Noche de Walpurgis* (*La furie des vampires*, de Leon Klimovsky, 1970), et du jour au lendemain, tous les producteurs espagnols devinrent "intéressés" par le fantastique. Grâce à ces grands succès, Jorge Grau put enfin reprendre son ancien projet, mais il dut y apporter des modifications. Il le réécrivit trois ou quatre fois, et le tourna en cinq semaines (durée moyenne de tournage pour un film espagnol), avec un petit budget. Ce film — *Ceremonia sangrienta* ("la cérémonie sanglante") — connut un grand succès public en Espagne, mais les critiques s'indignèrent parce que Grau "tourne le dos au cinéma d'auteur" (!), voulant pratiquer le genre qu'il aime véritablement, le fantastique.

En 1973, d'après un scénario de Juan Tebar basé sur une nouvelle de Maupassant, Jorge Grau réalise *Pena de muerte*. Le juge Bataille (Fernando Rey) est un juge très dur avec les assassins et les voleurs, mais en même temps c'est un terrible tueur, car il considère que le châtiment des malfaiteurs punis selon la loi n'est pas suffisant. Il finit par périr de la peine de mort, celle qu'il appliqua de fort nombreuses fois à ses inculpés. Tourné en France (car la cen



Un triangle amoureux qui finira tragiquement ! ("*Cérémonie sanglante*" - 1972)



A Cajice, petit village d'Europe Centrale, des crimes terrorisent la région et des jeunes filles disparaissent. Seule la marquise Erzebeth Bathory connaît la vérité - et pour cause : dans son château, les nuits sont les seuls témoins de ses "Cérémonies sanglantes" !

sure espagnole interdisait qu'un juge espagnol soit ainsi décrit au cinéma), dont quelques jours à Paris, ce film connut beaucoup d'ennuis. Les producteurs se séparèrent des techniciens et il ne resta seulement qu'une demi-équipe. L'œuvre s'en ressentit, et, pour cette raison, fut loin de posséder une grande qualité.

No profanar el sueño de los muertos, tourné en 1974 (présenté en version intégrale au Festival de Paris, et ultérieurement en France dans une version tronquée par le distributeur sous le titre *Le Massacre des morts-vivants*) connut un meilleur succès, bien que certaines scènes furent coupées, telle celle où les morts-vivants mangent le foie de leurs victimes, ou celle du début

du film, avec la femme nue faisant du "streaking" dans les rues de Manchester. Si l'auto-censure française coupa les scènes violentes, la censure espagnole, elle, supprima les scènes de nus (à l'époque de Franco, elles étaient toujours coupées, la violence étant autorisée sous réserve que les scénarios situent l'action dans un autre pays !). Après ce film de mort-vivant, Grau eut d'autres projets fantastiques, dont *David en el país de los sueños*. Mais malheureusement, il dut tourner des films de genres différents tels que *La trastienda* (1975), *El secreto inconfesable de un chico bien* (1975), *La siesta* (1976), ce dernier film comportant une scène de cannibalisme où les maris d'un petit village dévorent le séducteur de

leurs femmes !, *Dona Mesalina* (1977), *Cartas de amor de una monja* (1978) et *El tambor del bruch* (1981). Grau fut co-scénariste de *Misterio en la isla de los monstruos*, réalisé par Juan Piquer en 1980, nouvelle adaptation du monde de Jules Verne. Jorge Grau est sans doute l'un des réalisateurs les plus talentueux du cinéma espagnol, bien qu'il connaisse beaucoup de difficultés pour réaliser des œuvres plus intéressantes, car en Espagne le "box-office" est véritablement roi, et les films fantastiques ne peuvent se tourner que lorsqu'ils sont sujets à une mode. Paul Naschy représente naturellement une exception à cette règle. Malgré tout, Jorge Grau demeure encore un grand espoir du fantastique dans le pays de Don Quichotte.

Paul Naschy et sa belle victime dans "Le retour du loup-garou"



"STAR" DE L'EPOUVANTE IBERIQUE

par Salvador Sainz

Paul Naschy est l'incontestable vedette masculine du cinéma fantastique espagnol. A l'instar d'un Christopher Lee, il a pratiquement incarné la majorité des « monstres » classiques de l'écran : la momie, le Comte Dracula, La créature de Frankenstein, les morts-vivants, voire le Diable lui-même ! Sa filmographie est, à cet égard, impressionnante ! Mais son personnage-fétiche, c'est bien sûr celui du loup-garou, un loup-garou ibérique d'origine... polonaise ! Waldemar Daninsky, tel est le nom de ce lycanthrope transpyrénéen, fit son apparition en 1968, dans *La Marca del Hombre Lobo* (... qui devint chez nous *Les vampires du Dr Dracula* !), premier grand succès populaire du cinéma fantastique espagnol (tourné en relief !). Ses multiples aventures (1) lui permettront, au cours des années, de rencontrer le Dr Jekyll, la Comtesse Bathory, et même le Yéti ! Mais Paul Naschy n'est pas seulement une "star" (2) : depuis une dizaine d'années, il est devenu l'auteur complet de ses films - scénariste, principal protagoniste, réalisateur et producteur. L'une des ses plus mémorables créations fut celle du *Bossu de la Morgue* de Javier Aguirre, qui lui valut un prix

d'interprétation justifié lors du second Festival de Paris, en 1973. En se spécialisant ainsi dans le genre, il n'a pourtant pas choisi la solution de la facilité. Écoutons-le : « Nous, les passionnés de fantastique, sommes constamment maltraités et méprisés, quand il ne s'agit que de ça. Étant le défenseur du fantastique au niveau cinématographique, j'ai subi les agressions les plus violentes que l'on puisse imaginer. Je ne sais pas pourquoi le fantastique est méprisé en Espagne par les critiques. J'ai refusé de nombreux rôles pour jouer dans des films fantastiques... ». Une situation qui n'a pas été en s'améliorant. En effet, l'apparition des superproductions hollywoodiennes et leur large diffusion ont porté un sérieux coup à un certain cinéma (traditionnel) made in Spain, la sophistication des goûts du public mettant en péril les coupables activités des créatures de Mary Shelley, Bram Stoker... ou Paul Naschy. Une nouvelle vague à laquelle les productions gothiques de la Hammer ne résistèrent pas. Doit-on s'en réjouir pour autant ? Nous ne le pensons pas, car, avouons-le, la cohorte de monstres imaginés (et bien souvent interprétés) par Paul Naschy était fort sympathique. Contrairement aux fast-food movies d'aujourd'hui, l'ennui était rarement au rendez-vous. Ces bandes provoquaient tour à tour enthousiasme ou irritation, mais jamais l'indifférence. Quel qu'il en soit, après un "passage à vide" ces deux dernières années, l'infatigable Paul Naschy nous revient en force aujourd'hui avec *El Aullido del Diablo*, pour lequel l'acteur-réalisateur a eu la bonne idée d'engager la séduisante Caroline Munro. Une évocation de l'Espagne fantastique serait bien incomplète sans une interview de celui qui en fut, durant deux décennies, son chef de file...

(1) : Lire à ce sujet le dossier spécial "Loups-Garous" de Pierre Gines publié dans le n°21 de l'E.F. (p.37).

(2) : Sous son vrai nom, celui de Jacinto Molina, il fut à de multiples reprises champion d'Espagne d'haltérophilie. Abandonnant ensuite une carrière cinématographique, il choisit alors le pseudonyme de Paul Naschy. C'est son admiration pour le talent de Peter Cushing qui lui donnera l'envie d'entreprendre une carrière de comédien.

Votre première expérience cinématographique remonte au film de Nicholas Ray, *Le Roi des rois*.

On recherchait parmi les étudiants des gens à l'aspect athlétique pour servir de figurants. C'était une version de la vie du Christ vue par Hollywood. J'y ai cumulé les emplois de bourreau, centurion et esclave égyptien. On me reconnaît seulement dans ce dernier rôle⁽¹⁾, pour la bonne raison que cela se passait un mois d'août à Madrid et qu'avec le casque et le crâne rasé j'avais attrapé une terrible insolation. Cela m'a dégouté du cinéma pendant un bon moment. Nous travaillions de 10 à 12 heures en plein soleil. J'alternai ces rôles avec celui d'un guerrier mongol dans *El Principe Encadenado* de Luis Lucia, où j'en ai vu de dures, passant de la chaleur accablante de la matinée au froid intense qui régnait le soir dans le studio où l'on tournait. Les pieds pleins de sang, à cause des sandales des romains pendant la journée et des barbares pendant la nuit, je décidai de m'éloigner du cinéma. Ce fut une expérience que je ne trouvais pas vraiment très concluante, au début.

Ensuite vous avez vécu pendant un moment sous le nom de David Molva ?

Oui, mais bien plus tard. À l'époque j'étais un jeune étudiant en architecture et le cinéma ne m'attirait pas particulièrement. Je m'y intéressais comme à n'importe quel autre art, mais sans plus. La terreur et l'imagination par contre, me passionnaient. Quand j'étais enfant mon acteur préféré était Lon Chaney Jr et le rôle du loup-garou me fascinait. Mais je ne pensais aucunement à me lancer dans le cinéma.

Mais c'est à ce moment là que vous avez commencé à jouer des petits rôles.

Oui, vers cette époque j'ai joué dans un péplum où j'étais Caligula. J'avais trois scènes, déjà avec des dialogues, une dans le palais, une autre dans une orgie et la troisième où j'étais assassiné par la garde prétorienne. Apparemment, grâce à ce que j'avais fait avant, j'avais l'air d'un romain. C'était un film italien très bizarre. Je faisais alors de l'haltérophilie et seul le côté pécunier m'intéressait dans ce métier.

Ensuite ce fut la *Furia* de Johnny Kid, un western fantastique où la Mort apparaissait.

C'était une idée à moi. Le metteur en scène Gianni Puccini, qui était un homme fabuleux, me dit qu'il n'aimait pas la façon dont le film finissait. C'est alors qu'il m'est venu cette idée, et j'achetai moi-même la tête de mort. Il y avait un massacre dans un ranch, et un pistolero vêtu de noir tournant le dos à la caméra qui tuait les survivants d'une bataille entre des fermiers et des éleveurs en leur faisant sauter la tête à coups de revolver. Puis on voyait son visage, qui était une tête de mort, parce qu'il s'agissait bien de la Mort. Celle-ci est une constante dans plusieurs de mes films. Je tenais un petit rôle de pistolero, car j'étais assistant-réalisateur. Peu après, je jouais un rôle plus important dans *Giorni Della ira*, une autre coproduction avec l'Italie tournée à Almería. La vedette en était Giuliano Gemma, que je ne rencontrais pas, et Lee Van Cleef, qu'une fois un pistolero.

Mais avant cela vous avez fait un téléfilm de la série I, Spy, avec Boris Karloff.

Oui, bien sûr. Ça s'appelait *The Plains in Spain*. On trouvait au générique Robert Culp, Sancho Garcia, Bill Cosby et d'autres encore. Nous devions tourner avec Karloff un duel à la canne, pour cela il fallut maquiller sa doublure avec soin afin de créer l'illusion car il était très âgé et ne pouvait bouger qu'avec difficultés.

Décrivez-nous la genèse de la *Marca del Hombre Lobo* (Les vampires du Dr Dracula).

J'écrivais le scénario étant assistant et faisant mes premiers pas dans le cinéma. Comme le loup-garou était alors relégué aux oubliettes et que Dracula connaissait un énorme succès, j'eus l'idée d'écrire une histoire sur le sujet. Je pris mon scénario et le portai aux producteurs. Ils me rirent tous au nez. Ils prétendaient que ce genre de cinéma ne pouvait pas marcher en Espagne : que les Américains et les Anglais pouvaient le faire, mais pas nous. Puis, comme le film était une coproduction avec l'Allemagne, les choses commencèrent à bouger. Le scénario plut aux Allemands. Ils dirent qu'il fallait continuer et chercher l'acteur principal. À l'époque, je ne voulais pas être acteur, seulement scénariste, mais tous les comédiens à qui l'on fit faire des essais échouèrent. C'est alors que l'on décida d'appeler Lon Chaney Jr, celui-ci répondit par une lettre, qui serait maintenant un document exceptionnel si seulement je l'avais conservée, dans laquelle il disait qu'il ne pouvait pas accepter car il était trop vieux, et très gros, et il déplorait de ne plus pouvoir jouer le rôle. La situation ne s'arrangeait pas et les Espagnols s'apprêtaient à se retirer de l'affaire, comme toujours, quand les Allemands suggérèrent la possibilité de me confier le rôle. On me fit tourner des bouts d'essais dont les Allemands furent très satisfaits, et c'est ainsi que le tournage put commencer.

Pourquoi avoir appelé votre héros Waldemar Daninsky ?

Parce que j'ai eu des problèmes avec la censure. Au début, l'action se déroulait dans les Asturies (en Espagne), mais la censure était si sévère à l'époque que l'on m'obligea à changer les lieux pour tout transposer à



E.I.E.

LA FURIA DEL HOMBRE LOBO

EASTMANCOLOR
TECHNISCOPE

PAUL NASCHY
PERLA CRISTAL
MICHAEL RIVERS
MARK STEVENS
VERONICA LUJAN

DIRECTOR: JOSE M^e ZABALZA

l'étranger, sous prétexte qu'en Espagne il ne pouvait pas y avoir de loups-garous, ni de crimes, ni de superstitions, ni aucune chose de ce genre. C'est à cause de cela que j'ai créé un loup-garou polonais, parce que les Polonais m'inspirent particulièrement. J'ai connu des gens originaires de Pologne qui m'ont été sympathiques, je sens que je m'identifie à eux, et d'un autre côté j'avais un ami haltérophile nommé Waldemar Borzanovsky qui était un champion du monde, c'est de là que j'ai pris Waldemar ; je ne me souviens plus comment m'est venu Daninsky.

Et le vampire Janos de Mihof ?

Ces noms sont réels. Les Mihof étaient une famille qui a été mêlée à une série de crimes étranges.

Quelle fut l'audience du film ?

Il eut beaucoup de succès en Europe et en Amérique. Il fut tourné en relief mais en Espagne, il n'y avait pas le matériel adéquat dans les salles de cinéma. Ce système le révalorise beaucoup, c'est alors un film impressionnant. Je l'ai vu en Allemagne. Le système Hi-Fi Stéréo 70 était très cher et très com-

pliqué, bien que parfait, davantage que le système américain. Mais il aurait fallu changer toutes les installations dans les cinémas et de plus, le technicien qui l'avait inventé mourut un an plus tard, ce qui arrêta tous les projets.

Passons maintenant à Las Noches del Hombre Lobo.

René Govaer, un réalisateur à la TV française, me contacta pour tourner le film en question. J'écrivis le scénario et partis à Paris pour le tournage. Ce film est une sorte de mystère, on donna les uniques photos à un journaliste espagnol et je n'ai jamais rien su de plus à son sujet. J'en ai vu une copie. Il y a eu des problèmes financiers, des ennuis avec la justice et comme toujours dans ces cas là on intente une saisie et tout rentre dans le bon ordre. Il y a même eu un procès mais je n'en ai pas su davantage.

Le film n'est jamais sorti en France. Venons-en à Los Monstruos del Terror (Dracula contre Frankenstein) avec Michael Rennie

En fait j'ai eu beaucoup de difficultés. Le réalisateur devait être Julio Cull qui n'aimait pas du tout le fantastique, mais ensuite c'est

Hugo Fregonese et Tullio Demichelli qui le firent, bien que Demichelli soit responsable seulement de quelques scènes. Fregonese est le véritable réalisateur de *Los Monstruos del Terror*. C'est Jaime Prades, l'associé de Samuel Bronston²¹ qui produisit le film, ce qui explique les problèmes financiers. Ce fut un très long tournage, cinq mois. Demichelli signa le film, bien qu'il intervint à la fin seulement. Le principal défaut de *Los Monstruos del Terror* est le maquillage, qui est exécrable. Il est dû à Ferrer, le plus mauvais maquilleur que je connaisse !

Mais la saga continue avec *La Furia del Hombre Lobo*.

Ce film n'a pas bien marché pour plusieurs raisons. La première c'est que c'est José Maria Zabala qui l'a réalisé, la seconde c'est qu'il y avait peu d'argent et que nous avions des moyens très limités et la troisième c'est qu'après le tournage la censure coupa vingt minutes de projection. Par conséquent les dirigeants de la Maper Films n'ont rien trouvé de mieux que de remplir ce vide avec des scènes de la *Marca del Hombre Lobo* de la même maison de production. De là cette espèce de charabia auquel le public ne comprenait rien, dans lequel apparaît de temps à autre un élément intéressant au niveau du scénario. Mais qui peut comprendre un film auquel on a coupé vingt minutes ? Le film fut un échec à cause de tout ce qui précède. Je pense que *La Furia del Hombre Lobo* est le plus mauvais titre de ma carrière. Il y avait pourtant des choses intéressantes, comme la femme loup-garou interprétée par Diana Montès, qui a abandonné le cinéma par la suite.

Et le succès de la *Noche de Walpurgis* est arrivé sur ces entrefaits.

Ce fut la minute de vérité pour le fantastique espagnol, où son avenir se joua sur une seule carte. Ce fut un grand succès en Europe et surtout en Espagne. Le cinéma espagnol fonctionnant toujours par mimétisme, les films fantastiques affluèrent sur le marché et tous les réalisateurs espagnols se mirent à tourner pour le cinéma fantastique.

El Doctor Jekyll y el Hombre Lobo, qui prolonge la série, est un film inégal. Il comporte d'excellentes séquences, et d'autres très mauvaises.

En effet. C'est un film avec des hauts et des bas. Il pouvait être le meilleur de la série. Il avait de bon atouts pour lui.



Quelle comparaison faire vous entre le mythe du docteur Jekyll et celui du loup-garou ?

En fait je crois que ce sont deux mythes très semblables, très parallèles. Avec une différence tout au plus. Alors que pour le loup-garou la transformation découle d'une circonstance magique et/ou diabolique, dans le cas de Mr Hyde elle est provoquée par quelques formules chimiques. Le mérite du film est de mêler les deux mythes avec assez d'habileté, et de montrer comment la furie bestiale s'impose à l'homme, pris au piège de la méchanceté. Cette triple personnalité aurait pu être une véritable trouvaille si j'avais rencontré un metteur en scène plus réceptif. Il s'agissait alors de Léon Klimovsky, qui comme on le sait, a eu des périodes excellentes et d'autres si catastrophiques que ces irrégularités portent préjudice à ses films. C'est tout le problème de *El Doctor Jekyll y el Hombre Lobo*. Il y avait de l'argent et des possibilités. Mais le réalisateur, parce qu'il ne savait pas ou ne voulait pas, ou n'aimait pas le sujet, n'en a pas tiré tout le parti qu'il aurait dû.

À partir de ce moment, survient un autre cycle dans votre carrière où vous abordez d'autres mythes du cinéma.

Je pense que le meilleur de ce cycle est, de loin, *le Bossu de la Morgue*. C'était un très bon film d'horreur et d'imagination. De plus, il véhiculait un fond important, comme quoi les êtres marginaux sont opprimés par les puissants, car il s'agit d'un être déformé, qui n'a pas l'intelligence au même niveau que les autres. C'est un marginal qui doit s'enfermer dans les catacombes, qui est maltraité. En bref, je crois que ce film a plus d'importance qu'on n'en a bien voulu lui accorder. Il contient un message que beaucoup ont su percevoir, tandis que d'autres se moquaient parce que c'était un film fantastique. Je garde un souvenir plein de gratitude de ce film, bien que le tournage fut très dur. On n'a pas fait beaucoup cas de *El Espanto surge de la Tumba*, mais au niveau des effets spéciaux c'est un film insolite, vraiment insolite, qui brasse une série de mythes. On m'a accusé d'avoir trop mélangé les mythes. Je l'ai fait pour une raison toute simple : ça m'amuse beaucoup ! C'est une raison qui prime tout. Pour quelqu'un qui fait du cinéma, je crois qu'il est logique de satisfaire un tant soit peu ses propres goûts. J'aimais l'idée de cet homme du Moyen-Âge qui sortait de la tombe et pouvait invoquer les forces du mal. J'ai été très satisfait, en ce qui concerne les maquillages, les effets spéciaux.

Avec *El Gran Amor del Conde Dracula* on a reproché à votre physique de ne pas correspondre à celui du personnage.

En effet, le physique ne correspondait pas. Je suis large d'épaules, je ne suis pas grand. Quant aux yeux, ça allait à peu près. J'aurais pu faire un Dracula dans la lignée de Christopher Lee en augmentant ma taille - de 1,70 passer à 1,80 - en me mettant un maquillage approprié et des lentilles, ainsi j'aurais plus ou moins ressemblé à Christopher Lee. Mais c'est ce que je voulais précisément éviter. J'incarnais un médecin qui dédoublait sa personnalité (on a même prétendu que Dracula était un médecin) en un Dracula très humanisé. Les critiques ont déclaré que c'était une histoire oscillant entre le rocambolesque et le sthéalisme. Le personnage est pathétique, tourmenté, bien que répondant aux normes classiques du vampirisme habituel. C'est un vampire très différent, très humanisé, et c'était ce que je cherchais. C'est un film insolite qui comporte de bons

moments, comme lorsque le héros sacrifie sa propre fille par amour.

N'avez-vous pas annoncé une seconde partie intitulée *La Hija del Conde Dracula Vuelve* ?

Elle ne s'est jamais faite. La censure coupa 36 passages au *Gran Amor*... il a fallu reconstituer un véritable puzzle pour rendre le film compréhensible. Dans la foulée nous allions donc tourner cette suite, *La Hija del Conde Dracula Vuelve*, mais Javier Aguirre est un homme très compliqué, bien qu'il ait beaucoup de talent ; il y eut des problèmes et finalement le film ne s'est pas fait.

Est-ce que le maquillage de *La Venganza de la Momia* a été pénible pour vous ?

J'avais tout le corps bandé. Je voulais créer une momie différente. Elle portait les symboles de la royauté. À part le maquillage du visage, qui était horrible, tout le reste était du latex. Je gardais la bouche constamment fermée et les yeux ouverts, on tournait douze à quatorze heures par jour et je ne pouvais même pas me désaltérer vu que dès que j'essayais de l'ouvrir un peu, le maquillage qui nécessitait deux heures d'élaboration, se détruisait. De plus, travaillant dans

plus jouer à partir d'un certain âge, bien que je sois relativement jeune, parce qu'il est difficile de supporter cinq heures de maquillage, les intempéries, les scènes d'action. Et on doit supporter les coups, les chutes et d'ici quelques années je ne pourrais plus le faire sans risquer d'attraper des crampes ! Mon personnage favori m'a apporté beaucoup d'ennuis, mais aussi beaucoup de satisfactions. Je suis tombé amoureux de lui. Ensuite il y a un film que j'aime assez dans ma filmographie. C'est *Exorcismo*. Quand j'ai écrit le scénario je ne connaissais pas l'existence de *The Exorcist*. Mon idée remontait bien avant ce film et je n'avais pas entendu parler du roman. Quand arriva le succès de *The Exorcist* on me demanda le scénario qui était achevé depuis des années. Mais les deux sujets sont différents, dans mon film il ne s'agissait pas d'une enfant, mais d'une jeune fille qui avait un fiancé et il y avait une histoire de crimes, de trafiquants de drogue, etc.

C'est vers cette époque que s'achève une période de votre carrière consacrée aux personnages classiques du fantastique, et vous vous orientez vers d'autres chemins. Comme le montre le scénario de *La Cruz del Diablo*.



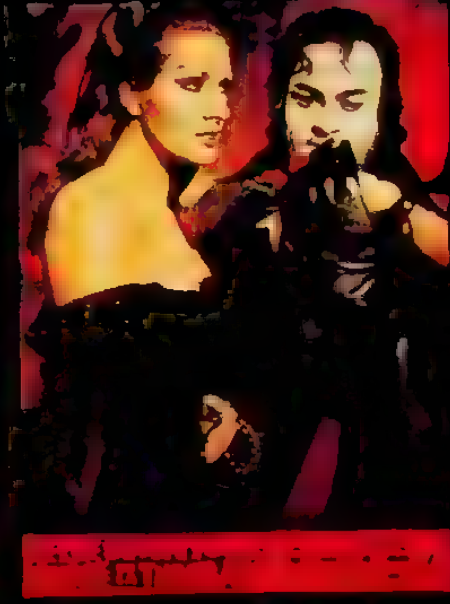
de très mauvaises conditions, avec la pluie, l'humidité, j'ai beaucoup souffert lors de ce tournage.

En 1973 et 1975, vous avez respectivement tourné *El Retorno de Walpurgis* et *la Maldición de la Bestia* (Dans les griffes du loup-garou) qui clôturait provisoirement votre cycle consacré à Waldemar Daninsky.

Je crois que *El Retorno de Walpurgis* vaut beaucoup mieux que ce que l'on a dit, bien qu'il soit arrivé au mauvais moment. Le fantastique espagnol déclinait alors, le marché était saturé. *La Maldición de la Bestia* eut plus de chance, bien qu'à tous les niveaux - décoration, réalisation, etc., il soit inférieur à *El Retorno de Walpurgis*, où le personnage de Daninsky était plus tourmenté. Le château, les villageois, toutes ces choses lui conféraient une atmosphère terrifiante, mais il est arrivé au mauvais moment.

Que signifie pour vous le personnage de Waldemar Daninsky ?

Il signifie beaucoup pour moi, c'est celui que j'aime le plus parmi tous ceux que j'ai joués. C'est un personnage très dur qu'on ne peut



Dans ce cas précis, on me joua un mauvais tour. J'avais monté un projet avec Peter Cushing et James Franciscus, qui étaient déjà contactés, mais le co-scénariste Juan José Porto et le réalisateur John Gilling m'évinçèrent de l'affaire. À eux deux, ils mutilèrent le scénario et le film fut très mauvais.

Comment en êtes-vous passé à la mise en scène ?

J'y suis arrivé parce que j'étais pratiquement seul. Il y avait une campagne menée contre tout le fantastique, consistant en une odieuse étude pathologique de ce genre. Comme je représentais le dit-genre je fus la cible de toutes sortes de critiques, ainsi que d'attaques variées. Le fait d'avoir interprété des rôles de vampire, de loup-garou, d'assassins, etc a failli me coûter ma carrière. On ne me l'a jamais pardonné. Si j'avais travaillé dans un autre domaine cinématographique j'aurais été bien mieux considéré.

Avec *Inquisición* s'ouvrit une nouvelle étape pour vous.

Étant donné que j'étais complètement en marge, presque comme un loup solitaire, je décidais de passer à la réalisation. Je n'avais guère le choix.



Paul Naschy dans sa dernière incarnation - en date - du loup-garou : "La Bestia y la Espada Mágica"

Les films que vous réalisez sont plus soignés que les précédents.

Je soigne beaucoup les films que je dirige. *Inquisición* est assez inégal, mais il comporte de bonnes scènes.

La direction d'acteurs est très travaillée.

Tout se travaille, les personnages sont plus humains, plus riches. *Inquisición* marque une évolution positive dans ma carrière. Si j'avais dirigé les précédents, ils auraient sans doute été différents...

El Huerto del Frances est un film de terreur aux racines hispaniques.

Après *El Caminante* c'est le film dont je suis le plus satisfait. *El Caminante* est mon film préféré malgré ses implications érotiques, qui cependant étaient nécessaires ; le Diable est libidineux, il est érotique. Je n'ai pas fait preuve de puritanisme sur ce plan là. En France, il règne une mentalité différente et on n'a pas trouvé d'exagération dans le film. Je me suis posé ainsi le problème : il faut montrer l'érotisme dans toute sa crudité, avec agressivité, pour que le châtimement du Diable ait toute sa force ou sinon le film ne va rien donner. J'ai décidé d'agir brutalement. Dans *Los Cantabros* il n'y a aucune scène érotique, parce qu'elle ne sont pas nécessaires. Mais dans *El Caminante* on ne pouvait pas éluder ce problème. Même ainsi, j'ai essayé de lui conférer une certaine élégance. Vers le milieu, le film perd son caractère érotique, pour se transformer en un drame quasi-théologique. Pendant le Festival de Paris où il fut présenté, quelques critiques étrangers m'ont dit que l'affrontement du Christ de pierre, froid et inexpressif, lointain et hermétique, face à l'humanité du Dia-

ble accroché à la croix n'a d'équivalent dans aucun film fantastique. Le reproche que le Diable adresse au Christ est un reproche humain : « Mais pourquoi as-tu donné ta vie pour ces porcs ? Se sacrifier pour ces canailles, pour ce monde où tous te trahissent, même tes meilleurs amis ! » C'est un film porteur d'un terrible message, le seul que j'ai fait en tant qu'auteur total, car dans les autres j'étais très conditionné. Mais celui-là je l'ai fait avec une plus grande liberté.

El Caminante marque une évolution importante dans votre carrière.

C'est un film qui m'appartient. J'ai écrit le scénario parce que je me sentais très marginal, j'avais été victime de trahisons de toutes sortes et je traversais un moment extrêmement difficile de ma vie. D'autre part j'aime beaucoup le diable, à cause de son aspect théâtral, de toute sa tradition. C'est un personnage fascinant. *El Huerto del Frances* est le seul film espagnol où l'on voit toute la cruauté, tout le manque de raffinement du criminel espagnol. De plus, il a une valeur documentaire car il a été tourné sur les lieux mêmes où se déroulèrent les événements. Les crimes de Juan Sebastian Aldije - surnommé « le français » pour avoir vécu quelques temps en France - et de Muncio Lopez firent trembler toute l'Espagne. Et il contient une scène d'anthologie à mon sens qui est l'exécution par le garrot présentée avec tout le réalisme requis par le film.

Après un an de silence il y eut *Los Cantabros*.

Los Cantabros est un film ambitieux. Pour la première fois, j'obtins un budget important, ce qui fut tout à fait inespéré. Pour la première fois, je disposai de cinq semaines

de tournage. J'ai fait *Inquisición* en quatre semaines. *El Huerto del Frances* en trois semaines et demi et *El Caminante* en trois semaines et deux jours. Le tournage fut incroyablement dur, nous jouâmes costumés en romains à quatre degrés au-dessous de zéro, les gens étaient gelés, il y eut des blessés, il y est question de l'invasion de l'Hispanie par César Auguste en l'an 29. J'interprète Marc Vespasien Agrippa qui est le général qui gagnait les batailles pour Auguste. C'est un film d'action où il n'y a ni bons ni méchants. A la fin, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. Et en toute bonne logique je n'ai pas pu éviter que le film soit fantastique. Il y a un mage, un oracle, qui envoie à Corocota, le chef des guerriers cantabriques, des rêves prémonitoires sur sa défaite contre Agrippa. Corocota lutte contre sa propre mort. Curieusement, tout en restant un film rigoureusement historique, c'est aussi un film fantastique grâce aux rêves de Corocota dans lesquels il combat avec la mort.

Ensuite, vous avez fait équipe avec Julio Saly...

Il y a d'abord eu un documentaire pour le cinéma et la T.V. sur le musée du Prado où je montrais la vie des peintres espagnols. Mel Ferrer incarnait le Greco et moi Velasquez, avec ici et là quelques scènes fantastiques. Puis avec Julia Saly et Masureau Takeda, nous créâmes une maison de production, « Dalmata Films » dont notre premier film fut *Bestias Humanas* intitulé à l'origine *El Cerdo*. La moitié fut tournée au Japon et le reste en Espagne. Ce fut d'ailleurs la première co-production entre ces deux pays, une histoire de cannibales très violente, avec beaucoup d'effets spéciaux, inspirée d'un fait divers authentiques s'étant produit en Allemagne. *Bestias Humanas* est un thriller avec beaucoup de suspense. J'ai ensuite réalisé *El Retorno del Hombre Lobo*, retrouvant pour la 9e fois mon personnage favori, Waldermar Daninsky, qui est ressuscité dans les Carpates par des estivants en même temps que la célèbre Comtesse Bathory. Pour la première fois, le loup-garou correspond à la tradition du moyen-âge et est barbu. Le maquillage est inspiré de celui d'Oliver Reed pour la nuit du loup-garou, sauf qu'il est noir. Je n'aime pas les loups-garous blancs, puisque les loups ne sont pas blancs. Le maquilleur, Angel Luis de Diego est un très bon professionnel, et il a travaillé selon mes dessins du loup-garou.

Quelle est votre opinion au sujet des réalisateurs avec lesquels vous avez travaillé ?

Javier Aguirre était sans doute le meilleur. Klimovsky avait des hauts et des bas, alternant l'excellent avec l'exécrable. Aured a connu de bons moments, mais il a changé de genre.

(1) Il apparaît sous les traits d'un esclave égyptien à la cour de Hérode Antipas (Frank Thring). On le voit sur la droite de l'écran, tenant un grand éventail.

(2) Samuel Bronston, producteur américain, voulut transformer l'Espagne en une succursale de Hollywood, étant donné qu'avec le budget d'un film moyen aux USA on pouvait tourner une grande superproduction en Espagne. Après les 55 jours de Béthén, le Cid, etc., il produisit la chute de l'empire romain, avec Stephen Boyd et Sophia Loren, ses concubines. Des milliers de techniciens et de figurants restèrent sans emploi et les producteurs associés se ruinèrent. Los Mochizos Del Terror... en subit les conséquences.

FILMOGRAPHIE DE PAUL NASCHY

CINEMA

Dans ses premiers films Jacinto Molina (Paul Naschy) tient de petits rôles, et ne signe pas ses prestations. Vers 1965, ses rôles deviennent secondaires, et il les signe du nom de David Molva. C'est en 1968, pour la première fois avec *La Marca del Hombre Lobo*, qu'il adopte le pseudonyme de Paul Naschy. Toutes ses réalisations et scénarios seront cependant signés de son vrai nom

1960

KING OF THE KING / SIREY DE REYES de Nicholas Ray (figurant)
EL PRINCIPE ENCADENADO de Luis Lucia (figurant)

1961

USTED PUEDE SER UN ASESINO de José Maria Forqué (id)

1965

IO UCCIDO TU UCCIDI / LA FURIA DE JOHNNY KID de Gianni Puccini (id)

1966

LAS VIUDAS de Pedro Lazaga (id)
OPERACION PLUS ULTRA de Pedro Lazaga (id)

1967

IL GIORNI DELLAIRA EL DIA DE LA IRA de Tonino Valerii (acteur)



Dr. JEKYLL Y EL HOMBRE LOBO

PAUL NASCHY SHIRLEY JACK MIRIAM

DIRIGIDA POR LEON KLIMOVSKY

DISTRIBUIDORA EMI

1968

AGONIZANDO EN EL CRIMEN de Enrique L. Eguluz (acteur et assistant réal.)
LA MARCA DEL HOMBRE LOBO (LES VAMPIRES DU DR DRACULA) de Enrique L. Eguluz (acteur et scénariste)
LAS NOCHES DEL HOMBRE LOBO de René Govar (id)
LA ESCLAVA DEL PARAISO de José Maria Elorrieta (acteur)

1969

LOS MONSTRUOS DEL TERROR (DRACULA CONTRE FRANKENSTEIN) de Hugo Fregonese et Tulio Demichelli (acteur et scénariste)

1970

EL VERTIGO DEL CRIMEN de Pascual Cervera (acteur)
LA FURIA DEL HOMBRE LOBO de José Maria Zabalza (acteur et scénariste)
LA NOCHE DE WALPURGIS de León Klimovsky (id)

1971

JACK EL DESTRIPIADOR DE LONDRES de José Luis Madrid (id)



"EL GRAN AMOR DEL CONDE DRACULA"

PAUL NASCHY ROSSANA YANNY HAYDEE POLITTOFF MIRIA MILLER

CON VIC WIKNER E INGRID GURIDI

CASTINGCOLOR

Director JAVIER AGUIRRE

Producción EMI

DOCTEUR JEKYLL Y EL HOMBRE LOBO de León Klimovsky

1972

EL GRAN AMOR DEL CONDE DRACULA de Javier Aguirre (présenté au 2e Festival de Paris du Film Fantastique, 1973) (id)
EL JOROBADO DE LA MORGUE (LE BOSSU DE LA MORGUE) de Javier Aguirre (id). (Prix spécial d'Interprétation au 2e Festival de Paris)
LOS CRIMENES DE PETIOT de José Luis Madrid (id)
EL ESPANTO SURGE DE LA TUMBA de Carlos Aured (présenté au 3e Festival de Paris du Film Fantastique, 1974) (id)
LA REBELION DE LAS MUERTAS de León Klimovsky (présenté au 3e Festival de Paris) (id)
DISCO ROJO du Rafael Marchent (id)
LA ORGIA DE LOS MUERTOS de José Luis Merino (acteur)
LOS OJOS AZULES DE LA MUNECO ROTA de Carlos Aured (acteur et scénariste)

1973

LA VENGANZA DE LA MOMIA de Carlos Aured (id)
LAS RATAS NO DUERMEN DE NOCHE de Juan Fortuny (acteur)
EL ASESINO ESTA ENTRE LOS TRECE de Javier Aguirre (id)
EL RETORNO DE WALPURGIS de Carlos Aured (acteur et scénariste)
TARZAN EN LAS MINAS DEL REY SALOMON de José Luis Merino (acteur)
UNA LIBELULA PAR CADA MUERTO de León Klimovsky (acteur et scénariste)

1974

TODOS LOS GRITOS DEL SILENCIO de Ramon Barco (id)
LA DIOSA SALVAJE de Miguel Iglesias Bonns (acteur)
EL MARISCAL DEL INFIERNO de León Klimovsky (acteur et scénariste)
EXORCISMO de Juan Bosch (id)

1975

LOS PASAJEROS de Antonio Barrero (acteur)
MUERTE DE UN QUINQUI de León Klimovsky (acteur)
LA MALDICTION DE LA BESTIA (DANS LES GRIFFES DU LOUP-GAROU) de Miguel Iglesias Bonns (acteur et scénariste)
ULTIMO DESEO de León Klimovsky (acteur)
LA CRUZ DEL DIABLO de John Gilling (acteur et scénariste)

1976

INQUISICION (acteur, scénariste et réalisateur)
SECUESTRO de León Klimovsky (acteur et scénariste)
MUERTE DE UN PRESIDENTE de José Luis Madrid (acteur)

1977

EL FRANCOTIRADOR de Carlos Puerto (acteur et scénariste)
PECADO MORTAL de Miguel Angel Diez (acteur)
EL TRANSEXUAL de José Jara (acteur et scénariste)
EL HUERTO DEL FRANCES (acteur, scénariste et réalisateur)

1978

MADRID AL DESNUDO (id)
EL CAMINANTE (présenté au 9e Festival de Paris du Film Fantastique) (id)

1979

AMOR BLANCO de Cotani (réalisateur de seconde équipe) (Japon)

1980

LOS CANTABROS (acteur, scénariste et réalisateur)
EL RETORNO DEL HOMBRE LOBO (id)
EL CARNAVAL DE LA BESTIAS (id)
MISTERIO EN LA ISLA DE LOS MONSTRUOS de Juan Piquer (acteur)

1981

LA BATALLA DEL PORRO de Joan Minguell (acteur)

1982

LA TERCERA MUJER de Nagano (acteur) (tourne au Japon)
BUENAS NOCHES, SENOR MONSTRUO de Antonio Mercero (acteur)
LATIDOS DE PANICO (acteur, scénariste et réalisateur)

1983

LA BESTIA Y LA ESPADA MAGICA (id)
EL ULTIMO KAMIKAZE (id)

1984

MI AMIGO EL VAGABUNDO (id)
OPERACION MANTIS (id)

1985

PEZ (court-métrage) de Luis Guridi (acteur)

1986

SHH.... (court métrage) de Escuadra Cobra (Luis Guridi) (acteur)
MORDIENDO LA VIDA de Martin Garrido (acteur)

1987

EL AUULLIDO DEL DIABLO (acteur et réalisateur)

TELEVISION

1966

I SPY (THE PLAINS IN SPAIN) Paul Naschy comédien lutte contre Boris Karloff !

1980

EL MUSEO DEL PRADO (documentaire pour le Japon)

1981

PALACIO REAL DE MADRID (acteur, scénariste et réalisateur (pour le Japon)
LA MASCARA NEGRA: UNA BALA EN EL CAMINO de José Antonio Páramo (acteur)
EL ULTIMO SAMOURAI

1982

EL ESCORIAL (acteur, scénariste et réalisateur) (pour le Japon)
LAS CUEVAS DE ALTAMIRA (documentaire pour le Japon)
KAMPUCHEA (documentaire pour le Japon)

Filmographie de Sergio Molina (fils de Paul Naschy):

1983

LA BESTIA Y LA ESPADA MAGICA EL ULTIMO KAMIKAZE

1984

MI AMIGO EL VAGABUNDO

1987

EL AUULLIDO DEL DIABLO



CREEPSHOW 2

Dans le prologue et l'épilogue, le terrifiant "Creep" campé par Tom Savini !

Michael Gornik, succède à George A. Romero pour la réalisation des nouveaux sketches d'épouvante inspirés de Stephen King et des E.C. Comics.

Par Robert Schlockoff

Billy est anxieux. Cela fait un moment qu'il attend au coin de la rue l'arrivée de son illustré favori. Il est persuadé que son vieil ami a pensé à lui et lui a enfin apporté le second numéro de ces "comics" qu'il espère en fait depuis bientôt... 5 ans ! Le copain de Billy, c'est bien sûr The Creep, et son magazine s'intitule "Creepshow 2" — un volume encore plus terrifiant que ne l'était le précédent !

Cinq ans après *Creepshow* (1), George A. Romero et Stephen King se sont donc retrouvés pour préparer le nouveau tome de ces histoires fantastiques rendant hommage aux "E.C. Comics" des années 50. Sorti dans le monde entier avec un certain succès, *Creepshow* était une réunion d'amis mais également de fans de fantastique, lesquels avaient pris grand plaisir à travailler ensemble. Outre King et Romero, *Creepshow 1* conjugait les talents de Tom Savini et du directeur de la photographie Michael Gornik, lequel est à présent aux commandes de ce second épisode. *Creepshow 2*, écrit par Romero d'après des nouvelles de King, comprend cette fois trois sketches outre l'histoire qui les lie (2). Les deux premiers ont été conçus spécialement pour le film, tandis que "Le radeau" faisait partie du recueil de King, "Skeleton Crew". Malgré l'excellent accueil réservé à *Creepshow 1*, le chemin qui devait aboutir au second se révéla assez long. Étant donné les recettes du premier film (60 millions de dol-

lars), il fut rapidement question d'une "suite", mais personne, apparemment, n'arrivait à se mettre d'accord sur le choix des histoires, des interprètes, etc. En fin de compte, Warner-Bros, qui distribua le premier, laissa tomber le projet, lequel traîna sur les bureaux de Laurel Entertainment un certain temps. George Romero ayant déclaré forfait, Richard P. Rubinstein le directeur de la maison de production (sous l'égide de laquelle furent tournées toutes les œuvres de Romero, de *Crazies* à *Day of the Dead*) se mit en quête d'un nouveau réalisateur, la compagnie New World Pictures acceptant de s'occuper des ventes du film dans le monde entier et de sa distribution aux U.S.A. Rubinstein proposa alors Michael Gornik, qui avait à la fois l'expérience de l'univers fantastique de Romero (il fut directeur de la

photo sur plusieurs de ses films, dont *Creepshow*) et celle des histoires courtes, puisqu'il dirigera un certain nombre d'épisodes de la série TV « *Tales from the Darkside* ».

Le collaborateur attitré de George A. Romero

C'est en fait comme ingénieur du son que Michael Gornik fit ses premières armes avec Romero pour *The Crazies*. Dès *Martin*, il devint directeur de la photo, fonction qu'il assumera pour tous les films suivants : *Dawn of the Dead*, *Knightriders*, *Creepshow* et *Day of the Dead*. "Martin était un film très important pour moi", se souvient-il, "d'abord parce qu'il me permit d'être directeur de la photo, et ensuite parce qu'on y a travaillé de façon très étroite. En fait, il n'y avait que George, moi-même et une équipe de 5 personnes. On s'est débrouillé pour réaliser le film à nous 7 ! C'était quasiment un travail d'étudiants de cinéma". Le premier film vraiment important pour Gornik fut *Dawn of the Dead*, qui remporta un énorme succès, et dont le budget fut largement plus confortable que celui de *Martin*. Cependant, *Knightriders*, un projet très cher à Romero (et toujours inédit en France) fut un terrible échec "C'était un scénario très intelligent", déclare Gornik, "peut-être un peu sophistiqué, mais qui aurait pu permettre à Romero de connaître un nouveau public. Je suis étonné par le manque de curiosité des spectateurs de l'époque. Lors de sa sortie à Los Angeles, il n'y avait que 10 personnes par salle !" Outre *Creepshow*, Gornik travailla sur la série TV de Romero, abordant pour la première fois de sa carrière la réalisation. On lui doit les épisodes "Circus", "Slippage" et "Word Processor of the Gods" (d'après une nouvelle de King) que beaucoup considèrent comme les meilleurs de "Tales from the Darkside". Peu après, Gornik reprend ses anciennes fonctions sur *Day of the Dead*, qu'il considère comme une déception. "À l'époque", déclare-t-il, "j'avais pris goût à la mise en scène avec la série TV et elle a prouvé que j'étais vraiment capable d'être réalisateur. Mais je me sentais une responsabilité envers Romero, c'est pourquoi j'ai accepté de travailler sur ce film qui devait être le dernier de la série. Or, on nous a réduit énormément le budget alloué, et le film en a souffert terriblement. Il ne constitue pas pour moi une bonne conclusion pour



Les passagers d'un radeau deviennent les victimes d'une nappe de mazout dévorant la chair humaine !

la série. Cela dit, George a promis qu'avant de prendre sa retraite, il ferait l'ultime film sur les morts-vivants : il en ressent le besoin envers ses fans !

Lorsqu'il reçut le "feu vert" pour diriger *Creepshow 2*, Michael Gornik se mit naturellement à la recherche des comédiens. George Kennedy et Dorothy Lamour furent choisis pour interpréter le couple tenant une boutique gardée par un indien en bois dans le premier sketch, tandis que le rôle de la meurtrière de l'"Auto-stoppeur" avait à l'origine été envisagé pour Barbara Eden. A la suite du décès de sa mère, elle dut refuser le film, et Michael Gornik fit alors appel à Lois Chiles (*Moonraker*) qui ne s'attendait guère à tourner dans un film d'épouvante, bien qu'elle se soit retrouvée sous forme de cadavre dans *Morts suspectes* ! Comme dans *Creepshow 1*, Stephen King tient un rôle, celui d'un camionneur. "Il en avait particulièrement envie", précise Michael Gornik, "étant donné que le sketch où il apparaît — "L'Auto-stoppeur" — a été tourné dans la ville même où il habite : Bangor, dans le Maine. C'est d'ailleurs la première fois que cette région est utilisée vraiment (elle est citée dans nombre de films sans qu'on la voie) dans une adaptation de King. Bien que ce dernier n'ait pas toujours été là pendant le tournage, on ressentait sa présence. Des membres de l'équipe du sketch venaient de Bangor, et ses amis nous rendaient fréquemment visite". Le Maître avait écrit rapidement les deux histoires originales de *Creepshow 2* et attendait impatiemment que le film se fasse enfin. Tom Savini, bien connu de nos lecteurs, incarne le "Creep", ce personnage à la fois repoussant et sympathique qui vient livrer à domicile les bandes dessinées de *Creepshow*.



Horreur et épouvante, dans la tradition du précédent film à sketches de la Laurel Entertainment...



La statue d'un vieux chef indien monte la garde... et s'anime parfois d'une terrible colère !

Maquillages et effets spéciaux

Ce sont Ed French et Howard Berger qui furent choisis pour les effets spéciaux, sous la supervision artistique et les conseils de Tom Savini. Parmi les effets les plus intéressants, citons ceux de l'auto-stoppeur dont le visage se décompose progressivement. "La première étape montre le visage de Tom Wright écrasé. Sa figure n'est pas encore déchiquetée, seul un côté est mutilé. Lors de l'étape suivante, il enfle, puis devient de plus en plus sanglant, surtout quand il est atteint de balles de pistolet ! Enfin, pour la phase finale, David Kindlon a construit une tête mécanique. Mais ce qui est vraiment bien avec cet auto-stoppeur, c'est qu'il ne se rend pas compte qu'il est mort depuis longtemps !"

Longtemps avant que le tournage ne débute, l'acteur-cascadeur Tom Wright devait se laisser poser quantité de moules sur le visage afin que celui-ci soit étudié dans les moindres traits avant d'être par la suite... déchiqueté !

Howard Berger et son équipe ont passé des journées entières à essayer divers types de prothèses, cicatrices et plaies sur le faciès de Wright qui dû, par la suite, être présent trois heures avant le reste de l'équipe sur le plateau pour se faire maquiller. "La longue destruction du visage de l'auto-stoppeur que l'on voit à l'écran", déclare Michael Gornik, "va pour les maquilleurs de la phase 1 à 6 et chaque jour de tournage, les sévices que devait connaître le visage de l'auto-stoppeur étaient dûment consignés sur une feuille de route !". Cela dit, Tom Wright a aussi bien l'habitude des cascades que du cinéma fantastique, puisqu'il a joué dans *S.O.S. fantôme*, *Wolfen*, *Splash* et *Brother from Another Planet*. "Je dois dire", confie-t-il, "que le maquillage dans *Creepshow 2*, va bien au-

delà de ce que j'avais porté avant !". Les cascades de Wright sont nombreuses dans le sketch étant donné que Lois Chiles doit le culbuter et l'écraser un grand nombre de fois. "En fait, il faut savoir s'esquiver au bon moment, et tout est une question de timing et de confiance en soi !"

Parmi les autres effets spectaculaires que réserve *Creepshow 2*, l'on assiste aux déambulations d'un immense indien en bois qui va mutiler et tuer de jeunes voyous avec tour à tour son arc et ses flèches, son tomahawk et son couteau ! Sans parler de cette nappe gluante, répugnante et meurtrière qui se jette sur les occupants du "Radeau". Les infortunés seront aspirés et "digérés" par la "Chose". Ce sont Everett Burrell et Greg Nicotero qui eurent pour tâche de créer l'indien en bois et également de maquiller Tom Savini en "Creep" (la voix est cependant celle de Joe Silver, qui jouait dans le *Rabid* de David Cronenberg). La "nappe carnivore" de l'épisode du radeau posa un certain nombre de problèmes à l'équipe technique. Elle refusait, ainsi, de se diriger dans le bon chemin, et il ne fut guère aisé de la manipuler sous l'eau. Il semble que divers objets dont un talkie-walkie aient en outre disparu dans cette nappe pour de bon ! Mais l'une des pires expériences qu'ait connu l'équipe de tournage en Arizona furent les arrivées coup sur coup de deux ouragans qui dévastèrent les plateaux et repoussèrent le tournage de plusieurs semaines !

Un changement de ton

Bien des choses ont changé entre les deux *Creepshow*. D'abord, les lieux de tournage : ceux du n° 1 se constituaient principalement d'une école abandonnée en Pennsylvanie transformée en studio, tandis que *Creep-*

show 2 fut filmé principalement en extérieurs. "Le vieux chef tête de bois" utilise une ville-fantôme de l'Arizona et le "Radeau" un lac également situé dans cette région, tandis que toutes les scènes de "L'Auto-stoppeur" furent captées dans le Maine. Le ton du film s'est également modifié. "Ainsi", admet Michael Gornik, "les nouvelles histoires n'ont que peu de rapport avec le premier *Creepshow*, bien qu'on y reconnaisse volontiers la touche King/Romero. Cette fois, l'accent est moins mis sur l'humour que sur l'épouvante, voire le "gore". D'autre part, étant donné qu'il n'y a que trois sketches au lieu des cinq du premier film, il nous a été possible de mieux dessiner les personnages, leurs intentions et motivations, outre l'aspect purement spectaculaire ou visuel des sketches. L'atmosphère est donc assez différente".

A présent, Richard Rubinstein, Stephen King, George Romero et Michael Gornik attendent avec impatience le verdict du public international. Cependant, Gornik prépare déjà deux nouveaux longs métrages pour Laurel. Le premier, *Bolts*, traite d'une série d'orages et d'éclairs décimant une petite ville, dans l'esprit du *Fog* de Carpenter, tandis que *Beauty Kills* est l'histoire d'un enfant monstrueux protégé par son père et qui massacre les gens de son entourage. Frissons garantis en attendant... *Creepshow 3* ! En effet, Laurel et New World Pictures sont actuellement en pourparlers pour décider de la mise en route de ce film et du choix du metteur en scène. La gazette de l'oncle Creep a encore de belles éditions devant elle... □■

(1) : Voir notre précédent article sur *Creepshow 1* dans l'E.F. n° 25.

(2) : Voir entretien avec Lois Chiles dans l'E.F. n° 80



LES DENTS DE LA MER

LA REVANCHE

Par Laurent Bouzereau

"Lorsque j'ai reçu le premier appel du Pdg de la MCA, Sidney Sheinberg, me demandant de mettre le film en scène, je n'ai pas trop bien su quoi penser", raconte le réalisateur et producteur Joseph Sargent, en évoquant les négociations qui l'ont amené à porter Les Dents de la mer - la revanche à l'écran. "Mais nous avons évoqué la perspective de retrouver les valeurs humaines qui prévalaient dans le premier, et cela a excité mon intérêt"

C'est ainsi que Sargent accepta de relever le défi : mettre ses talents incontestés de réalisateur d'épopées mémorables comme de drames psychologiques intimistes au service d'une production Universal qui devait mêler les deux genres.

"J'ai toujours pensé que pour qu'il y ait sus-pense, il fallait que le public s'intéresse au sort des personnages dont la vie était menacée", explique le metteur en scène. "Dans tous les films que j'ai pu faire, je me suis soucié des personnages avant tout. Je me suis toujours efforcé de créer des personnages auxquels le spectateur pouvait s'identifier"

Né dans le New Jersey, Sargent a fait ses

débuts dans la carrière comme acteur, avant de passer derrière la caméra dans les années 50, tout en continuant à suivre les cours de Lee Strasberg. Il avait 34 ans lorsque l'on vit pour la première fois son nom au générique en tant que réalisateur de séries télévisées populaires comme "Lassie" ou "The Man from U.N.C.L.E."

Il devait réaliser son premier long métrage en 1969, un thriller de SF percutant : *Colossus, le cerveau d'acier*. Deux ans plus tard, il mettait en scène un drame politique très controversé : *The Man* avec James Earl Jones. Deux fois couronné par un Emmy, l'équivalent des Oscars à la télévision, Sargent qui n'a jamais choisi entre le cinéma et la télévision, est aujourd'hui l'un des réalisateurs hollywoodiens les plus cotés. L'année où il mit en scène son premier film destiné au grand écran devait être aussi celle où il reçut son premier Emmy, pour une dramatique télévisée intitulée *The Marcus-nelson Murders*, basée sur un fait réel et qui devait donner naissance à une série bien connue de nos lecteurs : "Kojak".

Sargent poursuivit sa carrière sur les deux

fronts, le grand et le petit écran, jusqu'à la fin des années 70. Il signa un téléfilm intitulé *"Sunshine"* en 1973, avant de revenir au cinéma avec *Les Pirates du métro* (1974). 1975 devait être une année particulièrement prolifique pour Sargent qui réalisa successivement trois téléfilms : *"Hustling"* avec Lee Remick et Jill Clayburgh, une version pour le petit écran de *"Friendly Persuasion"* et *"The Night That Panicked America"* qui valut à la chaîne de télévision ABC un grand nombre de récompenses internationales. Il retrouva le grand écran avec *MacArthur*, en 1977, avant de retourner au petit écran en 1980 pour *"Amber Waves"* couronné, encore une fois, par un Emmy et pour lequel il fut lui-même nommé en tant que réalisateur. A partir de 1980, Sargent se consacra presque exclusivement à la télévision, pour laquelle il réalisa une grande variété de projets : Deux mini-séries, d'abord, *"The Manions of America"* en 1981, dans laquelle il donna sa chance à Pierce Brosnan, alors inconnu et *"Space"* en 1985. Mais il s'intéressa aussi à l'exploration des conflits de personnes avec des dramatiques télévisées



Six modèles de requin furent construits pour cette quatrième aventure signée Joseph Sargent (dirigeant le tournage page ci-contre)

comme "Choices of the Heart" (1983) avec Melissa Gilbert, qui fut récompensé par un Peabody Award puis, en 1985, "Passion Flower" avec Bruce Boxleitner et Barbara Hershey et "Love is Never Silent". Cette histoire d'une jeune fille qui quitte ses parents sourds, devait lui valoir son second Emmy et fut bientôt suivie, en 1986, par *Of Pure Blood*.

"J'aime travailler sans m'arrêter", commente Sargent. "D'un autre côté, il y a des tas de sujets d'intérêt humain qu'on peut se permettre de traiter à la télévision alors qu'ils n'auraient pas leur place sur un grand écran, mais par ailleurs, ce que j'apprécie, au cinéma, c'est de pouvoir prendre mon temps et de disposer d'un certain budget pour faire les choses comme il faut. Les deux systèmes offrent des avantages spécifiques. Les Dents de la mer IV, par exemple, m'ont donné l'occasion d'essayer quelque chose que je n'avais encore jamais fait et c'était une expérience formidable. J'espère seulement", s'empresse-t-il d'ajouter, "qu'on ne me demandera pas de sitôt de faire un autre film en milieu aquatique !".

Sargent et sa femme Carolyn vivent dans un ranch, à Malibu, en Californie. Ils participent activement à plusieurs organisations charitables comme la Free Arts Clinic pour les enfants martyrs

Entretien avec Lorraine Gary

Vous n'avez guère apprécié les tournages des deux premières éditions des Dents de la mer. Vous auriez dit, sur le plateau des Dents de la mer II : "C'est un film à très gros budget, et pourtant je jouerais un rôle plus important si c'était une série télévisée !" Tout se passe comme si *Jaws the Revenge* devait être aussi la revanche de Lorraine Gary.



Oui, d'une certaine façon. J'ai un rôle formidable, à plusieurs facettes, et le scénario explore mon évolution psychologique et mes relations avec les différents protagonistes. Mes rapports avec le personnage interprété par Michael Caine marquent un tournant pour celui que j'incarne. C'est indiscutablement le début d'une amitié, et peut-être plus. Mais ce qui m'a beaucoup plus intéressée et amusée que dans les deux premiers films de la série, c'est que j'y joue un rôle sensiblement plus actif. Je ne reste certainement pas passive devant ce requin !

On vous prête encore une réflexion. Vous auriez dit que : "Faire Les Dents de la mer, le premier, ressemblait à une journée en colonie de vacances, à l'époque où on s'amusait encore en colonie de vacances. C'était le plus beau jouet de Steven Spielberg. Ce film aurait pu, par son esprit, être fait par des boy-scouts. Alors que Les Dents de la mer II était fait par des adultes". Qui, à ce moment-là, a fait Les Dents de la mer ? La revanche ?

De vrais adultes, cette fois ! Le scénario était entièrement écrit avant le début du tournage, ce qui était nouveau pour un film de la série des *Dents de la mer* ! Le réalisateur, Joseph Sargent, et le scénariste, Michael de Guzman, ont fait leurs preuves à la télévision

Ils savent ce que c'est de travailler vite et efficacement. Ajoutez à ça que nous nous entendions tous très bien. C'était la première fois que je faisais un film où tout le monde marchait la main dans la main. Si nous avons procédé à quelques changements au cours des prises de vues, ce n'était que dans un but de collaboration. J'ai eu l'impression de bien mieux dominer ce film dans la mesure où j'avais aussi un rôle plus important

Avez-vous tenté d'obtenir Roy Scheider pour ce film ?

Il avait effectivement été question, au départ, que Roy Scheider vienne tourner une semaine avec nous. L'idée de mon fils, Sean, se faisant dévorer par le requin dans la séquence d'ouverture avait été écrite spécialement pour Roy. Je pense que c'était une très bonne idée ; personne ne s'y attendait. Mais Scheider a refusé. Il aurait déclaré : "Ils avaient réussi du premier coup", comme si ça voulait dire qu'on ne pouvait pas reussir son coup deux, trois ou même quatre fois de suite !

Comment le tournage du film a-t-il commencé ?

Mon mari, Sidney Sheinberg, qui est Président Directeur Général de l'Universal, en a eu l'idée en octobre de l'année dernière. Il a demandé à Joseph Sargent de produire le film et de le mettre en scène et c'est Joseph Sargent qui a demandé à Michael de Guzman d'en écrire le scénario, que j'ai lu au mois de décembre. Les répétitions ont commencé en janvier et le tournage, qui avait démarré en février, a pris fin le 21 mai.

Le requin ne vous a pas posé de problèmes ?

Oh si ! Les requins mécaniques posent des problèmes mythiques depuis le début de la série des *Dents de la mer*.



Lorraine Gary et son nouvel ami Michael Caine essaient de survivre aux attaques du requin géant.

Le fait de devoir feindre la peur lorsque vous êtes confrontée à ce gros jouet est-il source de difficulté pour vous ?

Oui, terrible. Très franchement, je préfère de beaucoup m'expliquer avec des êtres humains plutôt qu'avec un tas de fer blanc de huit mètres de long. Ça ne fait pas le même effet. Mais je savais, pour avoir travaillé sur *Les Dents de la mer I et II*, que le côté technique du film constituait une gageure. Nous disposions de sept requins dont la taille variait en fonction de l'utilisation qui devait en être faite, et montes sur un bras articulé. Nous avons tourné certaines séquences très palpitantes dans un immense bassin à l'Universal, dont une, montrant mon fils pourchassé par le requin dans une épave abandonnée.

Comment compareriez-vous le tournage avec Steven Spielberg *John Hancock* - qui a réalisé certaines séquences des *Dents de la mer II* - Jean-Noël Szwarc et Joseph Sargent ?

Steven et Joseph se ressemblent beaucoup par bien des côtés. *Les Dents de la mer* sont des films très techniques, mais Steven et Joseph fouillent beaucoup l'intrigue et les personnages. Ils savent que s'ils ne s'intéressent pas aux protagonistes, les spectateurs ne s'intéresseront pas davantage au requin, qui ne leur fera même pas peur. On se rend tout de suite compte, dans le premier comme dans le quatrième film de la série, que les metteurs en scène ont passé beaucoup de temps avec leurs interprètes. Je ne peux pas vous dire grand chose de John Hancock, parce qu'il se passait trop de choses en même temps lorsque j'ai travaillé pour lui, et nous ne sommes pas restés longtemps ensemble sur le plateau. De tout ce qu'il a pu tourner, il n'est resté qu'un plan de bateaux à voile. Jeannot n'était pas du tout préparé à ce qui l'attendait, et il avait la



Les délicates prises de vue sous-marines

lourde tâche de faire avancer le film à un rythme rapide, parce que nous n'avions pas cessé d'être payés du départ de Hancock jusqu'à l'arrivée de Szwarc.

Savez-vous pourquoi la version des *Dents de la mer II* destinée à la télévision était plus longue que la version projetée sur grand écran ?

Non, vraiment pas. J'ai entendu dire qu'il y avait une scène supplémentaire sur le port, une scène de dialogue. Et puis on voyait le requin attaquer le pilote de l'hélicoptère, sous l'eau, et dans la scène au cours de laquelle un comité vote le renvoi de Schelder, seul le maire (interprété par le regretté Murray Hamilton) était contre. Ils auraient pu couper la mort du pilote si ce qu'ils voulaient, c'était éviter le label "R" - interdit aux enfants - puisque nous n'avions droit qu'à un certain nombre de victimes.

Quel a été pour vous le moment le plus pénible du tournage ?

On ne le verra pas dans le film. A un moment donné, je devais rentrer dans l'eau et, de rage, me mettre à tirer avec le fusil de mon fils. J'ai détesté cette scène. Nous l'avons tournée à minuit, l'eau était glacée. Et Joseph Sargent n'était pas content parce

qu'il n'y avait pas assez de vagues... Pour finir, on dirait que nous avons tourné dans une piscine.

Vous doutiez-vous, lors du tournage des *Dents de la mer*, du succès qui attendait le film ?

Sûrement pas ! Qui aurait pu s'en douter ? Je n'ai pas entrevu une seconde qu'il connaîtrait un triomphe pareil.

Et lorsque vous avez fait *1941*, saviez-vous que ce serait un échec retentissant ?

Oui. Je pensais que c'était un film prétentieux, qui échappait à tout contrôle. Des scènes de foule furent rajoutées par la suite alors qu'elles n'avaient rien à voir avec le reste de l'histoire. Et Steven n'était plus le même sur le tournage de *1941* que celui des *Dents de la mer*. *Les Dents de la mer* était un film personnel à cinq personnages ; *1941* faisait appel à des centaines et des centaines d'acteurs. Pourtant, je me rappelle qu'il a retrouvé le même style lors des prises de vues du dîner de *1941*. Le plus ironique, c'est que Joseph Sargent qui habitait tout près de l'endroit où nous tournions *1941* est venu nous voir. C'était peut-être un présage...

Vous auriez dit : "Je suis mariée à un homme puissant, et le résultat, c'est qu'on a peur de travailler avec moi, de peur des représailles". Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Certaines personnes de la profession, qui ont affaire à mon mari, sont soucieuses de m'éviter. Je pense que ça n'a rien d'anormal, même si c'est un peu embêtant pour ma carrière.

D'après Steven Spielberg, "l'Universal n'arrêtera probablement de faire des séquences des *Dents de la mer* que le jour où cela cessera de lui rapporter. J'espère que ça ne tardera pas trop !" Et il aurait ajouté : "faire des séquences, c'est réduire le septième art à n'être plus qu'une science". Qu'en pensez-vous ?



Les Bahamas offrent un superbe décors naturel aux prises de vue de Joseph Sargent...

Et alors ? Quel mal y a-t-il à faire de la science ? Le cinéma est une industrie, et il serait temps que certaines personnes s'en rendent compte. La responsabilité première d'un studio est de préserver son existence. Si les rentrées des *Dents de la mer* lui permettent d'y parvenir, alors le ciel veuille qu'ils ne cessent pas d'en produire ! J'ajoute que si Steven ne vient pas voir *Les Dents de la mer IV - La revanche*, je le tue ! Et je ne dis pas ça pour rire !

Acceptez-vous de tourner dans une cinquième mouture, s'il devait y en avoir une un jour ?

Je doute fort qu'on m'y réserve un aussi bon rôle que celui que j'ai dans ce film-ci. On ne voit pas pourquoi ils raconteraient la même histoire une seconde fois. Mais qui sait... ?

Les effets spéciaux

L'équipe d'effets spéciaux responsable de la construction et de l'animation des requins, dirigée par Henry Millar, arriva le 12 janvier 1987, un mois avant le reste de l'équipe technique, à South Beach, Nassau, où elle devait rester jusqu'au 4 juin, date à laquelle les prises de vues de seconde équipe prirent fin. Le tournage commença le 10 mars, dans les eaux tièdes de Nassau, avec l'une des sept versions du requin. Celui-ci, que Steven Spielberg avait baptisé Bruce, du nom de son avocat, lors du tournage du premier film de la série, devait être lancé du haut d'une plateforme de 30 mètres, qui avait été construite sur la terre ferme et mise à l'eau dans la baie de Clifton. Cette plateforme avait été fabriquée à partir de la partie supérieure renforcée d'une grue de plus de 10 mètres et il avait fallu deux autres grues — une de 145 tonnes et une autre de 110 tonnes — pour amener le dispositif depuis le canal où il avait été construit jusqu'à la baie. La pla-



teforme pouvait pivoter de 180 degrés sous l'eau et elle était munie d'un bras hydraulique destiné à permettre à Bruce de tourner de 260 degrés sur lui-même. Le seul problème consistait à le fixer au bout du bras en question, au sommet d'une plateforme battue par les flots.

"Lorsque je suis arrivé, nous n'avions même pas de scénario", raconte le "père" de Bruce, Henry Millar, spécialiste aguerri des effets spéciaux auxquels il aura consacré 25 années de sa vie et à qui nous devons des films comme *Les Diamants sont éternels* (1971), *Sings the Blues* (1972), *L'Empereur du Nord* (1973), *The White Dawn* (1974), *Frankenstein Junior* (1974), *Audrey Rose* (1977), *Capricorn One* (1978), *Le fantôme de Milburn* (1981), *Buckaroo Banzai* (1983), 2010 (1984), *Les Aventuriers de la 5^e Dimension* (1985) et *Commando* (1986). "Mais plus ils avançaient dans la mise au point de l'histoire et plus ils nous expliquaient ce qu'ils attendaient de cet animal, plus je me disais que ce ne serait décidément pas un requin ordinaire".

Le requin devait en fait être sept... Sept requins entiers ou morceaux de requins, deux modèles étaient entièrement articulés, deux avaient été spécialement conçus pour

le saut en hauteur, un, pour foncer tête baissée, il venait en avant un qui était réduit à une moitié antérieure et le dernier consistait en un seul et unique aileron. Les deux maquettes articulées comportaient chacune 22 côtes et des mâchoires mobiles, recouvertes par une peau en latex. Elles faisaient 10 mètres de long et pesaient près de 1,5 tonnes. Chaque dent mesurait près de vingt centimètres et était vraiment aussi aiguisée qu'elle en avait l'air. Tous ces "requins" étaient entreposés sous une tente de 15 mètres sur 30, dans un endroit de l'île gardé jalousement secret.

Les séquences sous-marines

Le chef opérateur, John McPherson, ne devait pas se contenter de veiller aux prises de vues de la première équipe, il fallait encore qu'il supervise les 15 membres de l'équipe chargée des prises de vues sous-marines, dirigée par Pete Romano et qui comptaient, à eux tous, quelque 230 années d'expérience de cette technique. Les prises de vues sous-marines sont traditionnellement réalisées au moyen d'un objectif anamorphique qui exige beaucoup de lumière. Pour *Les Dents de la mer IV*, Romano tourna toutes les séquences sous l'eau au moyen d'une lentille Zeiss 35 mm dite "à grande vitesse" qui devait permettre de retrouver une atmosphère naturelle. Les plans sous-marins additionnels furent filmés dans l'environnement plus civilisé du plateau 27 des studios Universal ou un bassin géant de 17 mètres sur 33 et de 8 mètres de profondeur avait été construit. Par la suite, un plan d'eau artificiel baptisé Falls Lake, situé sur les terrains du Studio, devait héberger une repêche de la baie de Clifton, à Nassau avec tous ses gratte-ciels. □■



Succédant à Spielberg et Jeannot Szwarc, Sargent nous entraîne dans une aventure "exotique" évoquant parfois "Moby Dick"

JAWS 4

**La bande-annonce
que vous ne verrez jamais !**

par Laurent Bouzereau

Ouverture en fondu :

Salle de bains — Intérieur jour
Gros plan du robinet d'une baignoire. Une main de femme entre dans le champ et ouvre le robinet. Travelling arrière : on recadre la salle de bains, rigoureusement vide en dehors de la baignoire. Il n'y a pas de fenêtre. Les murs, le carrelage, la baignoire sont d'une blancheur éblouissante. La femme qui a tourné le robinet s'appelle Ellen Brody. Elle est incarnée par Lorraine Gary. Elle porte un peignoir. La baignoire est pleine, maintenant. Ellen ferme le robinet. Elle sourit en constatant qu'un petit requin en plastique flotte à la surface de l'eau. Elle le prend, le laisse tomber par terre, puis enlève son peignoir et monte dans la baignoire. Mais elle disparaît après avoir posé le deuxième pied dans la baignoire ; celle-ci n'a pas de fond !
Cut.

Mer — extérieur jour
Plan sous-marin d'Ellen qui vient



Lorraine Gary, l'ennemie à détruire

de tomber de la baignoire dans l'océan. Elle nage vers la surface, regarde autour d'elle, désespérée : elle est vraiment au milieu de l'océan. Paniquée, elle se met à crier. Tout à coup, dans le lointain, elle voit sa baignoire qui flotte sur l'eau. Elle nage dans sa direction. Encore lointain mais déjà reconnaissable, le thème musical des *Dents de la mer* de John Williams se fait entendre. Ellen arrête de nager. Comme vu par elle, nous distinguons un gigantesque alleron de

requin qui fonce sur nous. Ellen repart à la nage en direction de la baignoire et l'atteint enfin. Le requin se rapproche. Ellen se cramponne au bout de la baignoire, mais elle retombe à l'eau. Elle est sur le point d'arriver à grimper dans la baignoire lorsque le requin bondit hors de l'eau et engloutit ses jambes. Elle pousse un hurlement démentiel...

Fondu enchaîné.

Salle de bains — Intérieur jour

Elle se réveille dans sa baignoire. Elle saigne du nez. Ce n'était qu'un mauvais rêve ! Elle sort de la baignoire. Gros plan sur le sang qui perle à son nez et tombe au ralenti dans l'eau. Ellen enfle son peignoir et sort de la salle de bains en se tenant la tête. Elle comprend que c'est son violent cauchemar qui a déclenché son saignement du nez. Elle referme la porte derrière elle. Pano sur la baignoire : le thème des *Dents de la mer* revient en fondu au moment où le monstrueux alleron jaillit de l'eau.

Fondu au noir.

**LES DENTS DE LA MER... LA
REVANCHE... BIENTOT SUR VOS
ECRANS ! CETTE FOIS, C'EST
UNE QUESTION DE PER-
SONNE !!!**

Canada 1986. Un film de Robert Bierman • Scénario : Mark Medoff • Directeur de la photographie : Philip Meloux, Freyda Rothstein • Directeurs artistiques : Samuel Sime (New York), John Danyliw (Toronto) • Musique : Maurice Jarre Montage : Jim Benson • Effets spéciaux : Martin Malivoire • Production : Peregrine Entertainment/A.S.A.P./Home Box Office • Distributeur : Antares/Travelling Productions • Durée : 88mn • Sortie : le 25 novembre 1987 à Paris

INTERPRETES : Lesley Anne Warren (Lily McGuire), Peter Weller (Rad Hungaie), John Glover (Philip), Ellen Barber (Patty Garretson), George Loros (Frank).

L'HISTOIRE : « Lily McGuire est une artiste qui vit à Manhattan. Pour sa dernière œuvre, elle a une idée étonnante, celle d'inviter les gens à venir se confesser de leurs crimes, ou de ce dont ils se sentent coupables par le biais d'un répondant téléphonique. Celui-ci serait installé dans une pièce sculptée et conçue comme une création originale. L'interlocuteur serait un homme qui ne devra jamais prendre position et les confessions ne seraient en aucun cas transmises aux autorités, les coups de téléphone étant anonymes. Lily distribue des tracts et place des affiches dans New York pour lancer son répondant. Elle s'aperçoit rapidement que les appels ne correspondent pas du tout à ce qu'elle attendait, menus larcins ou tromperies conjugales, et semblent pour le moins inquiétants : viols, incestes, meurtres ! Par ailleurs, il semble qu'un malade mental l'appelle tous les jours pour lui confier à quel point il aime suivre les homosexuels dans la rue avant de les mutiler puis de les tuer... Or ce criminel existe bel et bien et commet les crimes de la façon même décrite par l'étrange interlocuteur de Lily !... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Robert Bierman, le réalisateur, est issu de la télévision où il a travaillé depuis la fin des années 70 sur plusieurs films et séries. *Apology* est un projet qu'il a écrit au départ avec Mark Medoff et qu'il a tenu de faire aboutir depuis de nombreuses années. Il s'agit de son premier film pour le cinéma. C'est à Peter Weller que Robert Bierman a confié le rôle de Rad Hungaie, le détective qui tentera de convaincre Lily McGuire que le projet « Apology » a dépassé les limites du jeu ou d'une expérience artistique et qu'il est de son devoir de lui remettre les engagements de la voix de l'assassin afin de tenter de démasquer celui-ci. Né aux U.S.A. dans le Wisconsin, c'est finalement aux Texas que Peter Weller passera la plus grande partie de son enfance et de son adolescence. Etudiant à l'université d'Etat du Nord Texas à Denton, il commence à travailler au théâtre tout en jouant avec des groupes de jazz, la musique restant chez lui une de ses passions. Il fait ses débuts à Broadway dans le Festival Shakespeare de New York avec la pièce « Sticks and Bones » au Lincoln Center de New York. C'est à la fin des années 70 que Peter Weller débute au cinéma dans *Just Tell Me What You Want* (1978) et *Butch and Sundance : The Early Years* (1979) avec Tom Berenger. Il travaille également pour la télévision américaine aux côtés de Cheryl Ladd pour « Kentucky Woman » ou de Lindsay Wagner pour « Two Kinds of Love ». Il participe à l'adaptation de la pièce d'Eugène O'Neill : « Mourning Becomes Electra ». En 1982, il obtient un de ses premiers rôles importants dans *Shoot the Moon* aux côtés de Albert Finney et Diane Keaton. En 1984, Teri Garr est sa partenaire dans *Firstborn*. La même année, Weller joue le rôle principal de *The Adventures of Buckaroo Banzai*, celui d'un neuro-chirurgien et physicien également chanteur de rock ! Il tourne un peu avant dans un autre film fantastique, où il était confronté à un tatoué, *Of Unknown Origin* de George Pan Cosmatos, qui lui valut un Prix d'Interprétation au Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction. Peter Weller vient de tourner dans deux films très attendus : l'adaptation d'un roman de Ernest Sabao, « Le tunnel », aux côtés de Fernando Rey et Jane Seymour, et le film de SF à grand spectacle *Robocop* où il interprète un policier du futur, en partie homme, partie machine, mis en scène par Paul Verhoeven.

Lesley Ann Warren est Lily dans *Apology*, une artiste qui veut inaugurer un long et étrange couloir sculpté telle une œuvre d'art et truffé de sculptures modernes dans lequel les gens peuvent venir se promener, se défendre et, c'est là le « clou » de cette curieuse exposition, se confesser d'éventuels crimes ! On a pu voir la jeune actrice dans de nombreuses séries TV américaines dont « Mission Impossible » et au cinéma dans *La pie volante*, aux côtés de Whoopi Goldberg.

Harry and the Hendersons, U.S.A. 1987. Un film de William Dear • Scénario : William Dear, William E. Martin et Ezra D. Rapaport • Directeur de la photographie : Allen Daviau • Décors : James Bissell • Montage : Donn Cambern • Musique : Bruce Broughton • « Bigfoot » conçu par : Rick Baker • Production : Universal/Amblin • Distributeur : U.I.P. • Durée : 1h52 • Sortie : le 23 décembre 1987 à Paris.

INTERPRETES : John Lightow (George Henderson), Melinda Dillon (Nancy Henderson), Margaret Langrick (Sarah Henderson), Joshua Rudy (Ernie Henderson), Kevin Peter Hall (Bigfoot).

L'HISTOIRE : « Un beau jour, deux paisibles vacanciers, George et Nancy Henderson et leurs enfants, Sarah et Ernie, percutent, sur une route de forêt, une créature gigantesque, velue et malodorante : le premier « Bigfoot » de l'histoire humaine ! Stupéfaits et horrifiés par cette découverte, ils ramènent discrètement à leur domicile de Seattle la bête qu'ils croient morte. Au milieu de la nuit, celle-ci s'éveille, affirmée, et engouffré, avec force grognement, le contenu du réfrigérateur, ainsi que les fleurs favorites de Nancy et Sarah ! George, pétrifié, ne peut se résoudre à abattre sa proie. Son instinct de chasseur cède devant le regard candide et affectueux du « Bigfoot » : Il décide d'héberger et soigner la bête, que les Henderson baptisent « Bigfoot »... Quelques jours plus tard, Bigfoot s'échappe, semant involontairement la terreur dans la région... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Réalisateur, producteur et scénariste de *Harry and the Hendersons* ? William Dear a consacré plusieurs années à la conception de ce film, le projet le plus personnel et le plus complexe de sa carrière. Natif de Toronto, Dear s'est établi aux U.S.A. en 1955. Cinéophile précoce, il réalise ses premiers films à 12 ans, en collaboration avec son ami Robert Dyke. Après avoir suivi les cours de théâtre de la Central Michigan University, il écrit et co-réalise à 25 ans le court métrage *Mr Grey*, qui remporte le Prix Spécial du Jury au Festival d'Atlanta 1969. Il travaille ensuite sur divers documentaires et films industriels tournés dans la région de Detroit, développant ainsi ses talents de scénariste, réalisateur et chef-opérateur. En 1977 et 1979, il dirige, pour Paul Schrader, la deuxième équipe de *Blue Collar* et *Hardcore*. Il tourne parallèlement le court métrage *Rio* inspiré d'une chanson de Michael Nesmith pour lequel il reçoit le Grand Prix du Festival International de Houston. En collaboration avec Nesmith, il réalise ensuite le court métrage satirique *Crusin*, puis écrit et tourne de courts sujets pour le programme « Saturday Night Live », où s'illustrent certains des meilleurs jeunes comiques américains. Il aborde enfin le long métrage en 1983 avec *Timber*, *The Adventure of Lytle Swann*, qui reçoit le Grand Prix du Festival de Santa Fé. William Dear a également réalisé et photographié de nombreux spots publicitaires qui lui ont valu 12 citations. Il collabora pour la première fois avec Steven Spielberg sur la série « Amazing Stories », dont il réalisa l'épisode « Mummy, Daddy » durant la saison 85/86. « Cela faisait plusieurs années que je travaillais sur le scénario de *Harry and the Hendersons* », déclare-t-il. « Après avoir réalisé cet épisode TV, j'ai parlé à Spielberg de mon projet et lui ai montré un dessin représentant Bigfoot tel que je me l'imaginais. Cela l'a décidé. Auparavant, j'avais pris contact avec Rick Baker. Pour moi, il était le seul à pouvoir réaliser la créature. Je n'étais pas très connu et je n'avais qu'une quarantaine de pages de scénario à lui proposer. De son côté, il était très occupé. Mais il m'a donné aussitôt son accord. Le fait que Bigfoot soit un personnage important dans le film semblait un défi intéressant à relever. En fait, il est le pivot de l'histoire. Je voulais qu'il soit sympathique, qu'il représente une forme d'humanité élémentaire, spontanée, non dégradée par la civilisation. Il devait avoir une intelligence simple et naturelle. Le mythe d'un Homme des Bois existe chez les Indiens. Il fait partie de leur folklore et donc du patrimoine américain. En repérant les extérieurs, nous avons constaté qu'une savante créature pourrait fort bien vivre dans les contrées sauvages du nord-ouest des USA sans jamais être découverte. Même à quelques mètres de nous, elle aurait pu passer inaperçue... »

APOLOGY

CONFESSIONS CRIMINELLES

CAST
GEORGE LONDS JOHN GLOVER **JAMMIE RAY WHEELS** **SYRRE BASSETT**
JIM BENSON *Executive of the Postgraduate* **PHILIP MEHEUX** *Co. president* **NEIL ROSENSTEIN**
ROGER SAMUEL **FLYNNA NOTHSTEIN** *President* **RICHARD PARKS** **RICHARD SMITH** **LES ALEXANDER**
MAURICE JARVIS *Chairman* **MARK MENDOFF** *Chairman* **ROBERT QUENEAU**

APOLOGY
3615 CODE MAD

415 CODE MAP

JOHN LUTHSOW "BIG FOOT ET LES HENDERSONS" MELINDA DILLON DON AMECHEE DAVID SUCHET MARGARET LANGRICK JOSHUA RUDY
 LAINIE KAZAN KEVIN PETER HALL BRUCE BROUGHTON RICH BAXER JAMES BISSELL ALLEN DAYAU A.S.C.
 WILLIAM DEAR WILLIAM E MARTIN EDNA D. RAPPAPORT CARY VANE WILLIAM DEAR WILLIAM DEAR

Chemical Interactions, Stability, and Formulation
M. J. Cooke, J. H. Hall, and J. H. Hall



LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

5 BONNES RAISONS DE S'ABONNER A L'ÉCRAN FANTASTIQUE

- 1** Vous ne risquez plus de rater un numéro.
- 2** Des places gratuites de cinéma vous sont réservées.
- 3** Vous réalisez une économie de deux numéros par an.
- 4** Vous recevez une affiche (pour 1 an)
et une reliure gratuite (pour 2 ans).
- 5** Les petites annonces gratuites vous sont réservées.

OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE

Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de l'Écran Fantastique à l'abri des intempéries !

Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans).

Bon de commande à retourner accompagné du règlement à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande super reliure(s) à 77 F soit X 77 : F

Pour l'étranger, règlement par mandat international uniquement.

NOM

PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

DATE

D'accord, je m'abonne à l'Écran Fantastique et je remplis en majuscules le bon ci-dessous en joignant mon règlement à l'ordre d'I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Abonnement :

1 an (12 numéros) : 250 F 2 ans (24 numéros) : 450 F

Etranger : règlement par mandat international uniquement.

Europe : 1 an : 320 F 2 ans : 600 F

Reste du monde (par avion) :

1 an : 440 F 2 ans : 850 F

Pour le premier abonnement, comptez un mois de délai de mise en service.

Bulletin d'abonnement à retourner accompagné du règlement à :
I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris

Je m'abonne pour 1 an 250 F 2 ans 450 F

Nom Prénom

Numéro rue, lieu-dit, lot...

Code postal Ville

Pays Age

Date :

LES
MAÎTRES
DE L'UNIVERS





L'ECRAN
FANTASTIQUE

BON POUR BOND 007

I. Média vous propose exceptionnellement les **007** cassettes des premières aventures du plus célèbre agent secret du **007** Art. **007** fois James Bond chez vous, au prix de 199 FF TTC la cassette ou, **007** cassettes pour 1393 FF, payables en 3 fois, avec un crédit gratuit sur 3 mois = 465 FF TTC par mois !

007 bonnes raisons de profiter de l'offre James Bond.

Alors, avec James Bond, sautez au volant de l'Aston Martin truffée de gadgets, vérifiez les rétrofusées, le briquet qui tue, et renvoyez vite le bon ci-dessous à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.



Dr. No

Bons
baisers
de Russie

Goldfinger

Opération
TonnerreOn ne vit
que
deux foisAu service
secret
de sa
majestéLes
diamants
sont
éternels

BON DE COMMANDE A RETOURNER A I. MEDIA, 69, RUE DE LA TOMBE-ISSOIRE, 75014 PARIS

• Je commande la cassette "James Bond": ☐ Dr No ☐ Bons baisers de Russie ☐ Goldfinger
☐ Opération Tonnerre ☐ On ne vit... ☐ Au service secret ☐ Les Diamants sont éternels.

au prix de 199 F + 25 F port et emballage: soit: 224 F x F

☐ Je commande la collection complète des 7 cassettes au prix de 1393 F + 50 F frais de port et emballage: soit: 1 443 F, que je règle ci-joint par chèque bancaire ☐ postal ☐ mandat ☐

☐ Je profite de votre offre de règlement en 3 fois: soit 1 règlement de 463 F + 50 F de port: 513 F et 2 autres mensualités de 465 F chacune, total: 1 443 F. Pour profiter du crédit gratuit, je joins un relevé d'identité bancaire (RIB) à ma commande, avec le chèque de 513 F.

Les envois seront faits sous 15 jours en paquet poste recommandé. Offre valable seulement pour la France métropolitaine.

NOM

PRENOM

ADRESSE

.....

CODE POSTAL VILLE

DATE

L'HISTOIRE D'UN « ZAPPEUR » FOU !

00:57:43:2



LE RECORD

UNIVERSITY OF DANIEL HELFEN

metteur de la photographie Ray Caufitz - Soa de M'lan 247 - Montage de Kzenelore Gentle - Musique THE CHANCE

Una figlia de Susan Seidelfman

ET LA FEMME CRÉA L'HOMME PARFAIT



APRÈS
ACCÈS PÉREMENT

RECHERCHE SUSAN
le nouveau film
de Susan Seidelman

ET LA FEMME CRÉA L'HOMME... PARFAIT (MAKING MR. RIGHT)

ET LA FEMME CREA L'HOMME... PARFAIT (MAKING MR. RIGHT) JOHN MALKOVICH ANN MAGNUSON

Montage de **ANDREW MUNDUSHEIN** Directeur de la photographie **ED LACHMIAN** Directeur artistique **BARBARA LING**

100% TITLED PAIR WIFE

מנהל

FROM: PE JOLL

bioRxiv preprint doi: <https://doi.org/10.1101/000000>; this version posted January 1, 2016. The copyright holder for this preprint (which was not certified by peer review) is the author/funder, who has granted bioRxiv a license to display the preprint in perpetuity. It is made available under aCC-BY-NC-ND 4.0 International license.

ПОСТУПАЕМ: 218 ТОННАМЕТРОВ СЕАНТИМЕТРОВ КВАДРАТНОГО

And, by the way:



Making Mr. Right. U.S.A. 1987. Un film de Susan Seidelman • Scénario : Floyd Byrds et Laurie Frank • Directeur de la photographie : Edward Lachman • Décors : Barbara Ling • Musique : Chaz Jankel • Montage : Andrew Mondshein • Effets spéciaux visuels : Bran Ferren • Maquillages spéciaux : Carl Fullerton, John Caghone, Doug Dexter • Production : Orion • Distributeur : Fox • Durée : 99 mn • Sortie : le 14 octobre 1987 à Paris.

INTERPRETES : John Malkovich (Jeff Peters/Ulysses), Ann Magnuson (Frankie Stone), Glenn Headly (Trish), Ben Masters (Steve Marcus), Laurie Metcalf (Sandy), Polly Bergen (Estelle Stone).

L'HISTOIRE : « Frankie Stone, la trentaine dynamique, est conseillère en relations publiques à Miami. Ses clients vont du politicien branché à la star du rock, du marchand de voitures au constructeur immobilier. Son job : leur fabriquer une image flatteuse, un « look vendeur ». Frankie est la championne locale de ce difficile, périlleux et harassant exercice de séduction. Son plus gros budget était représenté jusqu'alors par le fringant sénateur Steve Marchus, macho-mégalo avec lequel elle vient tout juste de rompre. A peine remise de ses émotions, Frankie se voit offrir de lancer le robot Ulysses, qui doit effectuer son premier voyage dans l'espace. Ulysses, conçu par le très savant et très timide Dr Jeff Peters, est l'androïde le plus parfait jamais crée par l'Homme. Frankie découvre qu'une machine peut aimer, souffrir et désirer, avoir une âme, un cœur et même prétendre au titre de « Mr. Right »... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Susan Seidelman a débuté dans le long métrage en 1980, en écrivant, produisant et réalisant *Smithereens*, le premier film américain indépendant présenté en compétition officielle au Festival de Cannes. Son premier film « hollywoodien », *Recherche Susan désespérément*, interprété par Rosanna Arquette et Madonna, fit sensation au Festival de Cannes 1985, et est devenu l'une des comédies les plus populaires de la décennie. Originaire de Philadelphie, Susan Seidelman a fait ses études à la Graduate School of Film and Television de New York. Elle débute dans la réalisation avec un court métrage satirique : *An you Act Like One Too*, pour lequel elle obtint le Student Academy Award de l'Académie des Arts et Sciences du Cinéma. Elle tourne le moyen métrage *Deficit* grâce à une subvention de l'American Film Institute, et *Yours Truly, Andrea G. Stern*, pour lequel elle obtient la médaille d'Argent du Festival de Chicago, le Ruban Bleu de l'American Film Festival et le Spécial Merit Award du Festival International d'Athènes. Elle 1980, elle réalise avec des techniciens new-yorkais *Smithereens*, qui relate la dérive d'une fille de 19 ans dans le monde du rock. Tourné en 7 semaines pour 80.000 dollars, le film remporte un succès critique et commercial instantané, et vaut à la jeune réalisatrice de nombreuses propositions. Elle attendra cependant plusieurs mois avant de se fixer sur un scénario de Leora Barsch : *Recherche Susan désespérément*, comédie branchée et loufoque qu'elle tournera fin 1984 pour un modeste budget de 5 millions de dollars. Susan Seidelman vit depuis plusieurs années dans l'East Village new-yorkais, qui servit de toile de fond à ses deux premiers longs métrages.

« J'ai l'impression que *Making Mr. Right* marque une progression par rapport à mes films précédents », déclare la jeune réalisatrice. « Je n'avais pas vraiment parlé de l'amour dans *Susan*, qui était davantage un film sur les pouvoirs de l'imagination. Je voulais traiter ici, honnêtement, de la confusion des sentiments et des surprises de l'amour. Ulysses est, dans ce film, le symbole de l'Homme idéal, un être parfaitement vierge que Frankie essaiera de façonner et d'adapter à son idéal. Elle y parviendra, mais s'améliorera surtout elle-même... J'ai choisi John Malkovich pour interpréter Ulysses et son créateur le Dr. Jeff Peters. J'aurais pu engager aisément un « spécialiste » de la comédie, mais je trouve plus stimulant d'utiliser des comédiens dans des registres inusités. John a apporté à ce double rôle de multiples et subtiles nuances. Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, il m'a fait l'effet d'un homme doux et paisible, mais je l'avais déjà vu céder, dans *True West*, à de terribles accès de colère et d'agressivité. C'est un acteur d'une extrême souplesse, dont le côté caméléonesque a très utilement servi le film. »

Der Rekord. Allemagne/Suisse. 1984. Un film de Daniel Helfer • Scénario : Daniel Helfer • Directeur de la photographie : Kay Gauditz • Montage : Peter R. Adam • Effets spéciaux : Heinz Dittlein • Production : HFF Münich/Cactus Films • Distributeur : Films sans Frontières • Durée : 85 mn • Sortie : le 28 octobre 1987 à Paris.

INTERPRETES : Uwe Ochsenknecht (Rico), Laszlo I. Kisch (Banana), Catalina Raacke (Bigl), Kurt Raab (P.K. Wütrich), Andras Friesay (reporter TV).

L'HISTOIRE : « Rico et son copain Banana ont décidé de faire fortune. Ils spéculent sur le marché vidéo, la mine d'or moderne. Seulement, le coup des films vidéo copiés en douce n'est pas de longue durée. Ils se font attraper et tout est à recommencer à zéro. Il leur vient alors l'idée géniale d'installer un émetteur radiophonique privé sur un paquebot en haute mer. Encore faut-il avoir 150.000 F de capital de départ. Pour Bigl, l'amie de Rico, le projet illégal n'est rien d'autre qu'une simple « utopie ». Pas pour Rico qui sait s'y prendre : il regardera la télé pendant 240 heures et essaiera d'écouter un record mondial devant la télé. Une sorte de course « télé » non stop. Une idée tellement dingue que même la publicité mordra à l'hameçon, pense-t-il. Il a raison. Reste à tenir le coup. Banana, transformé en entraîneur personnel, s'occupe et encourage le futur détenteur du record mondial de télé. Café, whisky, un ventilateur pour le visage, un sac de glace pour la tête, voir un film sur la nature avec des tortues ou quelque chose dans ce style : il faut à tout prix éviter que Rico ne s'endorme. Lentement, le petit jeu amusant et inoffensif commence à tourner en une comédie absurde : installée devant son poste, Rico devient de plus en plus étrange... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Daniel Helfer est né le 10 janvier 1956 à Saarbrücken. Il étudie aux arts et métiers de Zürich de 1973 à 1977 la reproduction photographique. Puis il suit les cours de l'institut pour la télévision et le cinéma de Munich, de 1980 à 1984. Il a participé à différentes expositions de photos en Suisse entre 1974 et 1978, et, en 1979, a été chargé de cours à l'école des arts et métiers de Zurich. « J'ai fait le chemin classique à l'américaine », déclare-t-il, « mais moi, au lieu de commencer plonger et de finir propriétaire d'une chaîne d'hôtels, j'ai été porteur de câbles pour 80 F suisses par jour à la télévision avant de devenir metteur en scène d'un long métrage. Curieusement, c'est ce petit emploi qui m'a poussé à écrire. Un jour, j'ai agacé le cameraman de l'émission de jeux sur laquelle je travaillais, en lui disant que je ne comprenais pas pourquoi l'animateur posait des questions aussi stupides aux candidats. Il m'a conseillé d'en parler à la direction... ce que je fis ! La nuit même, je notais 300 questions et me pointais à la rédaction qui m'acheta d'un coup 50 questions à 20 F suisses ! A partir de là, j'ai tout essayé pour devenir assistant. L'idée du *Record* est née peu à peu du fait de ma situation : j'habitais dans un endroit trop petit avec trop de monde. Aucun de nous n'avait d'argent, ni un travail régulier, alors on végétait. A la télé, il y avait le tennis, la visite du Pape... On regardait tout ! On se garsait d'images. On ne pouvait plus décoller le regard du petit écran. Personne n'avait plus l'énergie de faire autre chose. On ne vidait plus les poubelles, les canettes de bière et les bouteilles de vin s'entassaient. Faire le ménage provoquait une crise de nerfs ! On était devenu des « zappeurs ». Le scénario du film fut écrit beaucoup plus tard : quand il a fallu songer à se préparer pour l'examen final de l'institut pour la télévision et le cinéma de Munich. Il fallait penser au diplôme de l'institut et en faire une réalité. C'est à ce moment-là que notre hystérie collective par rapport à la télévision est devenue une idée de scénario. Pour moi, il était évident que je devais présenter un long métrage. Je ne sais pas ce que je serais devenu sans la générosité des participants au film, qui ont accepté des salaires en dessous de tout, et sans ces gens qui nous ont aidés totalement bénévolement. La rencontre avec Uwe Ochsenknecht, le rôle principal, a été déterminante. Un jour, j'étais invitée chez une amie suisse et au cours de la soirée, on regardait des polaroids. Sur une de ces photos, on apercevait tout au fond, parmi d'autres personnes, un jeune homme qui m'a tout de suite fasciné. C'était un jeune acteur professionnel. Une chance. Mon amie m'invita quelques jours plus tard à une fête où je rencontrai justement le jeune homme de la photo. Je l'ai scruté toute la soirée, sans lui adresser la parole ! C'était bizarre, comme un... coup de foudre ! Il a aimé le scénario immédiatement, et voulait s'identifier totalement au personnage... »



BIG FOOT ET LES HENDERSON

ENTRETIEN AVEC JOHN LITHGOW

par William Rabkin

John Lithgow incarne des gens comme vous et moi qui n'arrêtent pas d'avoir des démêlés avec des gremlins démolisseurs d'avions, des terroristes à l'arme nucléaire à peine sortis de l'adolescence et de braves grands-pères qui ne roulent qu'en traîneaux tirés par des rennes volants...

Mais que ce soit de sa faute ou pas, il n'est pas sorti de l'auberge. Dans *Big Foot et les Henderson*, l'acteur est de nouveau un brave homme comme tout le monde, ce qui veut dire que l'aventure est au bout de la rue...

"Je suis un brave père de famille. J'ai deux enfants et tous les problèmes ordinaires auxquels il peut être confrontés", nous raconte



Une famille "étrange" mais unie
(à droite : John Lithgow).

Lithgow. "Jusqu'au jour où ma famille se retrouve dans une situation extraordinaire. Le film décrit la façon dont nous réagissons à celle-ci".

La situation de la semaine est un abominable homme des neiges rencontré lors d'une partie de camping dans les environs de Seattle, et qui se retrouve installé chez les Hendersons.

Du rire aux larmes

"Harry ne se contente pas de débarquer chez nous ; il nous transforme. Il nous fait éprouver des sentiments plus intenses, plus vrais", nous confie Lithgow. "Je pense que c'est quelque chose que tout le monde attend dans sa vie. Pas une créature, évidemment, mais un événement qui nous rappellera à quel point nous sommes humains. Voilà de bien grandes idées ! En tout cas, c'est le message du film".

Le message d'une partie du film, en tout cas... Parce que Lithgow insiste sur le fait que ce qui fait de *Harry and the Hendersons* un film si particulier, c'est le mélange de la profondeur des sentiments et de la vivacité de la comédie.

"C'est très imprévisible. On passe de scènes délirantes à d'autres qui débordent de tendresse et de gravité. On a constamment l'impression d'atteindre des sommets dans la comédie, mais c'est pour revenir tout de suite à plus de sérieux. Ce n'est pas une comédie stupide sur une créature enfermée dans une maison".

D'après l'acteur, ce n'est possible que parce que le drame comme la comédie reposent sur des émotions humaines et sincères. "Même dans les moments de folie la plus débridée, nous ne perdons jamais la vérité de vue. Les personnages ont parfois un comportement invraisemblable, mais c'est probablement celui que vous adopteriez dans les mêmes circonstances, si vous aviez chez vous une créature de ce genre que vous ne voudriez pas, pour une raison ou une autre, montrer aux voisins. *Harry and the Hendersons* est un film dans lequel on rit aux éclats, mais qui déclenche en même temps les larmes. Vous serez ému aux larmes aux moments où vous y attendez le moins".

Et pourtant, *Harry and the Hendersons* est un projet auquel John Lithgow ne crut pas tout d'abord puisqu'il le refusa.

Un travail de réécriture

A l'origine de *Harry and the Hendersons*, il y avait un scénario écrit par Ezra Rappaport et Bill Martin, lequel n'était au départ qu'une comédie de situation d'une trentaine de pages. Le script fut soumis à William Dear, partenaire de Michael Mesmith et producteur de l'album vidéo des ex-Monkees qui avait eu un succès formidable : "Elephant Parts".

"Ce qu'ils m'avaient fait lire n'était qu'une comédie, mais j'ai tout de suite vu qu'on pouvait en faire un film délicieux, beaucoup plus ambitieux", nous explique le réalisateur William Dear. "Depuis, j'en ai écrit sept versions différentes !"

Tout en supervisant la réécriture du film, Dear eut ce qui devait être la chance de sa vie : il mit en scène le fragment "Mummy, Daddy" des *Amazing Stories* de Steven Spielberg, lequel lui valut un vif succès.

"C'est ce que j'appelle ma propre Histoire Extraordi-



Sous le maquillage de Bigfoot, Kevin Peter Hall, le "Predator"

naire", commente Dear. "Steven, qui était très satisfait de la façon dont j'avais réalisé cet épisode, m'a suggéré de mettre mon talent au service de longs métrages et m'a demandé si j'avais des projets en ce sens. Je lui ai répondu que j'en aurais dans cinq jours. En effet, j'avais besoin d'encore cinq jours de travail pour *Harry and the Hendersons* !"

Le scénario plut à Spielberg qui entreprit de le produire pour l'Universal, mais il remit Dear, Rappaport et Martin à la tâche en leur commandant des réécritures du script. Tout en les effectuant, Dear commença le casting du film et choisit immédiatement John

Lithgow pour le rôle du père. Par malheur, Lithgow n'était pas intéressé à ce moment-là.

"Lorsqu'on m'a parlé de *Harry and the Hendersons*, j'en étais arrivé à pouvoir me permettre de refuser des propositions sans que cela soit un problème et à faire ce qui me plaisait vraiment", explique Lithgow. "Et j'ai refusé parce que le sujet me paraissait un peu niais".

Dear ne se découragea pas. Il envoya les réécritures successives à Lithgow, accompagnées de dessins et des premiers essais de caméra d'Harry. Et au bout de quatre mois et demi, l'acteur changea d'avis. "Je me suis ravivé en voyant ce que Bill Dear avait fait sur *Mummy, Daddy*", nous raconte Lithgow. "J'ai éteint le magnétoscope, décroché le téléphone et appelé mon agent pour lui dire que je trouvais ce type formidable et que j'avais envie de faire *Harry and the Hendersons*."

Je ne le regrette pas. Bill savait ce qu'il faisait quand il a pensé à moi. L'une des critiques qui m'ont fait le plus plaisir est celle de Pauline Kael pour le New Yorker, qui a écrit que je

"domestiquais les étincelles". Je crois que c'est un de mes points forts : je peux canaliser mes impulsions, ce qu'il y a d'enfantin chez moi, et le mettre au service de la tragédie, tout en restant comique.

Je suis sûr que tout le monde, à l'Universal comme à l'Amblin, souhaite éviter la comparaison avec E.T. Ce n'est pas une démarcation de la même histoire", poursuit Lithgow, "mais c'est un film du même genre et qui suscite les mêmes sentiments, avec la même force".

Travailler avec Harry

Comme E.T., *Harry and the Hendersons* exige de ses interprètes qu'ils témoignent des sentiments humains face à un être qui ne l'est guère.

Mais ce n'était pas un problème pour Lithgow. "L'acteur qui incarne Harry et auquel je donne la réplique, Kevin Peter Hall (*Predator*), est incroyablement humain", commente Lithgow. "J'entretiens avec lui une relation personnelle très chaleureuse et c'est un excellent professionnel."

Nous avons beaucoup de chance ; il apporte une formidable crédibilité au personnage d'Harry".



Les Henderson au grand complet entreprennent la toilette de Bigfoot

Il y avait évidemment des limites à ce qu'on pouvait attendre de Hall, dont le visage disparaît entièrement sous un masque velu conçu par Rick Baker et animé par des techniciens. Pour mettre leur "numéro" au point, Lithgow répéta d'abord avec un Hall sans son costume avant que l'équipe de Baker n'arrive sur le théâtre des opérations.

"Il fallait absolument que la scène marche comme si Harry était une personne normale", raconte Lithgow. "Par bonheur, c'est un acteur très fin".

Le masque une fois en place, Lithgow donnait la réplique... à six interprètes, qui tous incarnaient Harry.

"Il y a une réelle complicité entre Kevin, Rick Baker et l'équipe qui a créé son visage. Ils ont travaillé avec moi sur toutes les scènes que nous avons eues ensemble. Tout s'est passé comme si six personnes avaient contribué à établir le dialogue entre deux personnes.

Nous avons travaillé sur le rythme pendant une assez longue période de temps", continue Lithgow. "Nous avons eu la chance de commencer par les scènes les plus faciles, puis nous sommes passés progressivement aux scènes qui comportaient les dialogues les plus longs. C'était notre dialogue évidemment, mais tout se passait comme s'ils devaient en posséder toutes les nuances et chacune des expressions de son visage. C'était fascinant. Pour finir, il n'était vraiment pas difficile de travailler avec Harry. Son visage était plus mobile que celui de bien des acteurs avec lesquels il m'a été donné de travailler dans ma carrière".

Ce qui ne met pas en cause ceux qui lui donnent la réplique dans le film : il est fou de tous les interprètes de *Harry and the Hendersons*.

"Melinda Dillon (*Rencontres du troisième type*) qui tient le rôle de ma femme, est aussi dingue que moi", poursuit Lithgow. "Enfin, dans le film, car je ne me permettrais pas de commentaires sur sa vie privée ! Don Ameche (*Cocoon*) est un anthropologue épuisé, le vieux Whitewood, qui a depuis longtemps renoncé à chercher la créature. Il est parfait dans ce rôle. C'est poignant de voir vieillir comme ça un acteur qu'on a connu tout jeune, et ça ajoute une grande profondeur à son personnage pour lequel l'âge, le temps qui passe revêtent une énorme



Bigfoot et Don Ameche ("*Cocoon*"), deux sympathiques "vieux de la vieille"

importance. Un peu comme Melvyn Douglas dans *Being There*".

Mais, entre tous les vétérans qui l'entouraient pour ce film, c'est à un relatif inconnu que Lithgow réserve ses plus grands éloges : "David Suchet est un acteur de genre anglais. Il donne de la réalité au personnage sans aucun doute le moins vraisemblable du film : le méchant, un chasseur canadien-français qui a passé sa vie à traquer la créature", raconte Lithgow. "La première fois que j'ai lu le scénario, je me suis dit que personne n'y croirait et puis David fait de ce personnage quelqu'un de crédible, de drôle en plus, mais en même temps de

dangereux. C'est une réussite exceptionnelle".

L'ennemi du Père Noël

Lithgow ne devrait pas s'étonner : après tout, lui aussi a passé la meilleure partie de sa carrière à nous faire croire à des personnages pour le moins étranges. C'est ainsi qu'il a enduré un cauchemar à 20.000 mètres dans les airs pour *La Quatrième dimension*, qu'il a combattu Buckaroo Banzai sous les traits follement hilarants du Dr Emilio Lizardo, qu'il s'est retrouvé dans l'espace pour 2010 et qu'il acheta un jouet très spécial dans l'un des sketches de *Amazing Stories* : "The Doll".

Puis on le retrouve dans le rôle de B.Z., l'infâme fabricant de jouets déterminé à mettre le Père Noël sur la paille dans *Santa Claus*, qu'il fit "pour faire plaisir à mes jeunes enfants.

J'ai été très déçu par le film", reconnaît-il. "J'espérais quelque chose de plus stylisé, plus magique. A la projection, j'ai tout de suite compris, non sans tristesse et regrets, que les gens qui avaient fait *Santa Claus* avaient oublié les enfants.

L'idée de départ était de faire une épopée pour les enfants, mais je crois qu'ils avaient complètement oublié cet aspect en cours de route. C'est un métier dangereux".

Il reconnaît cependant s'être bien amusé pendant le tournage. Il a pris beaucoup de plaisir à travailler avec Dudley Moore, et grâce à l'envergure du personnage de B.Z., le méchant qui — il insiste — n'est pas inspiré de Richard Nixon.

"S'il ressemble à quelqu'un, ce serait plutôt à Bob Hadelman et John Erlichmann, ou à un mélange des deux", commente Lithgow. "Mais en même temps j'avais l'impression de jouer dans un dessin animé de Walt Disney ; j'ai fait

comme si j'étais animé moi-même !" L'échec de *Santa Claus* ne l'a guère préoccupé, contrairement à l'échec tragique de son film suivant *The Manhattan Project*.

"Je fondais de grands espoirs sur *The Manhattan Project*", se lamente l'acteur. "J'aimais beaucoup ce film, que j'avais pris un très grand plaisir à faire. C'était un projet intense, adulte, sérieux. Il était teinté de comédie, mais il ne visait pas seulement à faire rire ; il avait d'autres ambitions. Le critique de "Time" a dit que



John Lithgow donnant ses instructions de tournage à Bigfoot...

que c'était le thriller le plus intelligent et le plus passionnant de ces dernières années, et il n'est pas resté plus de trois semaines à l'affiche...

J'ai été vraiment déçu, mais ce n'est pas difficile à comprendre. Il est sorti en même temps qu'*Aliens*, *Top Gun* et *La Mouche*. Je crois qu'il aurait mieux trouvé son public s'il avait bénéficié d'un peu plus de publicité et s'il ne s'était pas trouvé noyé au milieu de tous ces gros morceaux. A la fin de l'été, tout le monde avait oublié jusqu'à son existence. C'est une honte. Il valait mieux que bien d'autres films qui ont connu un beaucoup plus grand succès". Dernier projet de Lithgow, *Homer's Odyssey* — littéralement : "l'Odyssée d'Homère" — raconte sur le mode comique les aventures d'un inventeur dans une petite ville des Etats-Unis : il met au point et fait voler la première machine volante de l'histoire de l'humanité — en dehors de celle des Frères Wright. Lithgow fera ses débuts de scénariste et de réalisateur sur ce film, qui sera également l'une des premières productions de la nouvelle firme d'Ed Pressmann (*Conan*), la Hollywoodway Pictures. Lithgow en sera aussi la vedette et le co-producteur.

L'acteur n'accepte pas de jouer dans un film pour l'unique raison que celui-ci



L'abominable homme des bois a trouvé le meilleur des refuges auprès des Henderson...

sera probablement un succès : "Mon principe de base, en général, consiste à jouer dans des films dans lesquels j'aimerais me voir", nous confie Lithgow. "J'aime tous les genres de films, à condition qu'ils soient amusants et que j'aie un certain respect pour ceux

qui le font. Il faut que j'aie envie de travailler avec eux. Je crois être un acteur sérieux, mais j'attache encore de l'importance à la frivolité de l'acteur. C'est un métier amusant, trépidant, passionnant et je ne perds jamais cette notion de vue".

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité à nos abonnés

RECHERCHE enregistrement sur cassette audio de B.O.F. : *From Beyond*, *Thief of Baghdad* et *Jungle Book* (Miklos Rozsa musique sans narration parue en compact). Peux enregistrer sur cassettes BOF de disques rares des années 50 à 70. Mr Pierre Berges, 25, avenue Foch, 64200 Biarritz. Tél. 59 23 06 66

RECHERCHE tout sur *Freddy 1, 2, 3, Les Dents de la mer 1, 2, 3, Dune, Poltergeist, 1, 2, Rencontres du 3^e type et Alien 1 et 2* Recherche tout également sur Tom Skerit, Roy Scheider et Michael Biehn, ainsi que L.E.F. n° 5 Mlle Valérie Durain, 30, place Parmentier, 80000 Amiens

COLLECTIONNE tickets et programmes de c.néma. Envoyez ce que vous avez à Mr Dailly, 20, avenue des Fontaines, 73400 Ugine

VENDS nombreux policiers (série Noire blème, Masque...), livres de S.F., Fantastiques (Lovecraft : Démon et merveilles Opta 1976), Bob Morane, Doc Savage + cartonnages polychrome. Possibilité d'échanges contre vieilles SF. Mr Temperville, Ferme du rabot, 5, rue de Bellevue, 81400 Orsay. (1) 69 28 45 50 ou liste contre 4 timbres

VENDS posters 120 x 160, 25 F frais de port compris *Superman III, Jamais plus jamais, Dangereusement vôtre, Splash (57 x 153), Iron Maiden (57 x 153)*. Cherche correspondant(e)s aimant l'Ecran Fantastique et la vidéo. M. Régis Michel, 10, rue des Jonchères, 03800 Gannat

VENDS affiches 120 x 160, 40 x 60, grand choix à prix raisonnables. Liste contre enveloppe timbrée. M. Eric Constantin, Sermatze-les-Bains, 51250 Blesme

RECHERCHE livre *Volkhavaar* de Tanith Lee. Collection Marabout 1979, ainsi que tous documents sur les vampires y compris romans. Mlle Aude Doll chez Mme

Nedotec, 5, impasse Montabizé, 35000 Rennes

RECHERCHE fiches de l'E.F. *Phenomena, Tonnerre de Feu, Evil Dead I, Star Wars 2 et 3, The Keep, Shining, Peur Bleue Alien, 2010, Commando, Lifeforce, Vendredi 13 n° 3, 4, 5, Zombie, Les Dents de la mer 3* M. Christophe Guichard, 5, rue Pablo Picasso, 58600 Fourchambault

RECHERCHE cassettes VHS de *Les Griffes de la nuit, Re-Animator, La Nuit des morts-vivants, Le Cauchemar de Dracula et Les Monstres attaquent la ville* (ces deux derniers ont été diffusés en V.O. par FR3) M. Frédéric Premartin, Résidence Sainte-Anne, Bât C5, 104, cours Gambetta, 13100 Aix en Provence

ECHANGE cassette érotique *Newlook* neuve + 50 F, contre cassette VHS de *Link, Dead Zone, et Les Griffes de la Nuit* Collection : si vous désirez devenir collectionneur d'affiches de cinéma en cartes postales, renseignements pour possibilités d'abonnement à prix très intéressants contre enveloppe timbrée M. Aldo Dunyach, route de Toulouges, 86270 Le Soler

VENDS plus de 140 bandes originales de films de John Williams, Jerry Goldsmith, James Horner et beaucoup d'autres. Liste contre enveloppe timbrée. Vends également fanzine sur la musique de film "Cantina Band Music", critiques, dossiers, films, n° 1 (30 p) : 20 F, n° 2 (50 p) : 22 F M. Philippe Chavin, Camp Cros, 13450 Grans

RECHERCHE livres, documents sur les vampires, la sorcellerie, le cinéma fantastique M. Jean-Louis Sarro, 28, rue du Docteur Vuillema, 92130 Issy-les-Moulineaux

VENDS posters américains (*Robocop, Predator, Living Daylights, Star Trek IV*, etc.), 120 F pièce. Liste contre enveloppe timbrée Mlle Corine Lacmanti, 1, square Cizaurat, Apt 95, 77100 Meaux

VENDS l'Ecran Fantastique n° 5, du 13 au 17. Faire offre. "Le Cinéma" aux Editions Atlas, n° 48 à 57 (sauf 49), 60 à 63 et 106 : 5 F chaque. M. Jean-Marc Morelle, 167, avenue Jean Jaurès, 02300 Chauny

RECHERCHE toutes les fiches d'horreur ou de films fantastiques de l'Ecran Fantastique

Recherche également tout sur les *Griffes de la nuit* et *Halloween III*, photos de *Zombie, Jour des Morts vivants*, ainsi que les fiches ciné de l'E.F. de ces titres et *Vendredi 13*. Achat à 10 F pièce M. Christophe Bafon, 1, allée des Tilleuls, 93330 Neuilly-sur-Marne

RECHERCHE caméraman habitant la région de Haguenau ou Strasbourg pour venir se déplacer, pour le tournage d'un film en Super 8, qui sera présenté au prochain festival Super 8 de Paris. M. Ludwig Fabien, 13, rue Professeur Batt, 67500 Haguenau

VENDS bulletin d'informations du CNC de 1985 à 1987 M. François Dupuis, 27 B, villa Croix-Nivert, 75015 Paris

VENDS nombreuses B.O.F. de Jerry Goldsmith, James Horner... Liste sur demande contre enveloppe timbrée M. Renaud Bellet, 10, rue Daguerre, 75014 Paris

RECHERCHE tous docs sur Mel Gibson, Harrison Ford et Lea Thompson Réponse assurée M. Didier Chion, Saint-Andéol, 38650 Monestier-de-Clermont

VENDS nombreux livres de collection sur le fantastique et ses stars, affiches tous formats. Liste contre timbre. Vends également étude du British Film Institute sur la Hammer Films. Ce document de collection contient des copies de correspondance, articles de journaux, nombreuses photos : 250 F M. L. Hildebert, 61, rue Henri Barbusse, 92110 Clichy Tél. (1) 47 39 27 61 le soir (insister, demander Lorraine)

RECHERCHE enregistrement "Chapeau Melon et Boîtes de Cuir" en VHS, de l'épique diffusé le vendredi 2 octobre à 13 h 50 sur A2 pour prêt, échange, achat M. J.M. Lehu. Tél. 69 03 06 80

RECHERCHE tous docs sur Arnold Schwarzenegger, échange contre docs films des 5 derniers mois : *Arme Fatale, Harrison Ford, Evid Dead*, etc M. François Sikic, 81, rue des Mourinoux, 92600 Asnières

VENDS nombreuses B.O. de films sur cassettes à prix intéressants, ainsi qu'un film Super 8 sonore "La Guerre des Etoiles".

250 F Liste contre timbre M. Stéphane Marin, 288, rue Vendôme, 69003 Lyon

RECHERCHE anciens numéros de l'Ecran Fantastique, Mad Movies, Starfix ainsi que divers fanzines français. Envoyez liste détaillée M. J.M. Ferrier, 2, allée des Sorbiers, 91390 Morsang-sur-Orge

RECHERCHE éditeur ou cinéphile averti ayant contacts privilégiés et soit d'aventure pour participer à la réalisation d'un ouvrage sur Christopher Walken par un dessinateur illustrateur : M. Thierry Cardinet, 18, bd Aristide Briand, 45000 Orléans Tél. 38 54 13 17

VENDS 500 revues de cinéma (1915-1985) Cahiers, Positifs, Ecran Fantastique, Revue du cinéma, ainsi que de nombreux disques B.O.F. Liste contre enveloppe timbrée M. Loïc Pierre, 18, rue Gabriel Péri, 87000 Limoges

VENDS collection BD "Titans" collection complète n° 1 à 88 M. Arnaud Lhomme Tél. 46 06 23 78 (après 19 h)

ACHETE tous documents, vidéo, revues étrangères et véritables photos de l'acteur canadien Michael Ironside ("V", Terreur à l'hôpital central, Scanners, La Course à la bombe...), Mlle Marie-Line Sanders, 4, rue de la Libération, 21400 Châtillon-sur-Seine

RECHERCHE tous docs, photos, revues sur James Bond 007. Achat ou échange possibles M. Salvador Sanchez, Bt 7 Rés du Pont de l'Arc, 13090 Aix-en-Provence

RECHERCHE l'Ecran Fantastique n° 1, 14, 8, 7, 9, 10, 11 ; Mad Movies n° 1 à 19 ; Fantastiques Four n° 7 ; Kabur n° 4 à 10 ; Planète des Singes n° 1, 2, 4, 5, 7, 11 à 16 ; Albums Sludmak 1 et 2 ; Frazetta 1, ainsi que d'autres albums d'illustration (Boris Vallejo, Chris Foss, Syd Mead, dessins de Gastineau). M. Eric Labarthe, Rés. Macedo, bt 2-C, n° 20, 33800 Pessac

VENDS revues en anglais : *Gore Gazette, Monsterland, Fantasy Empire, Cnemacabre, S.F. Movieland, Savage Sword of Conan*, etc... Répondre en anglais, avec coupon-réponse international. M. Melvyn Green, 8, Castelfield Avenue, Salford 7, Grande-Bretagne.

DOLPH LUNDGREN

FRANK LANGELLA



LES
MAITRES
DE L'UNIVERS
MUSCLOR

LE CANNON GROUP, INC. GOLAN-GLOBUS GARY GODDARD
DOLPH LUNDGREN FRANK LANGELLA

"MASTERS OF THE UNIVERSE" COURTNEY COX JAMES TOLKAN CHRISTINA PICKLES MEG FOSTER
ANNIE V. COATES, ASC. RICHARD EDLUND WILLIAM STOUT HANANIA BAER ELLIOT SCHICK
MENAHEM GOLAN YORAM GLOBUS GARY GODDARD

BILL CONTI JULIE WEISS
EDWARD R. PRESSMAN DAVID ODELL



L'ÉCRAN numéro 48

Conan le destructeur : interview d'Arnold Schwarzenegger. Indiana Jones et le Temple maudit : les secrets du tournage. Science-fiction : Dune et 1984. Poster : Indiana Jones. Fiches ciné : Conan 2, utu, Indiana Jones, Le diamant vert.



L'ÉCRAN numéro 49

Greystoke : la légende de Tarzan : entretien avec Christophe Lambert. Star Trek III, M. Spock parle. Sheena avec Tanya Roberts. Dario Argento et Phenomena. Supergirl. Fiches ciné : Greystoke, Stress, Splash, Top Secret.

L'ÉCRAN numéro 54

Terminator : Arnold, un robot crée pour tuer. Les Griffes de la nuit, Body Double. Stephen King : Le Talisman. Baby, Dossier le cinéma italien. Poster : Terminator. Fiches ciné : Star Trek III, Brazil, Body Double, Out of Order.



L'ÉCRAN numéro 60

Spécial Mad Max III, entretien avec Mel Gibson, les cascades, 40 pages de photos. Legend, la forêt enchantée de Ridley Scott. La Promise : Sting, un nouveau Dr. Frankenstein. Posters : Mel Gibson, Tina Turner.



L'ÉCRAN numéro 61

Rambo II : invulnérable, Stallone repart au Vietnam. Retour vers le futur. Rutger Hauer dans la Chair et le sang. Les vampires de Tobe Hooper. Lifeforce. Poster : Rambo II. Fiches ciné : Rambo II, Legend, Lifeforce, La Promise.



L'ÉCRAN numéro 64

Rocky IV : Un gladiateur des temps modernes. Kalidor : Arnold barbare et destructeur. La Peur bleue de Stephen King. FX. House. La Vengeance de Freddy. Poster : Rocky IV. Fiches ciné : Kalidor, Rocky IV, Santa Claus, Buckaroo Banzai.

L'ÉCRAN numéro 65

Commando : Schwarzenegger, une armée à lui tout seul. Re-Animator. Vampire, vous avez dit vampire ? Poster : Vampire... Fiches ciné : Commando, Re-Animator, Vampire... Une créature de rêve.



L'ÉCRAN numéro 67

Highlander : Christophe Lambert immortel. Enemy. Guide complet des épisodes de La 5^e dimension. Le Secret de la Pyramide. Poster : Young Sherlock Holmes. Fiches ciné : Highlander, Remo, Link, Dream Lover.



L'ÉCRAN numéro 70

Le Contrat : Arnold, agent très spécial du F.B.I. From Beyond, les portes de l'Au-delà. D.A.R.Y.L. Carnes 86, tous les films fantastiques. Fiches ciné : House, Hiltcher, Nomads, D.A.R.Y.L.



L'ÉCRAN numéro 73

Aliens, le retour. Cobra, Stallone, le remède à l'ultra-violence. Previews U.S.A. La Mouche. Poster : Aliens. Fiches ciné : L'invasion vient de Mars, Aliens, Nuit de noces chez les fantômes, Les aventures de Jack Burton.

L'ÉCRAN numéro 80

Superman IV, Creepshow 2, Effets spéciaux, les maquillages "gore". Posters géants : Central Park Driver, Cannes 1986. Fiches ciné : King Kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart.



L'ÉCRAN numéro 83

Predator : Schwarzenegger et l'Alien crée par Stan Winston. Freddy Krueger. Festival de Paris 87. Sam Raimi et Evil Dead 2. Poster : Predator. Fiches ciné : The Barbarians, Peter Pan, Predator, Les Yeux sans visage.



Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, Star Trek, John Carpenter
- 14 LE TROU NOIR**, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine
- 15 SUPERMAN 2**, Flash Gordon, The Monster Club
- 16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, La maudiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80
- 17 NEW YORK 1997**, Le choc des Titans, Vincent Price
- 18 LES TRUCAGES AU CINEMA**, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans
- 19 PETER CUSHING**, Cannes 81, David Cronenberg
- 20 OUTLAND**, Hurléments, The Survivor
- 21 LES LOUPS-GAROUS**, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States
- 22 FESTIVAL DE PARIS 81**, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant
- 23 CONAN LE BARBARE**, Robert Bloack, Peter Wolf, Mad Max 2
- 24 WES CRAVEN**, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra
- 25 EVIL DEAD**, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, Georges Romero
- 26 BLADE RUNNER**, La Fêline, Halloween 3, Poster : La fêline
- 27 LE DRAGON DU LAC DE FEU**, Star Trek 2, Poster : Poltergeist
- 28 POLTERGEIST**, Krull, The Thing, Poster : The Thing
- 29 E.T.**, The Thing, Tron, Poster : E.T.
- 30 FESTIVAL DE PARIS 82**, Tron, Larry Cohen, Brsby, Poster : Mutant
- 31 LES ZOMBIES**, Amityville 2, Poster : Meurtres en 3D
- 32 DARK CRYSTAL**, Poster : Hysterical, Fiches ciné : Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères
- 33 SPECIAL SCIENCE-FICTION**, Poster : Ténébres, Fiches ciné : Halloween 3, Meurtres en 3D, Hysterical, Amityville 2
- 34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU**, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire, Poster : Meurtres sous contrôle, Fiches ciné : Zombi, Creepshow, Ténébres, Les traqués de l'an 2000
- 35 CANNES 83**, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D, Poster : Le sens de la vie, Fiches ciné : Zombi, Creepshow, Ténébres, Les traqués de l'an 2000
- 36 TONNERRE DE FEU**, Les prédateurs, Fiches ciné : Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2, Tonnerre de feu
- 37 KRULL**, Le Jodi, Octopussy, Superman 3, Poster : L'homme aux deux cerveaux, Fiches ciné : Cuyo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre attaque
- 38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI**, Fiches ciné : Le Jodi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux
- 39 DEAD ZONE**, X-Files, La 4^e dimension, Fiches ciné : Wargames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3
- 40 WARGAMES**, Dune, Dario Argento, Fiches ciné : La 4^e dimension, Jamais plus jamais, Brainstorm, The Keep
- 41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER**, Festival de Paris 83, La 4^e dimension, Fiches ciné : Thriller, Le choix des seigneurs
- 42 LA FOIRE DES TENEBRES**, Christine, Brainstorm, Fiches ciné : Shining, La foire des ténébres, Christine, Onibaba
- 43 LA FOIRE DES TENEBRES**, L'ascenseur, Tarzan, Ghoulies, Fiches ciné : Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur
- 44 L'ETOFFE DES HEROS**, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz, Fiches ciné : L'étoile des héros, Vidéo dome, Time Rider, The Wiz
- 45 LA FORTERESSE NOIRE**, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine, Fiches ciné : Xtro, Alien, Inferno, L'ange
- 46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, Poster : Frankenstein, Fiches ciné : Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament
- 47 LE BOUNTY**, Cannes 84, Poster : Rodan, Fiches ciné : Conan, Vendredi 13 - Cha pitre final, Liquid Sky, Métropolis
- 48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, Conan 2, Dune, 1984, Fiches ciné : Conan 2, Ulu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit
- 49 GREYSTOKE**, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3, Fiches ciné : Top Secret, Splash, Stress, Greystoke
- 50 S.O.S. FANTOMES**, Les rues de feu, L'histoire sans fin, Fiches ciné : Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984
- 51 GREMLINS**, Terminator, S.O.S. Fantômes, Poster : Gremlins, Fiches ciné : L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël
- 52 LA COMPAGNIE DES LOUPS**, 2010, Encart : L'univers de Dune, Fiches ciné : S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp
- 53 DUNE**, Brazil, Razorback, Star Trek 3, Fiches ciné : Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide
- 54 TERMINATOR**, Les griffes de la nuit, Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order
- 55 2010**, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye, Fiches ciné : Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations
- 56 SPECIAL PREVIEWS**, Day of the Dead, The Stuff, etc, Fiches ciné : Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams
- 57 STARFIGHTER**, Phénomène, Mask, Fiches ciné : Starfighter, Scanners, RepoMan, Onde de choc
- 58 LA FORET D'EMERAUDE**, Starman, Cannes 85, Fiches ciné : La forêt d'émeraude, Starman, Phénomène, Mask
- 59 RUNAWAY**, Mad Max 3, Legend, Life force, Godzilla à l'écran, Fiches ciné : Runaway, Dreamscape, Vendredi, 13, une nouvelle terreur, Dangeureusement votre
- 60 MAD MAX 3**, La promesse, Ridley Scott, Poster : Mel Gibson, Tina Turner
- 61 RAMBO 2**, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, Life force, Poster : Rambo 2, Fiches ciné : Rambo 2, Legend, La promesse, Life force
- 62 RETOUR VERS LE FUTUR**, Cocoon, Taram, Poster : Retour vers le futur, Fiches ciné : Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang
- 63 LES GOONIES**, Explorers, Santa Claus, Demons, Poster : Explorers, Fiches ciné : Les goonies, Explorers, Taram, Oz
- 64 ROCKY 4**, Kallidor, Pour bleu, Remo, F/X, House, Day of the Dead, Poster : Rocky 4, Fiches ciné : Rocky 4, Kallidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai
- 65 COMMANDO**, Vampire vous avez dit vampire ? Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3, Poster : Vampire, Fiches ciné : Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves
- 66 ENEMY**, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoraz 86, Fiches ciné : Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins
- 67 HIGHLANDER**, Le secret de la pyramide, La 5^e dimension, Fiches ciné : Highlander, Remo, Link, Dream Lover
- 68 COBRA**, House, Le clan de la caverne des ours, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers, Fiches ciné : Pour bleu, Sans issue, Allan Quaterman, L'unique
- 69 SPECIAL PREVIEWS** : Le clan de la caverne des ours, Big Trouble in Little China, America 3000, Fiches ciné : Maxie, Les aventuriers de la 4^e dimension, Le diamant du Nil, Le clan de la caverne
- 70 CANNES 88**, Le contrat, Daryl, From Beyond, Peter Cushing, Fiches ciné : House, Hitcher, Nomads, Daryl
- 71 SHORT CIRCUIT**, Psychose 3, Poltergeist 2, Crawlspace, Antonio Margheriti, Fiches ciné : Psychose 3, Profession génie, F/X, La colosse de Rhodes
- 72 LES AVENTURES DE JACK BURTON**, L'invasion vient de Mars, Critters, Brian de Palma 86, Fiches ciné : Short circuit, Poltergeist 2, Campus 88, Week-end de terreur
- 73 ALIENS**, Cobra, Donald Pleasence, Fiches ciné : Aliens, Les aventures de Jack Burton, L'invasion vient de Mars, Nuit de nocces chez les fantômes
- 74 SPECIAL PREVIEWS USA** : Massacre à la tronçonneuse 2, Running Man, The Fly, Solar Babies, Deadly Friend, Ratboy, etc, Fiches ciné : Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire
- 75 HOWARD**, Le jour des morts-vivants, Labyrinth, Robocop, Fiches ciné : Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex et le seigneur des abysses
- 76 LA MOUCHE**, Blue Velvet, Massacre à la tronçonneuse 2, L'ami mortelle, hellraiser, Sigès 88, Fiches ciné : La Mouche, Howard, Jason le mort vivant, Massacre 2
- 77 GOTHIC**, Aux portes de l'au-delà, Terminus, Star Trek IV, Labyrinth, Fiches ciné : Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinth
- 78 ALLAN QUATERMAIN ET LA CITE DE L'OR PERDU**, La Petite Boutique des Horreurs, Demons 2, Dossier Stephen King, Fiches ciné : From Beyond, Creator, stand by me, Fievel
- 79 GOLDEN CHILD**, King Kong 2, Evil Dead 2, Freddy 3, Fiches ciné : L'Amie mortelle, Froid comme la mort, Manhattan project, Golden Child, Poster : King Kong 1933, Golden Child
- 80 SUPERMAN IV**, Creepshow 2, John Carpenter, Dossier : La Hammer, Fiches ciné : King Kong 2, Le Sixième sens, Dolls, Angel heart, Poster : Cannes 1946, Central Park Driver
- 81 FREDDY 3, LES GRIFFES DU CAUCHEMAR**, Street Trash, Amazing Stories, La Petite Boutique des Horreurs, Fiches ciné : Mannequin, Joey, Street Trash, Freddy 3, Poster : London After Midnight 1927, La Petite Boutique...
- 82 EVIL DEAD 2**, Vamp, Le tour du monde du fantastique, Preview : Robojox, Dossier : Bela Lugosi, Fiches ciné : La Petite boutique des horreurs, Evil Dead 2, Amazing Stories, Vamp, Poster : The Day the Earth Stood Still, Vamp, Grace Jones
- 83 PREDATOR**, Evil Dead 2, Le 16^e Festival de Paris, Entretien avec Freddy, Fiches ciné : Predator, Les Yeux sans visage, Peter Pan, Barbarians, Poster : Predator

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : ②1

	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32
33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84								

au prix de 22 F l'exemplaire plus 5,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France, 8 F pour l'étranger par numéro

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL [] [] [] [] VILLE

PAYS

soit [] numéro à 22 F

[] ports à F

au total [] F

Ci-joint règlement à l'ordre de I.Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger par mandat uniquement)

date signature

IT'S OPEN
SEASON ON
PERVERTS.



**HACK'EM
HIGH**

TITAN PRODUCTIONS présente "HACK'EM HIGH"
Réal. : KAREN NIELSEN. Scén. : DEB THIBEAULT. Int. : KAREN NIELSEN, DEB THIBEAULT, LISA SCHMIDT, JEFFREY COMBS, DAWN WILDSMITH, ROBERT QUARRY, RUSSEY TAMBLIN, SYBIL DANNING.

FILMS SORTIS A L'ETRANGER

ETATS-UNIS

PHANTOM EMPIRE

Réal. : Fred Olen Ray. "American Independent". Scén. : Fred Olen Ray et T.L. Lankford. Int. : Ross Hagen, Jeffrey Combs, Dawn Wildsmith, Robert Quarry, Russ Tamblyn, Sybil Danning.

• Une expédition va inspecter la planète R'ly'a située dans les entrailles et peuplée par des mutants carnivores, les "Dreggs". Héroïc-fantasy et science-fiction pour ce nouveau Fred Olen Ray, pourtant plus enclin à tourner des productions "gore". Divers monstres et vaisseaux spatiaux ainsi que le célèbre Robby, (*Planète Interdite*) à la tête cependant modifiée.

Jeffrey Combs, qui délaisse momentanément les studios "Empire" (*Re-Animator*, *From Beyond*) fait partie de la distribution, avec Russ Tamblyn ex-vedette des années 60, Sybil Danning (*Les mercenaires de l'espace*, *Howling 2*) et Robert Quarry qui incarne le conte-vampire Yorga.

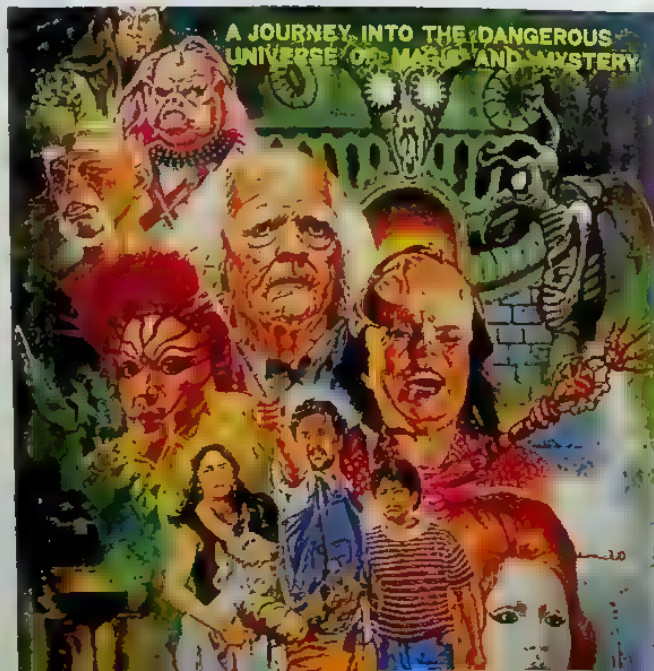
JUD-CORÉE

THE MAN WITH THREE COFFINS

Réal. : Chang-Ho Lee. Scén. : Jacha Lee d'après son roman. Int. : Myung-Kon Kim, Bo-hee Lee.

• En Corée, un jeune veuf se dirige vers la région du Kang-won pour retrouver les cendres de son épouse et les disperser. Il fera trois rencontres importantes sur son chemin : celles d'une nurse, puis d'une prostituée, enfin le spectre de sa femme...

Les trois personnages féminins sont interprétés par la même actrice dans ce film d'auteur sophistiqué et expérimental, tourné entièrement en extérieur en Corée et qui bénéficie d'un certain nombre d'effets spéciaux...



**A JOURNEY INTO THE DANGEROUS
UNIVERSE OF MAGIC AND MYSTERY**

ESPAGNE

LE SPECTRE DE JUSTINE

Réal. : Jordi Gigo. "M.T.V.-A.C.T.V.". Scén. : Rosa Mari Sorribes, Jordi Gigo. Int. : Toni Isbert, Maria Elias, Nina Phyll, Wendy Ashler.

• Le journaliste et parapsychologue David Miller décide, après avoir retrouvé des manuscrits originaux du Marquis de Sade, de tourner un film qui réhabilitera le "divin marquis" et le présentera comme ce qu'il fut : un libertin en avance sur son temps. Il découvre également que le personnage de "Justine" aurait vraiment existé ! Alors que le tournage du film commence, d'étranges événements ne tardent pas à se produire...

FILMS TERMINEES

ETATS-UNIS

HACK'EM HIGH

Réal. : Gorman Bechard. "Titan". Scén. : Gorman Bechard et Carmine Capobianco. Int. : Karen Nielsen, Deb Thibault, Lisa Schmidt.

• Plusieurs jeunes filles décident de débarrasser leur ville des maniaques et autres pervers qui les encombre en utilisant leurs corps comme appâts. La chasse à l'homme est ouverte et chaque nouvelle mise à mort se devra d'être plus horrible que la précédente !

BLOODY POMS POMS

Réal. : John Quinn. "Prettyman". Scén. : Kevin Jarre. Int. : Besty Russel, Leif Garrett, Lucinda Dickey.

• Les "poms poms" sont l'équivalent américain de nos "co-co girls" à la différence qu'elles ne s'exhibent que pour encourager l'équipe de base-ball de leur université. Elles sont à présent l'objet — et les victimes — de ce nouveau film d'horreur et d'humour.

STREET FIGHTERS

Réal. : Peter Yuval. "Action International Pictures". Scén. : Peter Yuval et Michael Boger.

HÖRRÖ

Par Robert

• La cité est devenue folle : meurtriers, drogués et terroristes se sont ligüés pour détruire la nuit les derniers vestiges de la civilisation. Ils empruntent les conduites d'égoût par lesquels ils se déversent ensuite dans les rues de la ville. La police, même avec ses méthodes extrêmement brutales, ne peut rien contre eux. Il ne reste qu'un espoir : Jack Murphy. Ancien officier, Murphy est devenu un éboueur alcoolique depuis qu'il fut renvoyé de la police pour n'avoir pas su respecter la loi. Mais il n'y a plus de loi à présent ! Jack peut donc recharger en toute quiétude ses fusils et mitraillettes...

Violence et action d'un cadre de SF par le producteur de *Last Horror Film*.



THAW

Réal. : Bill Crain. "Ten Theatrical". Scén. : Bill Crain et Chuck Hugues.

• Beth et quatre amis à elle vont séjourner dans la maison de son oncle, le Dr. Buckingham, pour un week-end. Or Buckingham, est une sorte de savant fou qui, grâce à un sérum de son invention, a le pouvoir de ressusciter les morts. Mais il a besoin pour cela de corps bien conservés et rencontre le Docteur Farr qui dirige un laboratoire de cryogénéisation. Celui-ci arrive à pétrifier dans le froid les cadavres humains d'une façon quasi-parfaite et Buckingham en profite pour tester son sérum sur un premier cadavre : le résultat sera terrifiant, les corps reviennent à la vie devenant assoiffés de sang frais. Bientôt, Buckingham, Beth et ses amis seront encerclés par une horde de morts-vivants...

PHILIPPINES

MAGIC OF THE UNIVERSE

Prod. : Lorena Duran. "Acan Film International". Int. : Michel De Mesa, Tanya Gomez.

• Le professeur Jamir est connu dans tout le pays pour ses magnifiques et étonnants pouvoirs magiques. Un jour, sa fille Frenza disparaît, comme évanouie en fumée. Elle a en fait été enlevée par la sorcière Mikula. Une discipline du grand-père de Jamir, et qui, en raison de sa cruauté, a été projetée et gardée

Schlockoff

enchaînée durant plus d'un siècle dans une autre dimension. Maintenant Mikula est libre et a juré de se venger de tous les descendants du grand-père de Jamir. Ce dernier va devoir entreprendre un voyage pour retrouver Frenza, mais, kidnappé à son tour par Mikula, il se voit rejeté dans un monde peuplé de monstres et créatures malfaisantes...

Une production exotique riche en effets spéciaux, décors et costumes centrée sur la magie et la nécromancie...

ITALIE

ZOMBI 3

Réal. : Lucio Fulci "Flora Film". Int. : Dearn Serafin, Beatrice Ring, Ulli Reinthaler.

• Des déchets toxiques s'échappent d'une centrale nucléaire en Asie du Sud-est. Les oiseaux sont contaminés et transmettent une maladie atroce aux hommes avant de mourir. La contamination se propage à une vitesse folle et transforme les malades en créatures n'ayant qu'un seul but : se nourrir de chair humaine !

Un groupe de jeunes gens parvient à se barricader dans un hôtel déserté jusqu'à ce que les zombies arrivent à faire une entrée en masse. Quelques-uns fuient, mais les militaires refusent de laisser s'échapper les habitants de la région qui ont été en contact avec les zombies. Le danger est à présent double ! Le grand retour de Fulci au gore et aux zombies après plusieurs années d'absence...

ESPAGNE

LA TRIBU DELS AURONS

Réal. : Josep Viciano. "D'Ocon Films". Scén. : Josep Viciano

• Cachée dans les endroits les plus reculés de l'océan se trouve l'étrange "Ile des deux chaînes de montagnes" habité par le peuple paisible des Aurons. Proches de la nature, les Aurons ne connaissent pas la valeur de l'or qu'ils utilisent pour fabriquer leurs outils. Lors de leur fête annuelle où ils célèbrent la lune, les Aurons sont attaqués par le terrible despote, le Roi Grus qui veut s'emparer de l'or et conquérir toute l'île. Film de marionnettes animées produit par le cinéma catalan dans l'esprit des œuvres de Jim Henson (*Dark Crystal*, *Labyrinth*).

FILMS EN PRODUCTION

ETATS-UNIS

THE BASE

Réal. : Richard Parks. "News Star Entertainment". Scén. : Richard Smith.



• Guerre et horreur : à la suite d'expériences scientifiques, des savants transforment des soldats "G.I." en zombies meurtriers...

THE MIRROR

Réal. : William Malone "America Cinema Marketing". Scén. : William et Michael Carmody

• Le nouveau film de SF et d'épouvante de William Malone (*Titan Find*) dont le cadre se situe sur une planète où vivent des créatures mi-femmes, mi-machines. Giger a supervisé l'aspect artistique du film qui bénéficie des talents de spécialistes en effets spéciaux dont Doug Beswick ainsi que Robert et Dennis Skotak.

CORPSES NEVER LIE

Réal. : Max Harper, "Titan Productions". Scén. : Sean Steinman

• Sur la lune de Saturne, une sorcière qui garde un "harem" de mâles en esclavage et un mercenaire qui se loue pour de l'argent vont s'unir afin de faire revivre une armée de morts. Ces "zombies" auront pour mission de repousser de

terribles envahisseurs ayant juré de mettre un terme à l'humanité...

MUTINY IN SPACE

Réal. : David Winters "Action International Pictures". Scén. : Maria Dante. Int. : John Phillip Law, Reb Brown, James Ryan.

• Thriller futuriste dans un cadre proche de celui d'*Outland*, interprété par une ex-vedette du cinéma bis des années 60 (*Danger Diabolik*) et réalisé par David Winters (*Last Horror Film*) : une rébellion à lieu dans un gigantesque vaisseau spatial et des aventuriers vont être engagés pour venir à bout des mutins.

THE PLASTIC NIGHTMARE

Réal et scén. : Wolfgang Petersen. "Radiant Productions".

• Après un grave accident, Daniel Marriott a perdu sa mémoire et s'il n'arrive pas à se souvenir de quelque chose de crucial dans son passé, il risque de perdre la vie et donc... de ne plus avoir d'avenir ! L'énigmatique nouveau film fantastique d'un des plus célèbres réalisateurs allemands (*Le Bateau*, *L'histoire sans fin*, *Enemy*).

HELL FROM FROGTOWN

Réal. : R.-J. Kizer et Donald Jackson. "New World". Scén. : Randall Frakes. Int. : Rowdy Piper, Sandahl Bergman.

• Sam Hell est un aventurier du futur qui va livrer bataille contre une nouvelle forme d'envahisseurs extra-terrestres : des hommes-grenouilles, au sens littéral du terme ! Humour et action pour ce film de SF où l'on retrouve la pulpeuse Sandahl Bergman (*Conan*).

WOMEN ON WHEELS

Réal. : David O'Malley. "New Star Entertainment". Scén. : Sam Raimi et David O'Malley.

• She-Wolf est une incroyable "desperado" du futur qui terrorise les populations avec sa meute apocalyptique de motards... Cuir noir et chaînes pour ce film fantastique dû aux producteurs de *Flight of the Navigator* et *Once Bitten* et coproduit avec l'équipe des "Evil Dead" : Samuel Raimi (qui a co-signé le scénario), Robert Tapert et Bruce Campbell (qui interprétait le rôle principal de *Evil Dead*).

FILMS EN TOURNAGE

ETATS-UNIS

PERSONAL CHOICE

Réal. : David Saperstein. "Timeless Pictures". Scén. : Joseph Perez et David Saperstein. Int. : Martin Sheen, Scott Glenn, Kim Cattrall, Olivia d'Abo.

• Mise en scène et écrite pas le scénariste de *Cocoon*, une production ambitieuse de SF bénéficiant d'un casting de qualité où l'on retrouve Martin Sheen (*Believers*) et Scott Glenn (*Right Stuff*, *The Keep*).

VAMPIRE'S KISS

Réal. : Bob Bierman. "Hemdale". Scén. : Joseph Munion. Int. : Maria Conchita-Alonso, Nicholas Cage, Jennifer Beals.

• Le second long-métrage de Robert Bierman après *Apology* interprété par le neveu de Coppola, Nicholas Cage (*Peggy Sue Got Married*) et Jennifer Beals (*Flashdance*, *The Bride*).



THE DIRTY FILTHY SLIME

Réal. : Dave Decoteau. "Titan Prod". Scén. : Kenneth Hall.

• Une jeune femme vient d'acheter une grande maison dans un endroit retiré. Elle ne va pas tarder à découvrir que dans la gigantesque cave rode un magma informe et grotesque qui tue l'infortunée propriétaire. D'autres meurtres suivront, la "chose" profitant du sommeil de ses victimes pour pénétrer par leur orifice nasal dans l'organisme avant de la disséquer !



REGINALD LEBORG

II^e partie : Boris, Bela, Basil, Vincent et les autres...

par Tom Weaver et John Brunas



Les stars du fantastique se relaxant sur le plateau de "The Black Sleep"

En février 1945, LeBorg se libère de son contrat avec l'Universal et met en scène de façon indépendante ses premiers films pour la Monogram, PRC, Lippert, la Comet Pictures de Mary Pickford et Buddy Roger, la britannique Hammer Films et enfin pour sa propre compagnie de production, la Cosmos, qui ne devait pas faire de vieux jours. Parmi ses principaux projets de la fin des années 40 et du début des années 50, citons une demi-douzaine d'épisodes de la série populaire des "Joe Palooka", trois de la série "Bowery Boys" et *The Great Jesse James Raid*, un western de la Lippert dont on se souvient surtout aujourd'hui parce qu'il réunissait Barbara Payton et Tom Neal peu de temps après le scandale Payton-Neal-Franchot Tone qui avait défrayé la chronique. En février 1956, LeBorg donne le coup d'envoi à une association qui devait durer le temps de quatre films, avec la Bel-Air Productions d'Aubrey Shenck et Howard W. Koch, une compagnie de production indépendante dont les films étaient distribués

par United Artists. LeBorg, qui remplaçait Allen H. Miner, obscur réalisateur de films pour le grand et le petit écran, devait diriger une pléiade de vedettes de l'épouvante dans *The Black Sleep*, illustration de grand style des thrillers et films de monstres de la grande époque.

Les monstres se révoltent

Le film débute à Londres en 1872. Le Dr Gordon Ramsey (Herbert Rudley), injustement condamné à mort pour le meurtre d'un usurier, attend son exécution dans une cellule de la prison de Newgate. Un ancien professeur, Sir Joel Cadman (Basil Rathbone), rend visite au jeune médecin et lui remet une drogue qui provoque un sommeil semblable à la mort. Après avoir réclamé le corps, Cadman et son complice Odo (Akim Tamiroff) administrent un antidote à Ramsey, le ramenant à la vie. Cadman propose alors à Ramsey de l'assister dans les recherches scientifiques auxquelles il procède dans sa demeure fortifiée. Le jeune homme accepte.

Parmi les serviteurs de Cadman se trouvent Casimir (Bela Lugosi), un maître d'hôtel muet ; Mungo (Lon Chaney Jr), naguère un brillant professeur qui n'est plus maintenant qu'une brute dépourvue d'intelligence ; la fille de Mungo, la belle Laurie (Patricia Blake) et Daphné (Phyllis Stanley), une gouvernante victorienne. Ramsey ne se rend pas compte que l'impitoyable Cadman s'est livré sur des cobayes humains à des expériences chirurgicales visant à délimiter les zones du cerveau et leurs diverses fonctions, afin de ramener à la vie sa femme, plongée dans un profond coma (Lovanna Gardner). Mungo et Casimir sont les victimes de ses expériences imprudentes. Après avoir assisté Cadman lors d'une opération rien moins qu'orthodoxe sur le cerveau mis à nu d'un marin (George Sawaya), Ramsey commence à se douter de quelque chose. Aidé de Laurie, il explore les catacombes du château dans lesquelles il découvre, enchaînées, les victimes des mutilations de Cadman : un fou fanatique (John Carradine), une femelle mons-



trueuse, folle elle aussi (Sally Yarnell), le marin, dont le visage s'est hideusement infecté et l'usurier (Tor Johnson) pour l'assassinat duquel Ramsey avait été condamné. Cadman projette une opération censée couronner ses efforts, pour laquelle il a besoin de Ramsey, qui lui procurera son assistance involontaire et de Laurie... comme cobaye humain. Mais les prisonniers à demi-humains de Cadman mettent fin à ses espoirs : libérés de leurs entraves, ils hantent maintenant le château, précipitent Daphné dans un foyer rugissant et étranglant Mungo. Cadman trouvera là mort dans une chute fatale en fuyant devant ses victimes déchainées...

Un succès commercial

En dépit de quelques maladresses et d'une atmosphère claustrophobique, le film bénéficiait de l'interprétation remarquable de Basil Rathbone et de décors de bonne qualité compte-tenu des limites imposées par le budget. Apparemment impressionnés par le potentiel du film, les responsables des United Artists organisèrent une sortie élaborée selon les critères d'Hollywood et le film bénéficia d'un lancement publicitaire original ainsi que d'un certain nombre de prestations des acteurs dans tout le pays. George Bau, le spécialiste des maquillages dont le travail est pour beaucoup dans le succès du film, fabriquera par ailleurs et pour 20.000 dollars, 6 silhouettes grandeur nature en cire, de Rathbone, Akim Tamiroff, Bela Lugosi, Lon Chaney, John Carradine et Louanna Gardner, qui furent envoyées dans les villes stratégiques dans des cercueils individuels pour le lancement du film. *The Black Sleep* sortit en juin, rapportant des bénéfices jusqu'alors inégalés à la Bel-Air Productions dès la première semaine

d'exclusivité. En mars 1957, le film avait récolté près d'un million de dollars sur le marché national. Ce film, considéré aujourd'hui comme l'un des thrillers d'épouvante les plus impressionnants de l'époque, constitue une trêve dans la masse indistincte des séries "B" de science-fiction qui formaient trop souvent l'essentiel de la production d'alors.

Enchantés du succès financier de *The Black*



L'avant dernier rôle de Bela Lugosi : celui du muet Casimir dans *"The Black Sleep"* (1956)

Sleep, les responsables de la Bel-Air remirent LeBorg à l'ouvrage sur un sujet fantastique, avec *Voodoo Island*, tourné en extérieurs sur les lieux mêmes de l'action, dans les îles Kauai — les plus anciennes des îles Hawaï — en octobre et novembre 1956.

Boris Karloff face au Vaudou

Dans *Voodoo Island*, Philip Knight (Boris Karloff), qui s'est fait la réputation de dévoiler les faux phénomènes surnaturels, est appelé dans une île tropicale où une chaîne d'hôtels projette de s'installer, afin de faire la lumière sur une succession d'événements mystérieux. D'une expédition de reconnaissance envoyée sur place, seul l'un des membres, Mitchell (Glenn Dixon) est revenu, et encore à l'état de zombie, aveugle et muet. Knight part pour l'île, accompagné de son assistante, Sara (Beverly Tyler) et de deux employés de l'hôtel, Finch (Marvyn Vye) et Claire (Jean Engstrom), laquelle commence à se prendre d'un intérêt saphique pour Sara. En cours de route, ils sont rejoints par un agent d'un comptoir commercial, Schuyler (Elisha Cook Jr) et un ancien officier de marine, Matthew Gunn (Rhodes Reason). La mort inexplicable de Mitchell et d'autres événements pour le moins inquiétants semblent indiquer la présence de forces vaudou à l'œuvre dans l'île. Knight et son équipe se lancent dans son exploration et ne tardent pas à découvrir des indices qui les entraînent dans les profondeurs de la terre. Claire est dévorée par des plantes carnivores ; Finch voit un enfant disparaître dans une autre, mais il ne tarde pas à entrer en transes et à devenir zombie à son tour. Knight et les autres sont capturés par les indigènes et amenés devant le Souverain de l'île (Frederick Ledebur) qui leur annonce que son peuple et lui ne se laisseront pas chasser de leur

LES ARTISTES ASSOCIÉS S.A.B. *Mérenfont*



file. Schuyler défie ouvertement le Souverain mais, victime d'un étrange maléfice, il trouve la mort en se précipitant du haut d'un pont suspendu au-dessus d'un gouffre. Knight, qui croit maintenant humblement aux forces surnaturelles, persuade le Souverain que s'il les libère, ses amis et lui, il veillera à ce qu'on les laisse en paix dans leur île... Le résultat devait être moins heureux que pour le précédent film en dépit de la présence, en tête d'affiche, de Boris Karloff dont c'était la première apparition dans un vrai film d'épouvante depuis *The Black Castle* en 1952. En mettant en scène, d'une façon rien moins que subtile, il est vrai, une héroïne lesbienne, ce film constituait une tentative intéressante de rupture avec le puritanisme ambiant ; mais il souffrait d'un scénario mélodramatique, les plantes monstrueuses étaient par trop invraisemblables et les prestations d'Elisha Cook Jr et de Karloff, bien condescendant dans son personnage de professionnel en réfutation des mythes surnaturels, étonnamment peu convaincantes. La Bel-Air coupla le film avec un thriller du réalisateur Lee Sholem intitulé *Pharaoh's Curse*

et le tandem passa relativement inaperçu dans la moulinette de la distribution des United Artists.

Où *The Black Sleep* a-t-il été tourné ?

Il a été intégralement filmé dans les studios de Ziv, non loin de Los Angeles. Le budget était de 200.000 dollars, à 10.000 dollars près. J'aurais voulu le faire en couleurs — il aurait cinq fois mieux marché — mais ils n'avaient pas les moyens : ça leur aurait coûté 20 % plus cher...

Le film semble avoir été conçu pour mettre en scène toutes les vedettes de l'époque...

Non. Lorsque j'ai vu le script, nous n'avions aucune idée de la distribution. Howard Koch et Aubrey Schenck, les producteurs exécutifs, m'ont seulement dit qu'ils étaient en cours de négociations avec Basil Rathbone et Lon Chaney.

Avec un plateau de vedettes pareil, *The Black Sleep* donne l'impression de n'être pas très solidement structuré : le seul rôle taillé à la mesure de son interprète est celui de Rathbone ; les autres



John Carradine dans "*The Black Sleep*"
n'avaient plus grand chose à se mettre sous la dent

Eh bien, Basil Rathbone était extrêmement populaire et au mieux de sa forme, tandis que Carradine commençait à vieillir et que Chaney était déjà bien malade. Quant à Lugosi, il était très diminué par la drogue. Il avait toujours quelqu'un avec lui pour le soutenir.

Selon ses biographes, Lugosi avait subi une cure de désintoxication et aurait été en bonne santé à ce moment-là

Il n'allait pas bien du tout. D'ailleurs, il est mort l'année suivante.

Les personnages incarnés par Lugosi et Chaney étaient-ils muets à cause de ces problèmes de santé, justement ?

Celui de Lon n'était pas muet, il avait le cerveau atteint ! Lugosi s'était fait coupé la langue de sorte qu'il ne pouvait pas parler non plus. Le plus drôle c'est que Lugosi n'arrêtait pas de me dire : "Herr Direktor, faites-m'en faire un peu plus ; je n'ai rien à dire !" Je répondais en riant qu'il n'avait plus de langue et que je ne pouvais pas le faire parler, mais il n'en restait pas là : "Donnez-moi un dialogue ! Il faut que je dise quelque chose !" Je lui expliquais qu'il était le valet de Basil Rathbone et qu'il n'avait qu'une chose à faire : rester à côté de lui et hocher la tête. Et puis un beau jour, j'ai cédé : je lui ai dit que j'allais le mettre dans une scène où Rathbone était en grande discussion avec Akim Tamiroff. Lugosi s'est mis à grimacer dès que Rathbone a ouvert la bouche et il a complètement gâché le plan. Enfin, pour le calmer, j'ai pris quelques gros plans de lui, tout en sachant parfaitement qu'ils finiraient sur le plancher de la salle de montage. Mais ça a eu la vertu de le satisfaire et il m'a remercié.

Lugosi aurait dit pendant le tournage que "Basil Rathbone lui avait pris son rôle, que c'était lui la vedette et qu'il était relégué dans un rôle subalterne"...

C'est possible ; Cependant, même Basil Rathbone avait déjà eu de meilleurs rôles que dans *The Black Sleep*. C'était un acteur de premier plan. Mais les plus grands acteurs vieillissent eux aussi et finissent par se retrouver dans des seconds rôles alors qu'ils jouaient auparavant les jeunes premiers. Ce



George Sawayn, le marin au visage déformé de "The Black Sloop"



Tor Johnson et John Carradine hurlent leur vengeance dans "The Black Sleep"

genre de rodomontades était typique de Lugosi.

Qu'en est-il des rumeurs d'antagonisme sur le plateau parmi les acteurs ?

Il n'y avait pas d'antagonisme ouvert, mais chacun tentait de tirer la couverture à lui. Il fallait toujours que je les empêche d'en faire de trop ; si je leur avais laissé la bride sur le cou, c'aurait été la mort du film. A la fin, quand les monstres sont lâchés dans la tour, Carradine hurle "Tue ! Tue !" et ils en font tous des tonnes, mais ça n'a pas d'importance, au contraire. C'était une scène très réussie ; à la fin du film, ils avaient bien le droit de se venger du docteur.

Est-il exact qu'un jour, sur le plateau, Chaney a pris Lugosi par le paletot et l'a brandi au-dessus de sa tête ?

Il y avait une sorte de... je ne dirais pas de haine, mais au moins de rivalité entre eux, depuis l'époque où ils jouaient tous les deux Dracula pour l'Universal. C'est que, vous voyez, le Grand Dracula, c'était Lugosi ; et puis, je ne sais pas ce qui s'est passé à l'Universal, mais ils ont confié le rôle à Chaney (*Son of Dracula*, 1943). Avant même que je n'arrive à l'Universal, ils étaient pour le moins rivaux. Ils ont donné libre cours à leur hostilité sur le tournage de *The Black Sleep*. Chaney avait été mortifié par une remarque de Lugosi, et ils ont failli en venir aux mains. Chaney l'a bien un peu secoué mais il a fini par le reposer à terre... Enfin, nous l'y avons aidé. Et par la suite nous avons veillé à ce qu'ils ne se retrouvent pas en présence l'un de l'autre.

Chaney était très bien physiquement dans le rôle de l'infortuné Mungo, mais il n'innovait pas beaucoup par rapport à ses précédents personnages...

Chaney avait repris la démarche qu'il avait mise au point lui-même pour la Momie et le gémissement dont il avait doté le seul bon rôle qu'il aie jamais eu, celui de Lennie dans *Des souris et des hommes*. Lennie faisait maintenant partie intégrante de lui, et on l'avait un peu trop revu dans des tas de films où il n'avait rien à faire. Dès qu'il devait manifester quelque chose dans un film, c'était Lennie qui revenait.

Beaucoup de fans reprochent à *The Black Sleep* la façon dont il tente de détourner Akim Tamiroff de son emploi de star de l'épouvante, même si ce n'était alors que son premier rôle dans le genre...

Dans le rôle d'Odo, le gitan, il était censé

faire rire et donc procurer une détente au spectateur. Il était parfait dans le personnage. Nous avions essayé d'obtenir Peter Lorre pour ce rôle, mais il était trop exigeant. Si nous avions pu avoir Peter Lorre, nous aurions un peu étoffé le rôle. C'est Herbert Rudley qui incarnait le docteur. Après les prises de vues, il m'a montré une de ses histoires qui était bien écrite, je lui ai fait lire une des miennes et je lui ai demandé s'il aimerait travailler avec moi. Il m'a répondu que ça lui plairait beaucoup et nous avons écrit un scénario ensemble : *The Flesh and the Spirit* qui n'a pas encore été porté à l'écran à ce jour. C'était une nouvelle version de l'histoire de Marie-Madeleine, qui racontait comment Marie de Magdalena et Levi de Jerusalem, adolescents, se rencontraient et tombaient amoureux l'un de l'autre.

Comment aviez-vous approché le scénario de *The Black Sleep* ?

Je m'efforce toujours de faire apparaître les motivations des "méchants" ; qu'est-ce qui les fait agir de la sorte ? Rathbone incarnait un médecin qui endommage le cerveau des gens en procédant à des expériences chirurgicales. Le film d'horreur moyen montre l'épouvante, mais ne l'explique pas. C'est

pour cela que j'ai écrit la scène où Rathbone jure devant sa femme plongée dans le coma qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour la ramener à la vie, même s'il doit tuer pour cela. On ne peut qu'éprouver de la sympathie pour un personnage de ce genre. Je pense que cette scène apporte quelque chose au film ; elle donne de l'épaisseur au personnage. Ce n'était pas un simple fou. Par la suite (rires), Aubrey Schenck m'a dit que le scénariste, John C. Higgins, avait été furieux que je ne l'aie pas appelé pour lui demander son avis. En fait, j'avais bien essayé de lui téléphoner, mais je n'avais jamais réussi à le joindre. Je lui avais laissé un message, mais il ne m'avait jamais rappelé.

L'une des scènes les plus fameuses de *The Black Sleep* est celle où l'on voit Rathbone et Herbert Rudley opérer le marin, lui ouvrir le cuir chevelu et mettre le cerveau à nu.

J'avais fait appel aux conseils d'un neuro-chirurgien qui m'avait dit exactement comment procéder. Lorsque le cerveau est à nu, il suinte ; il s'en écoule un liquide, de sorte que nous avions demandé à un technicien des effets spéciaux de dissimuler une éponge et un tuyau sous la table d'opération et, à la demande, il pressait un peu l'éponge, pompait le liquide par le tuyau et le faisait ressortir par le cerveau. Ce n'était pas aussi sanglant que tout ce qu'on voit aujourd'hui.

Personne n'avait pensé à Boris Karloff pour *The Black Sleep* ?

Je ne crois pas, non. Karloff ne devait pas être aux Etats-Unis en ce moment-là. J'ai beaucoup aimé travailler avec lui sur *Voodoo Island*. Ce n'était pas seulement un acteur formidable, c'était aussi un gentleman, très cultivé.

Le fait de travailler essentiellement en extérieurs, sur *Voodoo Island*, lui a-t-il posé des problèmes ?

Non, parce que le temps était très clément à Hawaï. Il faisait doux, à Kauai, où nous avons tourné. Il y avait là-bas un jardin planté de fleurs différentes selon les coins. Nous n'avions qu'à tourner la caméra pour que le décor change du tout au tout. C'était un système économique et efficace. Je crois que nous avons fait le film pour 150.000 dollars.

Et la scène de nu que vous avez tournée pour la version destinée à l'étranger ?



Tor Johnson, George Sawaya et John Carradine se déchainent contre Lon Chaney Jr. à l'issue du film

Jean Engstrom était censée incarner une fille un peu lesbienne sur les bords. Ce n'était pas évident au niveau des dialogues ; on ne pouvait pas raconter tout ce qu'on voulait à l'époque. Mais on suggérait qu'elle aurait bien aimé passer à l'acte avec la secrétaire de Karloff, interprétée par Beverly Tyler. Nous l'avions donc faite nager nue, si l'on peut dire. A ce moment-là, la censure sévisait encore aux Etats-Unis, alors que la nudité était acceptée en Europe.

Le résultat ne fut pas aussi bon que nous l'escomptions. Elle s'était engagée à le faire, mais au moment de tourner la scène, elle eut peur de ne pas être assez bien roulée. Nous aurions été mieux inspirés de vérifier avant ! (rires) Pour finir, avec des faux seins et un maillot de bain qui *ressemblait* vraiment à la chair une fois mouillé, elle avait l'air nue bien qu'elle ne le *fût pas*. Encore une fois, le résultat était un peu décevant.

Les plantes carnivores du film n'étaient pas très convaincantes non plus.

Le responsable des effets spéciaux nous avait fait voir dans une piscine, à Hollywood, comment les plantes pouvaient s'enrouler autour



Sally Yarnell, incarne une créature dangereuse et folle à l'iller dans "The Black Sleep"



Le réalisateur Reginald Le Borg guide Carradine pour une scène de "The Black Sleep"

des pieds et des jambes des nageurs. Ce n'était pas formidable et je lui ai dit de trouver mieux. Il a répondu qu'il savait comment faire et que ce serait au point lorsque nous arriverions à Hawaï. Mais elles n'ont *jamais* marché comme il aurait fallu...

Vincent Price dans un conte de Maupassant

Prenant le temps, entre de nombreux engagements à la télévision, pour laquelle il a réalisé, de la fin des années 50 au début des années 60, *Tightrope*, *Death Valley Days*, *Maverick*, *Bronco* et *Sugarfoot*, LeBorg retrouva le grand écran pour deux titres. Ces deux incursions plus récentes dans le cinéma du genre, *The Flight that Disappeared* (1961) et *Diary of a Madman* (1963), furent produites par Edward Small sous les bannières de la Harvard Films et de l'Admiral Pictures et distribuées par United Artists. *The Flight that Disappeared* était un conte de science-fiction moralisateur : des savants terriens étaient envoyés dans un pays de cocagne extra-terrestre où les générations à naître sur notre monde leur faisaient un procès pour avoir mis au point une nouvelle bombe encore plus terrifiante que toutes les précédentes. Le film sortit et disparut des écrans sans faire de vagues, mais Small apprécia le travail de LeBorg et fit de nouveau appel à lui par la suite pour mettre en scène *Diary of a Madman*, sur un scénario de Robert E. Kent, également producteur du film, d'après "Le Horla" de Maupassant. Complétant le panthéon des stars de l'horreur que LeBorg devait diriger au cours de sa carrière, Vincent Price tenait la vedette dans le rôle d'un magistrat français possédé du démon dans ce film en couleurs, par ailleurs bien pourvu dans tous les domaines. Quelques touches authentiquement macabres et une attaque au couteau assez violente, qui n'était pas sans évoquer la scène de la douche de *Psychose*, constituent les points forts de ce film qui marquait la première tentative de LeBorg dans les nouvelles libertés permises par le cinéma de l'horreur.

L'étrange histoire du juge Cordier se passe en France, en 1886.

Un matin, on enterre le magistrat Simon Cordier, mort dans des circonstances mystérieuses. L'assistance se réunit ensuite pour la lecture du journal de Cordier, dans lequel on espère bien trouver le secret de sa fin tragique. Ledit journal s'ouvre au jour où... flashback... Cordier rend visite dans sa cellule à



Jean Engstrom est saisi et étouffé par une plante carnivore géante dans "Voodoo Island" (1957)

un condamné à mort, Girot (Harvey Stevens), qui persiste dans ses déclarations : il aurait tué sous l'influence d'un esprit invisible, le Horla. Une lueur surnaturelle envahit le regard de Girot, qui se jette sur Cordier. Girot meurt dans la lutte et l'esprit maléfique se transfère dans le corps de Cordier, qui se remet à sa vieille passion, la sculpture. Il paye un modèle, Odette (Nancy Kovack) pour poser pour un buste. Possédé par le Horla, Cordier se met à courtoiser la froide Odette, et une explication s'ensuit entre le sculpteur et le mari de la belle, un peintre, Paul (Chris Warfield). Cette nuit-là, poussé par le Horla, Cordier poignarde et décapite Odette, dont il dissimule la tête dans le buste d'argile. Le Horla lui ordonne alors de tuer Jean D'Arville (Elaine Devry), la fille du propriétaire d'une galerie d'art. Tandis que Cordier pourchasse Jean dans les ruelles ténébreuses en brandissant un couteau, l'image d'un crucifix se reflète dans la lame et Cordier redevient lui-même. Il rentre précipitamment chez lui afin de tendre un piège au Horla. Lorsque le démon arrive, Cordier fracasse une lampe à pétrole et l'atelier est bientôt la proie des flammes. Cordier et le Horla périssent dans l'incendie...

Le ton de The Flight that Disappeared était différent, plus moralisateur...

Oui. C'était une bonne idée qui aurait pu aller très loin ; c'était un film à message. On aurait pu en faire quelque chose de mieux, avec davantage d'argent, mais nous n'avions que huit jours de tournage, et un budget dérisoire. Quelqu'un avait dû se dire "on va faire un petit film pas cher, qui aura quelque chose à dire". Et comme j'aime les films qui veulent dire quelque chose, j'ai accepté.

Comment auriez-vous pu faire mieux, si vous aviez eu un peu plus d'argent ?

Le décor que nous avons construit n'était qu'une plate-forme noyée dans la fumée et le brouillard. Avec un peu d'argent, j'aurais pu construire un décor plus grand, mettre davantage de personnages dans la carlingue et lancer un vrai débat politique. Mais personne ne voulait en entendre parler.

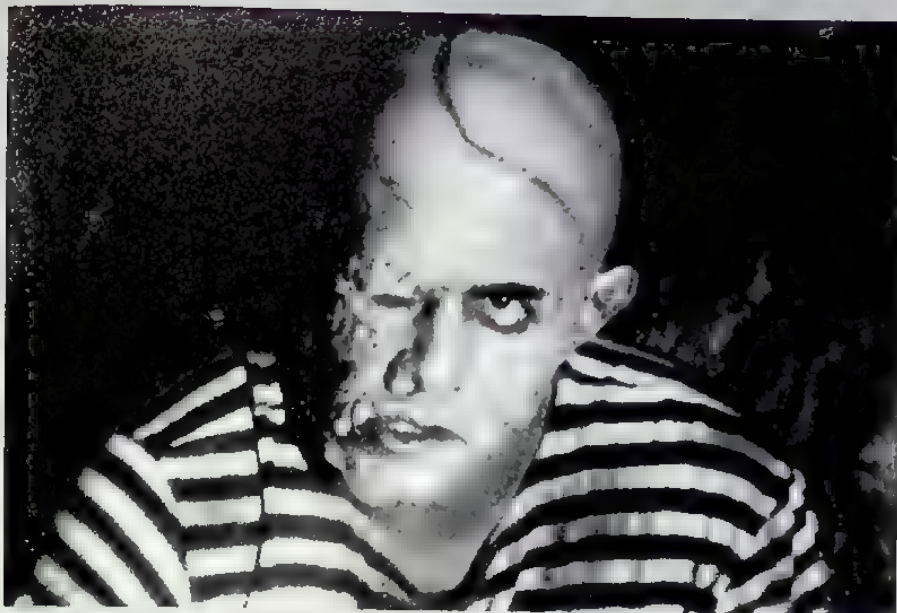
The Flight that Disappeared était une production Eddie Small. J'ai fait trois films pour lui : *The Flight that Disappeared*, *Deadly Duo* et *Diary of a Madman* avec Vincent Price. J'avais d'abord fait les deux petits films pas chers — *Flight* et *Deadly* — qui avaient beaucoup plu à Small, et c'est à la suite de cela qu'il m'a confié celui avec Vincent Price.

Diary of a Madman semble avoir été inspiré par le succès de la "série Poe" réalisée par Corman pour l'AIP

C'est bien possible. Robert Kent adorait cette nouvelle de Guy de Maupassant, "Le Horla" et il avait réussi à vendre à Eddie Small l'idée d'en tirer un film. Ken en avait écrit le scénario que l'on m'avait confié. Je trouvais que c'était une très bonne histoire, bien ficelée, à part la voix du Horla que j'aurais voulu déformer un peu. Nous avons fait un essai tel que je l'aurais voulu, mais Eddie Small a décrété qu'il n'y comprenait rien, et que ce Horla parlerait comme tout le monde. Ce qui était un tort, mais enfin...



Boris Karloff et ses compagnons observent les conséquences de la magie noire ("Voodoo Island")



George Sawaya, hideuse créature de "The Black Sleep"...



... et le non moins patibulaire Tor Johnson



Vincent Price saisi d'horreur devant une statue qui "saigne" dans "Diary of a Madman" (1963)

De quel budget disposiez-vous ?

300 ou 350.000 dollars. Nous avons tourné dans les studios Goldwyn. *Diary of a Madman* fut bien accueilli par la critique et marcha très fort. Je fus désolé d'apprendre la mort d'Eddie Small, juste après la sortie du film ; il m'avait promis de faire appel à moi pour d'autres choses. On ne peut pas gagner à tous les coups. C'est la vie.

Vous avez connu et travaillé avec les plus grandes vedettes de l'épouvante. Laquelle préférez-vous ?

Karloff. C'était vraiment quelqu'un. C'était un plaisir de parler ou de travailler avec lui.

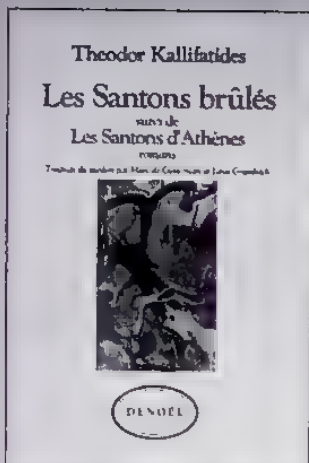
Nous étions amis, Basil Rathbone et moi. Je connaissais sa femme, Ouida ; elle m'invitait à toutes ses soirées. J'aimais beaucoup le diriger et je crois qu'il appréciait aussi de travailler avec moi. Nous nous entendions vraiment bien. Il m'avait même écrit une longue lettre de New York, après *The Black Sleep*, pour me dire qu'une compagnie de production new-yorkaise lui avait proposé un nouveau film d'horreur et qu'il n'accepterait que si c'était moi qui le réalisais ! Pour moi, Vincent Price était un très grand professionnel doublé d'un homme adorable. En fait, je l'ai encore revu pas plus tard qu'il y a deux semaines, dans une librairie. J'aimais beaucoup travailler avec John Carradine, parce que, quand il buvait, il déclamaient du Shakespeare ! À la fin du tournage de *The Black Sleep*, nous avons organisé une petite soirée, comme d'habitude, et il était assez imbibé. J'avais un peu appris *Hamlet* et j'ai entrepris de lui donner la réplique. On a pas mal péroré ce soir-là. C'était très drôle.

Un stradivarius hanté

Reginald LeBorg a mis deux films en scène après sa trilogie pour Edward Small : un drame britannique sur la perception extrasensorielle, *The Eyes of Annie Jones* (1964) avec Richard Conte et un thriller psychologique intitulé *So Evil, my Sister* (1973), sorte de policier du style des *Diaboliques*, avec Faith Domergue. Il dirigea aussi la seconde équipe de prises de vues de *House of the Black Death* (1965), petit film d'horreur mettant en scène Lon Chaney Jr, John Carradine et Andrea King.

Aujourd'hui, le réalisateur cherche à réunir les fonds nécessaires au financement de plusieurs de ses pièces et de ses scénarios. A son palmarès littéraire, outre *The Flesh and the Spirit*, l'on trouve *The Haunted Violin*, qui raconte l'histoire d'un Stradivarius hanté : on l'avait sculpté dans le bois d'un arbre auquel une jeune fille innocente avait été pendue pour sorcellerie ; *A Love Unholy*, une histoire d'Oedipe moderne ; *Pagliacci*, une adaptation à l'écran de l'opéra de Leoncavallo, et enfin *Madame Prime Minister*, une comédie fantastique qui décrit la vie dans deux cents ans, à une époque où les femmes mènent le monde. LeBorg a également écrit un grand nombre de téléfilms, de documentaires et de sujets d'émissions télévisées.

En dépit de son âge, LeBorg est sûr, non seulement de pouvoir assumer la mise en scène de la plupart de ces projets, mais encore que la force du sujet de ses pièces leur donne de bonnes chances d'être un jour portées à l'écran. LeBorg a un dernier projet en chantier, un recueil — intitulé "A Knight in Hollywood" — de nouvelles autobiographiques satiriques dans lesquelles il relate ses démêlés avec les producteurs, les employés des studios et les vedettes féminines, au cours des longues années qu'il a passées au service de l'industrie cinématographique. □■



LES SANTONS BRULÉS LES SANTONS D'ATHÈNES

Theodor Kallifatides

Ces deux courts romans font eux-mêmes suite à un premier ouvrage, *Les santons du Péloponnèse*, "cruelle et rabelaisienne chronique de l'occupation allemande dans un petit village grec." Nous retrouvons ici bon nombre des personnages du premier volume, assistant cette fois à la fuite des armées teutoniques, et découvrant du même coup, pour leur malheur, la signification du proverbe d'origine homérique : "tomber de Charybde en Scylla". En effet, les nazis à peine partis, on assiste en Grèce à la montée du fascisme, et à une nouvelle vague de répression anti-communiste, ouvertement soutenues par Churchill, puis par les forces américaines.

De 1944 à 1949, grandit et mûrit l'enfant Minos qui voit, au fil des années et des différentes étapes de cette guerre continuelle et fratricide, mourir ou disparaître ses frères, ses parents, ses amis, puis Jolos, son village. Tour à tour drôle, cru, lucide, cruel, tendre, et généreux, ce roman, construit dans le temps sur le modèle d'un damier, suit cependant le déroulement chronologique de la situation politique en Grèce, jusqu'à l'écrasement des partisans communistes, l'Armée Démocratique, et l'éclatement définitif du village de Jolos.

C'est avec une tendresse infinie que Th. Kallifatides entraîne ses personnages dans des épreuves terribles, apprentissage de la mort et du déchirement pour les jeunes protagonistes, et qu'il évoque la résistance acharnée des hommes face aux humiliations incessantes, aux douleurs et aux mauvais traitements de la vie dans une période particulièrement meurtrière de la Grèce, jusqu'au renoncement aux illusions. Mais n'oublions pas le côté "rabelaisien" de l'ouvrage : scènes cocasses de la jeunesse des héros, parfois d'un langage très vert, et presque toujours hila-

rant et parfaitement réalistes. D'un extrême à l'autre, le lecteur ne pourra qu'être touché par l'écriture poétique et généreuse, teintée de philosophie, de cet auteur qui est aussi un exilé — et c'est peut-être là l'une des clefs de cette puissance d'évocation qu'il partage avec d'autres écrivains exilés. (Denoël).

Xavier Perret

AU COEUR DE LA COMÈTE

Grégory Benford
et David Brin

Encore un de ces énormes romans (500 pages en petits caractères), encore un de ces ouvrages pétris de hard science qui lui donne sa couleur et sa matière — mais ici, contrairement à ce qui se passe chez Robert Forward ou Charles Sheffield, sans l'étouffer. Ce qui ne saurait étonner de la part d'auteurs aussi confirmés et brillants que Benford (dont on n'a pas oublié le dense et très humain *Paysage du temps* chez Denoël), et Brin, dont *Marée Stellaire* présentait (J'ai Lu) un renouvellement certain du space-opéra. De quoi est-il question dans ce *Cœur de la comète* ? Rien moins que l'exploitation totale et systématique de Halley, où ont pris place quelques centaines d'hommes et de femmes, embarqués dans un voyage circum-solaire extrêmement hasardeux et dangereux de 76 ans, entre deux passages de la célèbre comète, soit celui de 2061 et son retour en 2137. Le roman est une chronique précise de ce qui se passe sur cette comète, et dans ses entrailles surtout, où les Hommes se sont creusés de gigantesques terriers, pendant toutes ces années. Certes, il est assez facile, dès les premières pages, de deviner de quoi seront tissées les péripéties du récit : lutte contre un environnement hostile, rencontre avec des créatures halleyennes intelligentes mais dangereuses (certaines après séquences dans des tunnels gelés où l'ennemi invisible est tapi font penser à *Alien* !), antagonisme perpétuel, pour des questions de philosophie, de tactique, de hiérarchie, de racisme, entre les explorateurs et entre eux et la Terre...

C'est ce dernier point, surtout, qui a préoccupé les auteurs, et leur a permis de "tenir" leur 500 pages sans faiblir, sans faillir (ils n'étaient a priori pas obligés de faire si long...), en articulant leur récit autour de trois personnages principaux : Carl, un spationaute plutôt baroudeur (mais absolument pas stéréotypé), qui est amoureux de Virginia, une spécialiste de l'intelligence artificielle qui, après sa "mort", finira par faire, sinon corps, du moins esprit avec son ordinateur familial, elle-même amoureuse de Saul, un biologiste tourmenté (il est Jülf : le sté-

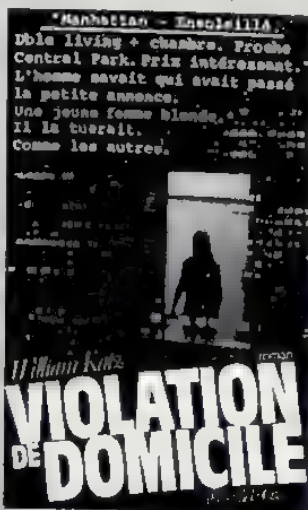
réotype montre le bout de son nez), qui parvient à trouver le remède contre la contagion des organismes halleyens, et la clé de la survie des humains... Ce schéma se complique du fait que l'équipe d'exploration est divisée entre les Arcistes, un très puissant mouvement terrestre qui prône le retour aux "vraies valeurs" et à l'écologie, et les Percells, des humains modifiés, qui sont perçus comme des mutants voulant prendre la place des "vrais hommes" : la sympathie des auteurs va, c'est net, aux Percells, et c'est ici, sans doute, qu'un scientisme quelque peu envahissant et triomphateur pointe son museau. N'empêche, *Au cœur de la comète* est un grand et passionnant roman d'aventures spatiales, un des meilleurs "Ailleurs et demain" de ces dernières années (nous mettrons hors-concours les Herbert), et qui peut se comparer, forme et fond, à *Shiva le destructeur*, paru voici quelques années au C.L.A., et signé Benford, en collaboration cette fois avec William Rosler. Comme on se retrouve ! (Robert Laffont, "Ailleurs et demain").

Jean-Pierre Andreuon

VIOLATION DE DOMICILE

William Katz

Un roman de William Katz avait déjà paru en France, dans la défunte et très intéressante collection "Paniques", sous le titre *Fête fatale*. Il s'agissait d'un thriller mettant en scène un schizophrène particulièrement dangereux qui, à dates fixes, tuait une jeune femme. C'était une œuvre réussie, palpitante, et au retournement final surprenant (voir E.F. n° 69).



Dans ce second roman, *Violation de Domicile*, William Katz reprend exactement la même intrigue — un tueur psychopathe particulièrement ingénieux assassine des femmes —, et le même genre de personnages : Laura, l'héroïne, jolte et peu méfiante, apparemment sans défense (dans le but de

renforcer le suspense), et un policier chargé de l'enquête, l'inspecteur Karlov, auxquels il adjoint quelques personnages secondaires pour "épaissir" l'action, et rendre le roman plus convaincant. Une série de meurtres ensanglantante New York, et une véritable psychose s'empare du quartier où ils ont été perpétrés. Toutes les victimes sont des jeunes femmes sans histoires, qui venaient de mettre leur appartement en vente, et qui toutes ont fait entrer leur bourreau chez elles. Et toujours l'on retrouve la même petite gondole en papier, déposée à côté de leur cadavre, signature discrète et énigmatique du meurtrier.

L'inspecteur Karlov suit l'affaire de très près, ne négligeant aucune piste, et recourant facilement aux méthodes d'investigation les plus modernes, comme les ordinateurs où les moindres arrestations et les plus petits délits sont mis en mémoire. Parallèlement à cette enquête, l'auteur s'attache aux faits et gestes de l'héroïne, prochaine victime du fou criminel. Pourra-t-elle être sauvée par les policiers ? Tout concours à faire monter le suspense jusqu'au chapitre final.

De ce point de vue, *Fête fatale* était une réussite : rebondissements, montée inexorable de la peur, en quête difficile, et coup de théâtre ultime. La psychologie de l'assassin était également décrite avec crédibilité, et les motifs de sa folie sanguinaire exposés avec conviction.

Dans le présent roman, les mobiles du psychopathe sont assez simples, et peu d'explications sont fournies sur la cause profonde de sa psychose. Sa personnalité est bien moins riche, mais il garde cependant beaucoup d'intérêt par la précision et le souci du détail qu'il met dans l'élaboration de ses meurtres. Tous sont consommés avec art, et il va même jusqu'à passer l'aspirateur après chacun d'eux pour ne laisser aucune trace !

Violation de Domicile n'a pas le même impact que *Fête fatale*, plus long et plus fouillé, et surtout il y manque cet ultime retournement de situation qui laissait au lecteur une plus forte impression de l'ensemble du roman. Mais ce dernier demeure néanmoins un bon thriller, au suspense soutenu, et qui se lit d'une seule traite (*Pres-ses de la Cité*).

Elisabeth Campos

LES ANIMAUX FUNÈRES

Serge Brussolo

Pendant plus de la moitié de son volume, le roman, qui se déroule dans une ville d'un pays fictif d'Amérique du Sud, ne semble qu'une évocation bourrée de couleur locale, la récréation poussée à l'extrême d'une de ces localités

FANTASTIQUE

par Xavier Perret

du bout du monde coincées entre l'extrême pauvreté et la richesse, entre la chaleur d'été du jour et les maléfices de la nuit, entre le modernisme et les superstitions. Les personnages, des flics corrompus, un journaliste verveux, des gosses des favellas qui cherchent à se sortir d'affaire grâce à des trafics louches ou à la prostitution, une sorcière qui vend ses potions, sans oublier les retraités qui comptent parmi eux de "vieux dégueu assés", participent à cette ambiance délirante, dont l'archétype est la première partie du *Salaire de la peur* de Clouzot, mais que Brussolo a déjà explorée dans d'autres romans de SF comme *Le docteur squelette*, ou un polar tel que *La maison vénéneuse*. A l'évidence, cette couleur locale-là, et ce qu'elle traîne orgueilleusement de pourrissement, de décomposition, a tout pour plaire à un auteur qui s'est fait une spécialité du nauséux hissé à la dignité de l'œuvre d'art. Mais Brussolo ne se contente pas d'en rajouter à une déliquescence somme toute naturelle (même qu'il le fait, à son habitude, très billamment), il ajoute, dans la deuxième partie de son récit tout un corpus de sombre magie, avec une invasion de singes curieusement "habités" : "Les Indiens prétendent que l'esprit des ancêtres enfouis dans la terre passe dans le maïs que nous mangeons. Si les singes ont dévoré les cadavres, il est normal qu'une partie de l'âme des défunts soit maintenant en eux". Cette invasion fantasmagorique et sanglante (symbolique aussi, puisque les singes sont sensés se venger des hommes qui ont bétonné leur ancien territoire de jungle) culmine lors d'une cauchemardesque séquence nocturne où un cimetière entier est bouleversé par les morts, sous les yeux d'un prêtre littéralement envahi par une diabolique vermine issue de la terre... Un très, très bon Brussolo (mais c'est presque devenu un truisme que de le dire) qui, en outre, est en attente d'une suite (*Fleuve Noir*, "Anticipation").

Jean-Pierre Andrevon

PROPHÉTIE

David Seltzer

David Seltzer est l'auteur de *La Malédiction*, ainsi que du scénario du film tiré de son livre. Il a parallèlement à ce dernier, signé de nombreux autres scénarios de films pour le cinéma et la télévision. Avec *Prophétie*, son second roman, il se lance dans le récit de catastrophe : au cœur de la forêt de l'état du Maine, territoire indien, le Dr. Vern, accompagné de sa femme, enquête sur la pollution des eaux du Lac Manatee provoquée par une usine à papier. La réalité de la situation va bientôt dépasser en horreur toutes les fic-

tions : le mercure de méthyl inorganique, employé pour débarrasser le bois et les machines séjournant dans l'eau des algues et micro-organismes qui s'y accrochent, provoque une déstabilisation de l'environnement biologique, et des mutations abominables sur les animaux et, par effet de bande, sur les Indiens qui se nourrissent des produits de la pêche

David Seltzer

PROPHÉTIE



D'une écriture habile, Seltzer élabore des personnages parfaitement crédibles, et très attachants, ce qui est l'une des conditions sine qua non à la bonne marche de tout roman à suspense. L'intrigue, développée comme une enquête journalistique, monte suivant un lent crescendo jusqu'au fortissimo : le paroxysme de terreur et de violence qui suit la découverte du produit meurtrier. Parallèlement au drame écologique, se déroule un drame humain : celui de nos deux héros, ou l'histoire d'un couple au bord de la crise. Tout cela constitue autant de plans d'identification pour le lecteur, l'accrochant ainsi au récit par une multitude d'hameçons auxquels on mord avec le plus grand plaisir (*Néo*)

Xavier Perret

PS : détail "amusant", le traducteur s'est cru obligé de traduire le nom américain de l'Abominable Homme des Neiges (le Big Foot) littéralement, ce qui donne dans le texte "pied géant" (sic)

SECESSION-BIS

Pierre Pelot

Ce quatrième volet de l'errance du vétéran Burden, qui en l'an 1996 parcourt le Sud des États-Unis en semant sur son passage une curieuse épidémie de folie furieuse (dont la cause est un virus porteur de mémoire) comporte les qualités des trois précédents, sans en avoir tous les défauts. Mieux que cela, l'auteur a eu la bonne idée d'insulter à son récit — jusqu'ici exagérément intimiste — une dimension nationale, avec l'idée de cette "Sécession", qui coupe à nouveau

les États-Unis en deux, le gouvernement ayant décidé de bloquer tout le Sud du pays derrière une ligne de démarcation qui isolera le porteur de virus. Cela nous vaut une bonne bagarre entre une bande d'illuminés sudistes (la "Mississippian Wave") et l'armée fédérale, et une ambiance délirante à souhait. Les qualités dont je parlais plus haut résident essentiellement dans l'art qu'a Pelot de nous plonger dans le Deep South (un Deep South sans doute fantasmé mais plus vrai que nature) grâce à ses descriptions pâteuses, ici délayées dans un style où l'auteur a pu en partie élarguer ses phrases interminables. Au niveau de la lecture au premier degré, cet opus 4 passe donc très bien. Il est simplement dommage que l'on ressente toujours aussi peu la nécessité profonde de cette saga, car il est tout de même bien difficile de croire à la mobilisation d'un pays entier et de toute son armée, pour retrouver un fugueur dont le passage, loin d'entraîner une Apocalypse furieuse comme on serait en droit de l'attendre, ne se solde à chaque épisode que par trois ou quatre morts, bien moins que ce qu'un quelconque dingue de la gâchette en produit périodiquement. On aimerait aussi que la figure principale de la saga soit un peu plus fouillée et que son errance réponde à des mobiles autres qu'une perpétuelle fuite ne débouchant que sur le vide : ici, Burden traverse un certain nombre d'États dans le but de retourner au Home d'anciens combattants dont il s'est échappé. Quand il atteint son but aux dernières pages du livre, l'edit home a été évacué. La suite au prochain numéro, sans doute ? N'empêche, voulue ou pas, cette dérision (ou cette vacuité ?) commence à faire long feu (*Fleuve Noir* "Anticipation").

Jean-Pierre Andrevon

HORREURS MENTALES

Bruce Jones

Une fois n'est pas coutume, tous les personnages de premier plan de ce Gore-là sont des femmes (même ceux qu'on attendait le moins : un homme travesti, une morte qui ne l'était pas). Autre surprise, l'héroïne principale, Lurie, est une Noire appartenant à une classe plus que modeste, qui vient s'établir dans une petite ville au nom bizarre : Tarotsville. Une ville où bien entendu, des meurtres horribles vont se produire, tandis qu'un autre personnage féminin, dont la présence n'est signalée pendant les trois-quarts du récit que par de courts paragraphes subjectifs (et en italiques) forme le lien entre les victimes ou futures victimes, et donnera l'explication finale. Il s'agit bien entendu encore

d'un roman basé sur le personnage archétypique du psycho-killer mais, contrairement à la plupart des autres ouvrages qui lui sont consacrés, celui-ci n'abuse pas de descriptions sanglantes (au contraire il s'agit peut-être du roman le plus soft de la collection !), la psychologie de toutes ces femmes (la tentation du lesbianisme n'est pas oubliée) est fouillée même si cette fouille reste superficielle, enfin l'usage de pouvoirs psi (chez "l'enquêtrice" cachée comme chez la coupable masquée) donne un piment supplémentaire au déroulement de cette aventure bien nouée, et qui plus est dénouée par un happy end. Le chapitre le plus frappant et le plus original, qui décrit l'errance d'une des héroïnes dans des chemins qui paraissent n'aboutir nulle part (elle est en réalité soumise à une influence psychique qui perturbe ses sens) introduit un élément purement fantasmagorique bien venu, qu'on aurait aimé voir utilisé plus souvent

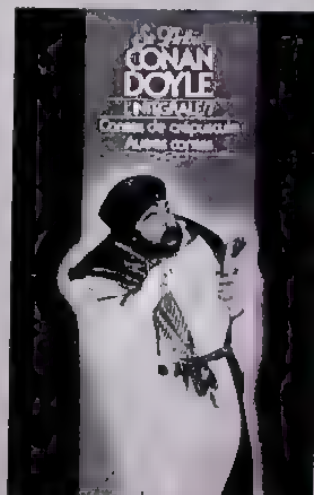
Le Bruce Jones qui signe cet ouvrage, assurément l'un des meilleurs de la collection, est-il le prolifique scénariste qui travaille pour bon nombre de graphistes américains de BD, dont Corben ? Je l'ignore, bien que les thèmes abordés prêtent pour l'affirmative. En tout cas, c'est un nouvel auteur à suivre ! (*Fleuve Noir*, "Gore").

Jean-Pierre Andrevon

L'INTEGRALE 7 : CONTES DE CREPUSCULE ET AUTRES CONTES

Conan Doyle

Chaque volume de l'intégrale Doyle contient au moins un chef-d'œuvre, disons une nouvelle incontestable : ici, c'est "Le lot n° 249" (qu'on aura pu lire notamment dans *Histoires et messages de l'au-delà*, une anthologie de Francis Lacassin réunie en 77



pour le Livre de Poche), qui conjure l'histoire de chambre close (une "présence" mystérieuse dans un *home d'étudiant*), l'histoire de vengeance, l'histoire de mort-vivant (on s'en rend assez vite compte, il s'agit d'une momie), l'histoire de détection enfin. Tout est remarquable dans ce texte (le plus long du recueil), à commencer par la première phrase, tout à la fois elliptique, accrocheuse, et parfois résumé de l'histoire : "Sur les agissements d'Edward Bellingham à l'encontre de William Monkhouse Lee et sur le motif de la grande frayeur d'Abercrombie Smith, il est difficile de porter un jugement définitif..." Une ambiance nocturne et morbide, parfois féroce, un suspense qui ne faiblit jamais — que peut-on vouloir de mieux ? Autre caractéristique du "Lot n° 46", il semble réunir les thèmes épars, et parfois simplement ébauchés, de bon nombre d'autres nouvelles incluses dans cet opus 7 : notamment "L'anneau de Toth", autre récit mettant en scène l'Égypte ancienne, ses malédictions, et la survie, ou encore "la main brune", où apparaît un fantôme...

J'ai évoqué la survie ? On sait que Conan Doyle, qui fit partie de sociétés spirites, y croyait. L'ensemble du recueil y est consacré, que ce soit pour évoquer un mort qui, jusqu'à la dernière phrase du texte, formant sa chute, croit qu'il est toujours vivant ("Comment la chose arriva"), ou un vivant qu'on n'arrive pas à tuer ("Le flasco de Los Amigos") — en outre deux splendides nouvelles d'humour noir, où la férocité de l'auteur, qu'on ne lui connaissait pas dans ses *Challenger* par exemple, fait merveille. Il y a naturellement quelques scories dans cette nouvelle compilation ("Une mosaïque littéraire", simple curiosité, ou les deux récits de guerre qui la bouclent), mais c'est inévitable dans le cas d'une "intégrale". Voilà néanmoins le recueil qui, jusqu'à présent, contient le plus fort pourcentage de nouvelles directement fantastiques. On ne s'en plaint pas ! (NeO)

Jean-Pierre Andrevon

L'UNIVERS EN PIECE

Claude Ecken

Ce petit roman, de notre collaborateur, semble faire un juste milieu entre les deux extrêmes de la collection "Anticipation". Comme vous avez sans doute déjà eu, l'occasion de le lire à propos de *La Peste Verte*, l'un des mérites de Claude Ecken est une certaine documentation. En l'occurrence, documentation sur le langage informatique et télématique, nouveau langage hermétique par excellence, dont l'auteur use et abuse dans le but évident de donner une infra-structure linguistique en béton armé au fragile édifice de

sa société futuriste au cloisonnement informatisé. Asservie par la télématique, la société humaine a, bien évidemment, donné naissance à des récalcitrants : les sanzors (lire "sans-ordinateurs"), qui se sont, tout aussi évidemment, retrouvés au ban de la société, contraints de recourir à la violence pour survivre (l'option révolutionnaire du mouvement reste encore floue dans ce premier volume). Dans ce climat de guérilla, Vincent, totalement "capitonné" par ses ordis, va être contraint de sortir de chez lui, et de prendre part à une lutte qu'il ne croit pas être la sienne, mais qui se révèle être, en fin de compte, celle de tout être humain !

Claude Ecken utilise avec beaucoup de savoir-faire les recettes du genre, et bénéficie d'une écriture agréable qui, sans être originale, n'est pas non plus celle de n'importe quel plumeur sous contrat. Quant au glossaire des néologismes et emprunts linguistiques, il ne sert pas à grand chose rapidement enregistrés par l'esprit, les termes spécifiques introduits par l'auteur se fondent très bien dans le corps du récit, et n'opposent aucune résistance à la lecture. *L'Univers en Pièce*, premier volume des *Chroniques Télématiques*, est un bon FN, vite lu, vite oublié, mais qui annonce un auteur capable de faire beaucoup mieux !. (Fleuve-Noir)

Xavier Perret

FUNGI DE YOGGOTH ET AUTRES POÈMES FANTASTIQUES

Howard P. Lovecraft

Howard Phillips
LOVECRAFT

Fungi de Yuggoth
et autres poèmes
fantastiques



NeO

Cet ouvrage, fort attendu des amateurs, a d'abord paru l'année dernière, et constituait le premier volume de la collection "Arkham", collection de grand luxe en in-quarto raisin à tirage limité (500 ex.) comprenant des illustrations pleine page de J.-M. Nicollet, ici malheureusement non reproduites. Le second volume de cette collection de prestige est consacré à Robert Howard : *Chants de Guerre et de Mort* dont, avis aux collectionneurs, il reste encore quelques exemplaires en stock. (Il s'agit, bien sûr, d'éditions bilingues).

Fungi de Yuggoth et autres poèmes Fantastiques se compose de trois parties. Une première, comprenant une sélection scrupuleuse des meilleurs poèmes de Lovecraft, ayant pour la plupart comme thème principal la Nouvelle Angleterre, la ville de Providence (foyer de l'auteur), et aussi l'enfance, drapée de toute la chaire dorée et automnale de la nostalgie des époques révolues ; une deuxième, composée d'un seul et unique poème que l'on pourrait — presque — qualifier d'épique : "Psychopompos", en fait une courte nouvelle rédigée en vers ; et enfin, une troisième partie : les *Fungi de Yuggoth* eux-mêmes qui, en dépit de leur nom, ne sont pas la preuve que Lovecraft ait pris des champignons hallucinogènes. Les *Fungi* sont une série de trente-six sonnets visionnaires de mondes d'horreurs et de merveilles liés entre eux par le ténu fil d'ariane qu'est l'imagination du rêveur/narrateur emporté dans les contrées qui s'étendent au-delà de "la porte des clefs d'argent", à la recherche de Kadath.

Au total, soixante-cinq poèmes "véneux et maléfiques", remarquablement rendus en français par François Truchaud dans une traduction sans commune mesure avec les ébauches que nous avaient infligé, par exemple, les éditions J'ai Lu ! Je ne sais plus qui écrivait dans le cahier de L'Herne lui étant consacré que Lovecraft gagnait à être traduit en français (J. Van Herp ?), mais c'est encore plus vrai de sa poésie qui, fortement inspirée des tournois et atmosphères du dix-huitième siècle, est loin d'atteindre des sommets, et pêche souvent par un manque de rigueur et, parfois, par un manque d'envergure dans les visions. Toujours est-il que cet ouvrage est une fort agréable surprise après la déception de *Night Oceans* chez Belfond, l'occasion rêvée de renouer avec la cosmogonie lovecraftienne ; et surtout n'oubliez pas que "n'est point mort qui peut éternellement gésir"... (Nouvelles éditions Oswald)

Charlotte Werhner

LES GUETTEURS DES ETOILES

Robert Silverberg

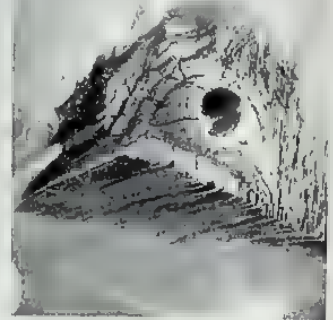
Deux races extra-terrestres antagonistes venues de leurs lointaines planètes en soucoupes volantes surveillent notre monde depuis des millénaires. Une nef diurne explose au-dessus du Nouveau-Mexique et ses trois occupants s'éjectent. Blessés, ils sont recueillis et soignés par des Terriens. Mais des représentants du second peuple galactique recherchent les naufragés des étoiles...

Est-ce là le dernier Jimmy Guieu, qui serait une suite tardive à *L'Homme de l'espace* ? On pourrait le croire, d'autant que ce court roman est ponctué de notes qui, si

SCIENCE-FICTION

Robert Silverberg

LES GUETTEURS DES ETOILES



elles ne sont pas estampillées "authentique", n'en donnent pas moins au lecteur l'impression d'un bombardement continu et bien souvent inutile. A-t-on alors affaire à un "juvénile" produit au sein d'une collection spécialisée pour les 10-12 ans ? *Those Who Watch* est pourtant signé Robert Silverberg, et il est publié en Presses-Pocket. Mais ce roman, daté de 1967, précède la grande mutation de 69 qui vit l'auteur, avec *Les ailes de la nuit*, transformer totalement son écriture et élargir ses thèmes. Écrit ou non pour des adolescents, *Les guetteurs des étoiles* est, en regard de ce qu'on connaît de Silverberg "adulte", un récit plus que mineur, qui arpente allégrement clichés et plate-bandes : les E-T, très différents de nous, ont pourtant adopté une apparence humaine pour nous surveiller (de haut), et c'est sous cette apparence que le mâle Vorreen, recueilli par une Terrienne, a une liaison physique avec elle, tandis que parallèlement la femme Glair, recueillie par un homme

On nage en plein roman rose ! Heureusement, Silverberg est un écrivain pensant et, même quand il livre en toute conscience du commercial dont les ficelles sont si épaisses qu'elles cachent sans mal la squelettique forêt thématique, il lui reste sa sensibilité (les rapports qu'entretiennent le troisième naufragé et le garçon issu d'une tribu indienne qui le soigne), et quelques brins de subtilité. Bref, il y a quand même quelques bons petits poissons à pêcher dans ce fleuve. Quant à la présence de ce récit au côté des *Yeux géants* de Michel Jeury ou de *L'autre moitié de l'homme* de Joanna Russ, c'est évidemment un mystère que l'attrait de l'inédit d'un nom célèbre peut expliquer en partie... (Presses-Pocket, "Science-Fiction")

Jean-Pierre Andrevon

L'ETAT DES PLAIES

Corséllen

Voici encore un Gore énigmatique, où Daniel Riche, dans la préface,

FANTASTIQUE

nous explique qu'il s'agit d'un roman différent des autres (cette fois, le texte est là pour "remémorer aux humains que nous sommes la part d'inhumain qui sans cesse nous façonne")

C'est fort bien dit mais, à force de nous appâter avec des introductions qui chaque fois nous annoncent du "jamais vu" (cela tend à se reproduire pour un volume sur trois), le vin pourrait bien finir par s'éventer.

Cet *Etat des plaies* est dû aux agissements d'une troupe de lynx lâchés dans la France profonde (entre Larzac et Rodez) par un trio étrange, dont on ne sait trop s'il est une triple incarnation du démon qui nous habite, ou de simples snobs.

Le roman, linéaire et pas vraiment original, vaut par son style (il est très bien écrit, avec même des préciosités à la Vautrin, qui étonnent), son climat nocturne et embrumé (c'est une fois encore les bonx vieux "Angolse" de jadis signé Steiner ou Becker), sa documentation sans faille sur la région (l'auteur en est-il originaire ?), les armes (on flaire l'auteur de policiers), la vie et les mœurs de la gendarmerie enfin — le héros de l'histoire étant un certain sergent-chef Le Hideux, qui en a beaucoup plus sous le képi que ce patronyme de foire pourrait le laisser croire. On s'amuse beaucoup en lisant ce très bon petit roman. (Flieue Noir, "Gore").

Jean-Pierre Andrevon

HEROIC-FANTASY

Moorcock, Brackette et Carter

L'arrivée d'Albin Michel sur le marché du livre de poche en général et du fantastique type "heroic-fantasy" en particulier fait figure d'événement. Jusqu'à cette année, les amateurs du genre n'avaient eu à se mettre sous la dent que les défunctes collections éditées par Plasma (Le Cycle des Chimères) et Temps Futurs, sans oublier, autrefois en poche, Le Masque/Fantastique. Pour ces amateurs frustrés, ne restaient plus que les "Conan" repris au coup par coup chez "J'Al Lu" et, de temps à autre, un Flieue Noir Anticipation se référant à leur domaine de prédilection (la tétalogie de Michel Pagel intitulée "Les Flamme de la Nuit", "Sois-tice de Fer/Equinoxe de Cendres" de Berthelot, la trilogie des Antarcides du signataire de ces lignes) Or voici que s'amorce une collection entièrement et nommément consacrée à l'H-F, aux amateurs d'aventures épiques et fantastiques. Le titre de cette collection, "Epées et Dragons", se réfère bien entendu aux jeux de rôles, et on peut supposer que les ouvrages proposés intéresseront au premier chef les joueurs désireux de se tremper dans une atmosphère d'aventure et d'action, et les ma-

tres de jeux désireux de concocter des scénarios à partir de leurs lectures. Mais, en dehors de cette catégorie de lecteurs plus spécialisés, n'importe quel simple amateur d'histoires bien ficelées et remuantes de bout en bout y trouvera son compte. Neuf titres sont programmés d'ici la fin de l'année 1987, dont six déjà parus. Illustrés par des artistes aussi talentueux que Caza, Druiellet, Donald Grant et Roncin

La trilogie de Moorcock a la particularité d'être inédite en France. Œuvre de jeunesse du créateur d'Elric et de la Saga du Baton Runique, elle est dédiée, on s'en serait douté, à E.R. Burroughs et présente quelques évidentes analogies avec l'œuvre du père de Tarzan, de Pellucidar et de John



Carter. On y trouve un physicien, Michael Kane, construisant un transmetteur de matière et, l'ayant lui-même expérimenté, se reconstituant sur la planète Mars d'il y a quelques millions d'années, contemporaine de la Terre des Dinosaures. Une planète Mars où se côtoient civilisations décadentes, peuplades barbares, animaux monstrueux, tyrans rusés et cruels, bref, toute la panoplie ultraclassique de l'heroic-fantasy de papa. Ecrivain redoutable (il a reçu dans son adolescence des leçons intensives d'un immigré français !), Kane ne tarde pas à mettre à profit ses dons de duelliste, tombe amoureux fou d'une beauté locale, perd l'âme de son cœur, se lance à sa recherche, etc. Le tout sans un temps mort, dans des décors étranges et somptueux

Naïf certes, mais divertissant au possible, et Moorcock, dans la fougue de sa propre jeunesse, entraînera à n'en pas douter ses lecteurs dans le tourbillon de sa trilogie. Avec Leigh Brackett et Lin Carter, on entre en terrain plus connu puisque les ouvrages sont des rééditions du Masque/Fantastique. Leigh Brackett, on le sait, fut l'heureuse scénariste de *L'Empire contre-attaque*, de *Rio Bravo*, *Hatari!* et autres succès de



l'écran. Son héros, Eric John Stark, affronte les dangers de Skaith, planète mourante, hostile, pleine de dangers. Epouse d'Edmond Hamilton, autre auteur de l'Age d'Or de la SF, Leigh Brackett nous donne, avec sa trilogie de Skaith, une œuvre aussi passionnante que sa fameuse "Epée de Rhiannon".

Lin Carter, avec L. Sprague de Camp, a travaillé sur d'innombrables nouvelles consacrées à Conan le Cimmérien. Son personnage, Thongor, est visiblement inspiré du héros d'Howard et ses aventures se situent dans le même type d'univers barbare peuplé de figures musclées et belliqueuses, de magiciens pervers et de beautés peu vêtues. Dépaysement et exotisme garantis.

Tout ceci ravira, n'en doutons pas, le lectorat visé par Albin Michel. Les amateurs de jeux de rôles y trouveront ample matière à se divertir et les autres ne boudront pas leur plaisir à s'évader, ne serait-ce que quelques heures, de leur terne quotidien. A signaler pour terminer une série également programmée par Albin Michel et intitulée "Aventures Galactiques" Edmond Hamilton et Poul Anderson en signent les deux premiers titres, le second étant *Agent de l'Empire Terrien* lequel rassemble plusieurs longs récits consacrés à Sir Dominic Flandry, l'agent en question. Encore un ouvrage exhumé de l'Age d'Or ! mais qui songerait à s'en plaindre ? (Albin Michel, coll. "Epées et Dragons")

Alain Paris

L'AVENEMENT DES CHATS QUANTIQUES

Frédéric Pohl

Comme le disait si justement Claude Ecken dans notre numéro 85 à propos de *Les Annales de la Cité*, "Pohl semble bien avoir le vent en poupe", et le voilà qui revient avec un ouvrage moins sévère, plus tordu et débridé où, derrière des situations farfelues, perce inmanquablement la satire sociale.

L'infrastructure de *L'avènement des Chats Quantiques* est la théorie de la mécanique ondulatoire, selon laquelle les particules en mouvement sont associées à des ondes capable de produire des phénomènes d'interférence, la théorie des quanta, et l'implication-hypothèse de l'existence des univers parallèles. Ce qui donne, en terme de roman de sci-fi, un joyeux chassé-croisé de personnages rencontrant (ou luyant) leur double, triple, ou décuplé dans quantités d'univers parallèles. Chacun des univers parallèles imaginé par Pohl ressemble étonnamment au nôtre, à de petites différences près. Sur l'un, c'est Nancy Reagan qui est présidente des U.S.A. (elle ressemble d'ailleurs curieusement à la Dame de Fer !), sur l'autre Trotsky a annexé l'ensemble de l'Europe, sur le troisième l'Angleterre est devenue la grande puissance socialiste, etc.. Mais aucun de ces univers n'est véritablement le nôtre — ou plutôt celui des Américains.

Applicant la théorie de la mécanique ondulatoire au pied de la lettre, Pohl imagine qu'à chaque fois qu'un être ou un objet change d'univers, son équivalent en masse-énergie est expulsé de cet univers. Quantité de personnes se trouvent ainsi projetées au hasard dans une infinité de mondes virtuels. Intrigues sentimentales et militaires s'entremêlent allégrement dans ce récit, parfois un peu déroutant étant donné la multiplicité des homonymes. Mais comme le lecteur s'en rendra compte, Pohl se tire très bien d'affaire dans une piroquette finale où chacun trouve son compte. Ajoutons tout de même qu'en définitive la théorie qu'a appliquée ici l'auteur est plus proche de celle des vases communicants que celle de la mécanique quantique, mais qu'importe, cet *Avènement des Chats Quantiques* est grandement divertissant ! (Denoël, "Présence du Futur")

Xavier Perret

LA LEGENDE ÉTOILÉE

Richard Canal

Dans *La Légende Étoilée*, l'objet de la quête est une planète, Animaméa, où seraient réunies les âmes de tous les gens morts depuis l'aube de l'humanité.

Richard Canal s'attache principalement à évoquer un monde mythique et provisoirement inaccessible, à travers divers personnages qu'il sait rendre attachants, des lieux magiques, et une esthétique brillante rejoignant celle mise en place par les auteurs dits "littéraires". Le résultat est agréable, surprenant parfois, et l'on ne peut que regretter que la trilogie n'ai pas trouvé preneur dans des collections telles que "Ailleurs et Demain", "Présence du Futur", ou "La Découverte/Fiction". (Flieue Noir, "Anticipation").

Richard Combailot



Réinterprétation signée Jan Dante d'un classique de la SF (*Le voyage fantastique*), *Innerspace*, tout comme son prédécesseur des années 60, raconte l'aventure d'un homme réduit à une taille microscopique et introduit dans le corps d'un être humain dont les organes, les veines, les artères et les particules microscopiques qui les composent revêtent tout d'un coup les proportions d'un univers inexploré...

INNERSPACE





UN CHEF-D'OEUVRE D'HUMOUR CORROSIF

par Daniel Scotto

Tuck Pendleton s'écroula sur la table, entraînant dans sa chute la nappe, les verres et les petits fours. Braillard, querelleur, frondeur, il l'était certainement. Mais pour l'instant, il était ivre, complètement abruti par les vapeurs d'alcool. Il quitta la réunion des anciens héros de la Navy au bras de sa petite amie Lydia, journaliste de son état et très amoureuse de lui. Mais ce soir, elle en avait assez, vraiment assez. Après l'avoir raccompagné, elle décida de le quitter, le petit matin venu. Sa carrière et sa vie affective brisées, le pau-



Les trois complices d'une fantastique aventure...

vre lieutenant sitôt des-soulé n'avait plus qu'une seule solution. Se porter volontaire pour une expérience scientifique ultra-secrète dirigée par le Docteur Niles, au laboratoire Vector-Scope. Jack Putter, vendeur dans un supermarché, était hypocondriaque. Son méde-

cin, dont il était le client préféré, lui conseilla de prendre des vacances. En sortant de l'agence où il venait de prendre son billet de croisière, Jack Putter ne comprit pas pourquoi un homme en blouse blanche, apparemment en fort mauvais état (l'homme, pas la blouse !) se précipita seringue à la main, tel un Re-Animator en goguette, pour la planter dans la partie charnue de son individu. Jack Putter ne savait pas encore qu'il venait de faire connaissance avec celui qui allait bouleverser sa vie, le lieutenant Tuck Pendleton...

Les voyages fantastiques ont toujours attiré les hommes en quête d'espace et de liberté. Alors qu'il demeure perplexe quant à son rôle stratégique dans la complexe machine de l'Univers il s'étonne (ou ne s'étonne pas) d'être lui-même un univers entier, peuplé de milliards de créatures qu'il nourrit et entretient, une galaxie aux différentes planètes reliées entre elles par un système d'échanges mécaniques, chimiques et thermiques. Hélas, il ne pourra visiter ce monde effrayant et inhabituel qu'en intrus, à l'aide de microscopiques caméras, d'endoscopes et autres instruments rébarbatifs utilisés par les explorateurs du corps humain.

Joe Dante, complice de Steven Spielberg, décida un beau jour de faire "le" voyage dans le corps humain. Certes, jadis, il y avait eu un *Voyage fantastique* de fameuse mémoire où la plantureuse Raquel Welch, moulée dans une seyante combinaison à fermeture éclair, échappait à l'attaque des anti-corps, gloutons et voraces formes blanchâtres qui finissaient par dévorer Donald Pleasance, et c'était bien fait pour lui. Mais Joe Dante avait envie d'une aventure incroyable, mouvementée, quelque chose de jamais vu. *Innerspace* venait de naître. Or donc, Tuck Pendleton participait à l'expérience du Docteur Niles. On allait réduire le lieutenant enfermé dans un sous-marin super-équipé, à une taille infinitésimale, de manière à le faire passer d'une seringue dans le corps d'un lapin cobaye. Mais un puissant groupe financier, dirigé par Victor Scrimshaw (savoureux Kevin McCarthy !), un dangereux gredin, et par le docteur Margaret Canker, rivale du docteur Niles, tente de s'emparer des "puces" électroniques qui permettent la miniaturisation. Le Docteur Niles réussit à s'enfuir, poursuivi par, un tueur sadique à la main mécanique interchangeable, et se



Tout commence plutôt mal pour le Lieutenant Pendleton (Dennis Quaid), "plaque" par son amie Lydia (Meg Ryan)

réfugie dans un centre commercial. Mais avant d'être abattu, il injecte le contenu de la seringue, c'est-à-dire Tuck Pendleton dans le corps de Jack Putter. Commence alors pour ces deux protagonistes une aventure incroyable, mouvementée, menée tambour battant par Joe Dante. Celui-ci nous convie à une fête de l'esprit et de l'image, alliant avec brio la comédie la plus drôle, la plus légère, avec des gags d'une grivoiserie extrême. Dante ne se contente pas de réinventer le mécanisme du comique, il y intègre des éléments dramatiques sans qu'aucune dissension ne paraisse, alors que le rythme du film, proche d'Indiana Jones ou de James Bond, précipite un dénouement certes prévisible mais très spectaculaire. Tuck Pendleton prendra contact avec Jack Putter en s'installant dans l'oreille interne, tout en sollicitant le nerf optique. Jack pense être fou à lier, victime d'hallucinations auditives mais, échappant à un kidnapping, se rend à l'évidence : Pendleton est bel et bien dans son corps et il ne lui reste que neuf heures pour en être extirpé ! Scénario brillant et savamment agencé que celui-ci, alors que les destinées s'entremêlent à loisir, qu'apparaissent de nouveaux personnages, parmi lesquels le Cowboy, trafiquant de secrets militaires, et industriels négociant avec les pays les plus offrants. Joe Dante s'amuse et communique sa jubilation au plus réticent des spectateurs. Véritable feu d'artifice cinématographique, où l'audace des effets spéciaux rivalise avec les prouesses techniques et artistiques, *Innerspace* s'avère être d'une profonde immoralité et d'une troublante perversité. Caricaturant à outrance la société américaine (Ah ! Cette cliente rousse du supermarché, vêtue comme un catalogue de vente par correspondance !), Joe Dante suggère des situations équivoques. La fiancée de Tuck, mobilisée par Jack pour le sauver, devient amoureuse de ce dernier parce que Tuck est à l'intérieur, puis choisira Tuck parce qu'il se sera enfin débarrassé des aspects négatifs de sa trop forte personnalité. Jack, préférant une des caissières du supermarché, apprendra que celle-ci, ravissante idiote, a accordé ses faveurs à tout le personnel sauf lui parce qu'il était le seul à être sympathique ! Quant au Cowboy, dur-à-cuire qui ne craint pas la douleur, il n'aime que les hommes... !

Le film, détourné par Joe Dante d'un traitement conventionnel, se métamorphose en un chef-d'œuvre d'humour corrosif, alors que Dennis Quaid et Martin Short, formant un tandem comique de la meilleure tradition, se lancent des répliques d'une rare cruauté. *Innerspace*, au-delà de son voyage fantastique, de ses images "cliniques", de ses multiples rebondissements, offre au spectateur étonné une denrée rare de nos jours : le rire !

Le film, détourné par Joe Dante d'un traitement conventionnel, se métamorphose en un chef-d'œuvre d'humour corrosif, alors que Dennis Quaid et Martin Short, formant un tandem comique de la meilleure tradition, se lancent des répliques d'une rare cruauté. *Innerspace*, au-delà de son voyage fantastique, de ses images "cliniques", de ses multiples rebondissements, offre au spectateur étonné une denrée rare de nos jours : le rire !



... Mais elle lui viendra pourtant en aide lorsqu'il sera en difficulté, miniaturisé dans le corps de Jack !



L'AVENTURE MICROSCOPIQUE

par Ron Magid

En acceptant de mener à bien les effets spéciaux d'*Innerspace*, Dennis Muren choisit de relever un nouveau défi : l'Industrial Light and Magic allait devoir adapter ses techniques sophistiquées aux exigences d'un metteur en scène notoirement adepte de l'improvisation la plus débridée ! Depuis longtemps déjà, Muren avait l'impression que les films de science-fiction s'encroûtaient dans une routine acquise lors de la mise au point des effets spéciaux de *La Guerre des étoiles*, alors que l'on disposait de quantités de méthodes tout aussi efficaces, même si elles étaient plus archaïques, de créer des illusions convaincantes. L'équipe basée à San Rafael devait retenir en particulier celle de la perspective forcée et les prises de vues de maquettes en temps réel, afin de pouvoir suivre le rythme effréné imposé par le style spontané de Jøe Dante. Le résultat est à la fois spectaculaire et particulièrement original...

C'est ainsi que Muren imagina un décor de voiture en perspective forcée pour une séquence dans laquelle les héros de taille normale, incarnés par Marty Short et Meg Ryan, se trouvent sur le siège avant du véhicule, tandis que les méchants, interprétés par Kevin McCarthy et Fiona Lewis, théoriquement réduits de moitié, se retrouvent sur un siège arrière deux fois plus grand que nature. "Si nous n'avions pas filmé cette scène en direct, nous aurions été amenés à tourner une douzaine de plans mettant en œuvre des effets spéciaux, commente Muren. "Mike Finnel et Jøe avaient pensé faire appel à un fond bleu, mais cette solution ne me semblait pas adaptée au problème. J'ai toujours été un grand adepte de la perspective forcée. Je me suis dit que

c'était le moment où jamais de l'employer : nous allions construire un siège arrière deux fois plus grand que nature, le siège avant conservant sa taille normale, et les deux étant dans l'alignement l'un de l'autre. Jøe et Mike ne voyaient pas très bien où je voulais en venir, et ça leur faisait un peu peur ; ils n'avaient pas l'habitude ! J'ai donc réalisé deux modèles réduits pour leur donner une idée de l'échelle, et je leur ai décrit tous les avantages de cette technique : l'image filmée par la caméra serait définitive, pas de surprise, on tournerait en vitesse réelle, et on pouvait secouer la caméra pour ajouter du réalisme à la scène, puisque la voiture était censée dévaler les rues de San Francisco. Ils ont fini par adopter l'idée et c'est Andy Laszlo, le directeur de la photo, qui a

suggéré de monter tout le décor, qui faisait bien 3 mètres de large sur 6 de long, sur des cardans, de telle sorte que les acteurs réagissent à l'unisson aux cahots de la voiture. Le système fut construit par Mike Woods et son équipe, et il donna parfaite satisfaction. Le problème, quand on filme une perspective forcée, c'est qu'il faut être fin prêt, parce que si quelque chose rate au dernier moment, les producteurs ne peuvent pas se permettre d'attendre longtemps sur le plateau. Je savais que ça chaufferait pour nous si nous ne faisons pas le sans-faute, et j'avais tout fait construire, monter et éclairer, ne serait-ce qu'approximativement, pour le jour du tournage, de sorte que personne n'a perdu de temps. Je ne m'étais en fait jamais risqué à employer ce genre de technique sur

un projet d'une telle envergure, avec autant d'acteurs. Les gens de la production se demandaient bien ce qui arrivait : aujourd'hui, quand on fait un film mettant en œuvre des effets spéciaux, on tourne une chose à la fois, et le résultat est obtenu au laboratoire, alors qu'avec notre technique, la séquence était prête en une semaine".

Des mannequins deux fois plus petits ou deux fois plus grands que la taille normale achevèrent de donner du réalisme à la séquence. Evan Strongquist, le responsable de l'atelier "des créatures", expérimenta pour la circonstance un moyen inédit de reproduire les traits du visage. "Il a moulé les visages des acteurs", nous révèle Muren, "et les moulages furent passés au laser, à l'aide d'un système spécial permettant de réaliser des bustes miniatures. C'est une technique que nous avons utilisée pour *Star Trek IV : on explore les traits du visage au laser*, et les mesures sont réduites à la demande. Nous avons obtenu ainsi des répliques parfaites, tant à l'échelle 2 qu'en réduction, de nos acteurs, que nos sculpteurs ont légèrement amélioré par la suite, en leur ouvrant les yeux, ou en ajoutant de menus défauts cutanés par exemple".

Lorsque le moment vint pour Muren et son équipe de traduire en image les minuscules immensités de l'intérieur du corps humain et de placer dans cet environnement pour le moins étrange une capsule habitée en miniature, il décida de poursuivre avec le même procédé de prises de vues en direct, souple et sans surprise, qu'il avait employé pour la séquence de l'automobile. "Les maquettes et les modèles réduits sont plus difficiles à manier, et le tournage en a été compliqué d'autant", reconnaît-il, "mais le résultat avait un aspect beaucoup plus réel, presque organique. Si nous avons tourné presque tous nos effets spéciaux en direct, c'était surtout pour conférer au film l'illusion de la réalité, une sorte de spontanéité. Mon approche a consisté à filmer le maximum d'effets spéciaux en direct, parce qu'il me semblait que c'était ce qui convenait le mieux au style de Joe Dante. Joe a un style de mise en scène très spontané, et ça se voit dans ses films ; aussi je tenais à ce que ces séquences donnent l'impression d'avoir été tournées par un Dante en réduction, qui se serait vraiment retrouvé dans un corps humain et qui regarderait à tout ce qu'il voyait".

Muren devait relever une autre gageure : la conception des décors proprement dits. Pour créer ce décor qui devait donner l'impression d'être en même temps gigantesque et incroyablement petit, Muren fit appel aux talents conjugués de l'artiste Richard Vander Wende et du décorateur Harley Jessup, et c'est ensemble qu'ils mirent au point un style "paradoxal", qui reflétait la réalité voulue. "Nous avons passé un moment à réfléchir à l'aspect que devait revêtir l'intérieur des différentes parties du corps", nous raconte Muren, "et à la façon de faire passer cette notion d'immensité et en même temps d'extrême petitesse. Nous ne voulions pas que nos décors ressemblassent à des cathédrales ou à des auditoriums, ce qui aurait été une erreur, à mon avis. Je tenais à ce qu'ils conservent un aspect organique, exigü, mais que l'on ait en même temps, l'impression que, pour le voyageur microscopique, les choses se trouvaient immensément loin les unes des autres. Je tenais à éviter cette impression qu'il ne s'agissait que de décors filmés en studio ; et je crois que notre film est biologiquement plus authentique, bien que nous ayons été amenés, dans certains cas, à prendre quelques libertés avec la réalité. C'est ainsi que nous avons scrupuleusement évité les lignes horizontales et verticales, parce que ce sont des choses qui n'exis-

tent pas dans le corps humain. Une conséquence de ceci est que tout devait être le plus biscornu possible, de façon à avoir l'air rigoureusement organique, et tous les éléments du décor sont perpétuellement en mouvement". Une fois les décors dessinés, Bill George et l'atelier des maquettes de l'ILM devaient encore construire les décors microscopiques incommensurablement agrandis. Le scénario, selon lequel l'acteur Dennis Quaid devait passer par des parties du corps aussi diverses que variées, et la volonté de Muren de conférer toute la vie et toute la spontanéité possibles à ses effets spéciaux devaient faire de ce projet le plus ambitieux, quant au nombre des maquettes à construire, depuis *Le Retour du Jedi*.

"Le plus terrible dans *Innerspace*, c'était que le scénario décrivait toutes sortes d'organes ou de points du corps dans lesquels Tuck n'était censé passer qu'une seule fois", raconte Muren. "Ce qui nous obligeait à construire des décors sophistiqués pour des séquences qui ne comportaient parfois que d'un à quatre plans. Autant dire que nous devions avoir beaucoup de travail. Les décors ne resteraient pas longtemps à l'écran, mais nous tenions à ce que le film ait un aspect cohérent et nous étions tenus de les soigner afin de ne pas rompre avec l'aspect général. Mais leur construction était très coûteuse, de sorte que nous en avons réutilisé le plus grand nombre possible, ce qui ne voulait pas dire grand-chose ; enfin, nous en avons réemployé quelques-uns, et c'était toujours ça de pris. Les décors étaient constitués de gros morceaux de mousse de caoutchouc et d'uréthane aux endroits où ils devaient être éclairés par transparence. Comme le personnage de Marty Short est toujours en mouvement, je voulais que les différentes parties de son corps bougent constamment, elles aussi. Certains des décors avaient donc été prévus pour être immergés dans un bassin de deux mètres de côté, dont le fond était animé d'un mouvement perpétuel".

L'équipe de Muren eut fort à faire pour l'éclairage des décors miniatures : "L'intérieur du corps ne se trouve pas précisément à l'air libre", explique Muren. "et tout y est plutôt tassé, en dehors de certains endroits

comme la gorge, par exemple. Mais nous n'avons pas pu nous résoudre à l'idée qu'il faisait noir à l'intérieur, parce que cela aurait signifié que l'on n'avait pas beaucoup de visibilité, et qu'aux seuls instants où l'on aurait eu un minimum de perspective, le champ visuel aurait aussitôt été obstrué par une masse de chair colorée ou un amas grisâtre. Il ne fallait pas que cela ait l'air exagérément lumineux non plus, et le décor devait être, pour finir, plutôt sombre, avec des zones de lumière additionnelle, ce qui ne facilita pas la tâche de mes opérateurs de prise de vues, John Fante, Pete Kazavhik, Kim Marks et Don Dow. Nous avons pris des libertés avec l'éclairage, chaque fois que cela a été possible et nous nous sommes toujours efforcés d'imaginer ce qu'aurait fait un Andy Laszlo en réduction s'il s'était trouvé en train de faire un film dans ces circonstances étranges ; nous nous demandons ce qu'il aurait trouvé pour ajouter de l'intérêt aux éclairages. A certains moments, lorsque la capsule se rapprochait de la peau, nous ajoutons une lumière d'ambiance rosée, comme venue du dehors. Nous sommes tout de même restés relativement sobres ; nous ne tenions pas à attirer l'attention sur ce genre de gadgets qui auraient détourné l'attention des spectateurs de l'histoire".

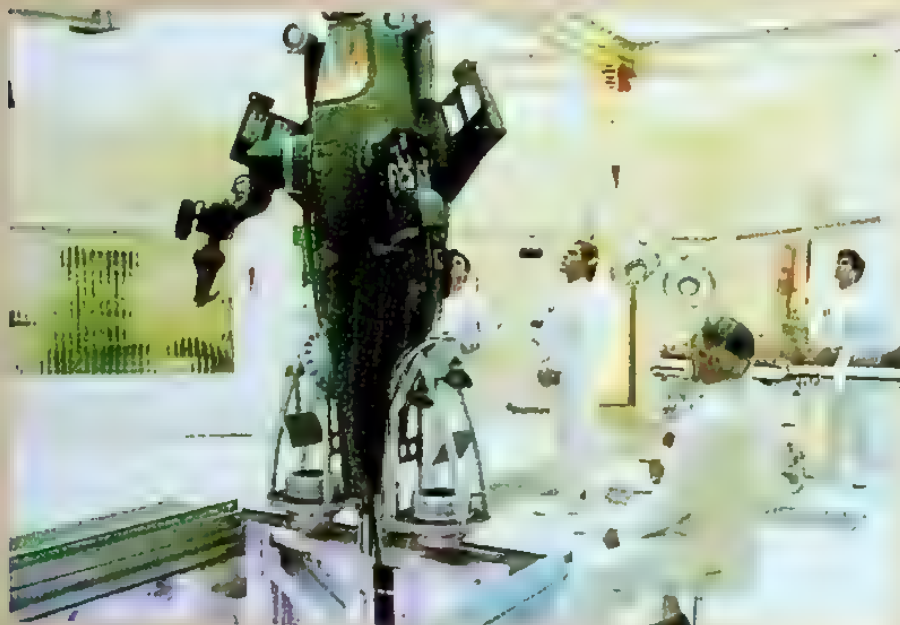
Bien qu'ils ne perdent jamais ce fait de vue, Muren et ses complices ne purent résister à la tentation de créer des décors somptueux. "Il nous est évidemment arrivé de nous en donner à cœur joie dans les décors", admet Muren. "A un moment donné, nous nous trouvons dans l'oreille interne et je me suis dit que nous devions suffisamment nous rapprocher du pavillon pour que la lumière parvienne jusqu'aux limites de l'oreille interne. Un peu plus tard, comme les capsules passent derrière le lobe oculaire, celui-ci étant translucide, la scène est éclairée par le décor que contemple Martin Short. Ces décors étaient assez complexes. C'est Peter Kosachek qui a réalisé les plans de la capsule qui approche de l'oreille interne et semble s'enfoncer dans un grand tunnel. Pour tourner ce plan, nous avons dû réaliser un matte d'un décor peint, pour le fond, et y intégrer la capsule, car nous devions disposer d'une grande profondeur. Mais une fois que l'on



Contrairement au "Voyage fantastique" de Fleischer, il fallait éviter toute impression de décors filmés en studio...



Le "vaisseau" du méchant va être miniaturisé à son tour pour être également introduit dans le corps de Jack



Kevin McCarty surveille la miniaturisation d'un œil attentif...



Etape finale : l'injection (perpétrée par Fiona Lewis), auquel Jack essaie d'opposer toute sa résistance !

se retrouve dans l'oreille, tous les plans sont tournés en direct".

L'ILM devait fournir deux maquettes plutôt inhabituelles afin de donner vie à la séquence au cours de laquelle Tuck, incarné par Dennis Quaid, est accidentellement introduit à l'intérieur du corps de Martin Short. La première est une immense seringue de vingt centimètres de long et sept centimètres de diamètre, dans laquelle un élément de la capsule filmé à l'aide d'un fond bleu fut placé, duquel la caméra devait se rapprocher afin d'en appréhender les moindres détails. L'autre maquette consistait en une série de cellules adipeuses constituant la structure microscopique du... postérieur. "Au moment où la capsule est injectée dans le corps de Short", raconte Muren, "elle se retrouve dans un amas de graisse. Au départ, nous avons eu du mal à imaginer à quoi cela pouvait bien ressembler. Nous ne pouvions nous résoudre à avoir recours à quelque forme de peinture que ce soit, qui aurait paru trop statique, et nous avons essayé toutes sortes de matières, toutes trop raides, qui faisaient trop artificiel, qui ne "bougeaient" pas bien ou qui étaient trop opaques. Nous avons fini par résoudre le problème en remplissant des ballons d'une gelée liquide. En perçant les ballons, on obtenait des masses spongieuses, flasques, gélatineuses qui tenaient à peine d'un seul morceau. Nous en avons fabriqué des douzaines, que nous avons entassées les unes sur les autres, et quand on leur imprimait un mouvement, elles vibraient mollement. Sans compter qu'elles étaient d'une transparence tout-à-fait intéressante !"

A partir du moment où Quaid parvient à manœuvrer sa capsule à travers les cellules adipeuses, il doit trouver un moyen rapide de passer d'une partie du corps à une autre. "Nous avons cherché un moment, Harley Jessup, notre chef décorateur, et moi, le meilleur moyen de transport possible pour Dennis Quaid", se remémore Muren. "Le scénario prévoyait qu'il devait se trouver en différents endroits de son organisme. Nous avons alors pensé que la circulation sanguine constituait le moyen le plus commode et le plus rapide. Encore fallait-il que la capsule parvienne dans le système circulatoire, ce qui nous amena à imaginer le moyen de l'y introduire, puis leur aspect du point de vue de cet astronaute en réduction. Et puisque cela devait devenir une sorte d'auto-route, nous l'avons baptisée « la voie du sang » !"

Comme Muren voulait tourner le plus grand nombre possible de plans de la "voie du sang" en direct, en plaçant la capsule miniaturisée dans un environnement aquatique, il fallut construire un décor permettant d'amples travellings sur la capsule en train de se déplacer d'un point à un autre. "Le décor faisait 12 mètres de longueur sur... 45 centimètres de diamètre", nous révèle Muren. "Il était rempli d'eau courante, et de milliers de globules rouges en silicone de la taille d'une pièce d'un dollar. Nous avons branché une pompe immense afin de faire circuler l'eau dans le tube à un rythme suffisant. Le tuyau n'était pas rectiligne ; il s'incurvait selon un vaste rayon autour d'une portion importante du plateau. Les parois du tube, étanche, évidemment, étaient en plexiglas, de telle sorte que nous puissions l'éclairer du dehors. Bill George et ses amis de l'atelier des maquettes avaient placé tout le dispositif dans un manchon de polyuréthane, de telle sorte qu'il donnait l'impression d'être éclairé par devant alors même qu'il l'était par derrière. Ce manchon de polyuréthane était muni d'une sorte de fermeture éclair sur le dessus, qui restait scellée pendant les prises de vue de la capsule, et

s'ouvrait sur le passage des supports de la caméra et de la capsule, avant de se refermer dans leur sillage. La caméra était protégée par un dispositif étanche. Notre chef opérateur, John Fante, fut obligé de procéder à plusieurs prises successives avant que tout soit parfaitement coordonné : les globules rouges qui circulaient à toute allure, la vitesse de déplacement de la caméra et l'éclairage... C'était une performance. Nos accessoiristes ont fait un travail fabuleux sur ce film. On faisait appel à eux des dizaines de fois par jour pour résoudre toutes sortes de problèmes. Le fait que tout était tourné en direct ou presque fut à l'origine de bien des difficultés pour eux !"

L'une des séquences les plus palpitantes du film se déroule justement dans la "voie du sang", au moment où Tuck est attiré dans le cœur. La pression y est tellement forte qu'il ne peut qu'être détruit. Cette séquence devait mettre en œuvre la "voie du sang" et une maquette de valve aortique palpitante d'une trentaine de centimètres de diamètre. "Les mouvements de la valve étaient commandés par quelques accessoiristes particulièrement doués qui les manipulaient à la main, avec l'aide de baguettes", raconte Muren. "Tout se passait par derrière. Nous avons essayé trois systèmes différents avant d'obtenir le résultat voulu. C'était un plan très complexe : nous étions très exigeants tant sur les mouvements des globules rouges que des battements de la valve. Nous avons dû recommencer trois fois avant que tout marche comme il fallait, les maquettes et l'éclairage. Par la suite, nous avons ajouté un élément de la capsule, à l'aide d'un fond bleu, pour donner l'échelle".

L'atelier des modèles réduits construisait deux maquettes de capsules : l'une appartenant au héros, Tuck et l'autre, au méchant de l'histoire, l'ignoble Igœ. La capsule de Tuck est ronde ; c'est une sorte de croisement entre les sphères de 2001 et le vaisseau de l'espace construit par les enfants de cet autre film de Joe Dante, *Explorers*. Celle d'Igœ, au contraire, est une sorte d'ecrin noir, mince et élégant. Mais les différences ne se bornent pas à une question d'aspect : la capsule d'Igœ, avec ses propulseurs placés à la partie inférieure, est capable de voler, alors que celle de Tuck, propulsée par l'arrière, est obligée de se cantonner aux milieux liquides. Comme c'est surtout elle qu'on voit se déplacer dans le corps humain, il fallut en construire plusieurs versions, alors que les maquettistes se contentèrent de fabriquer une seule version de la capsule d'Igœ. "La version principale de la capsule de Tuck mesurait trente centimètres de diamètre et elle était télécommandée", commente Muren. "Mais nous en avions une autre, de vingt centimètres de diamètre, pour les prises de vues dans "la voie du sang", plus une de dix centimètres et une quatrième de deux centimètres et demi pour différents plans, ça et là. Nous disposions enfin d'une capsule à l'échelle d'un tiers, d'un mètre vingt de diamètre, pour les plans rapprochés. Comme celle d'Igœ n'apparaît qu'à la fin du film, nous n'en avons réalisé qu'une, d'une trentaine de centimètres, à la même échelle, donc, que celle de Tuck. Si nous n'en avons pas fait plus, en fait, c'est que nous étions très limités par le budget".

Le clou du film, qui commence comme une bataille rangée dans la gorge de Martin Short et finit en combat à mort à l'entrée de son estomac, devait faire appel aux effets spéciaux parmi les plus sophistiqués jamais mis au point par l'ILM. "La capsule de Tuck est en équilibre au bord d'un précipice dans une zone sèche de la gorge", explique Muren. "L'un des versants donne dans l'œsophage, qui mène à l'estomac, tandis que de l'autre côté se trouve la trachée, avec les poumons au bout. Tout d'un coup, la capsule d'Igœ attaque celle de Tuck, et ils se livrent un com-



Exemples de perspective forcée : Dennis Muren et Joe Dante règlent la savoureuse scène de la voiture...

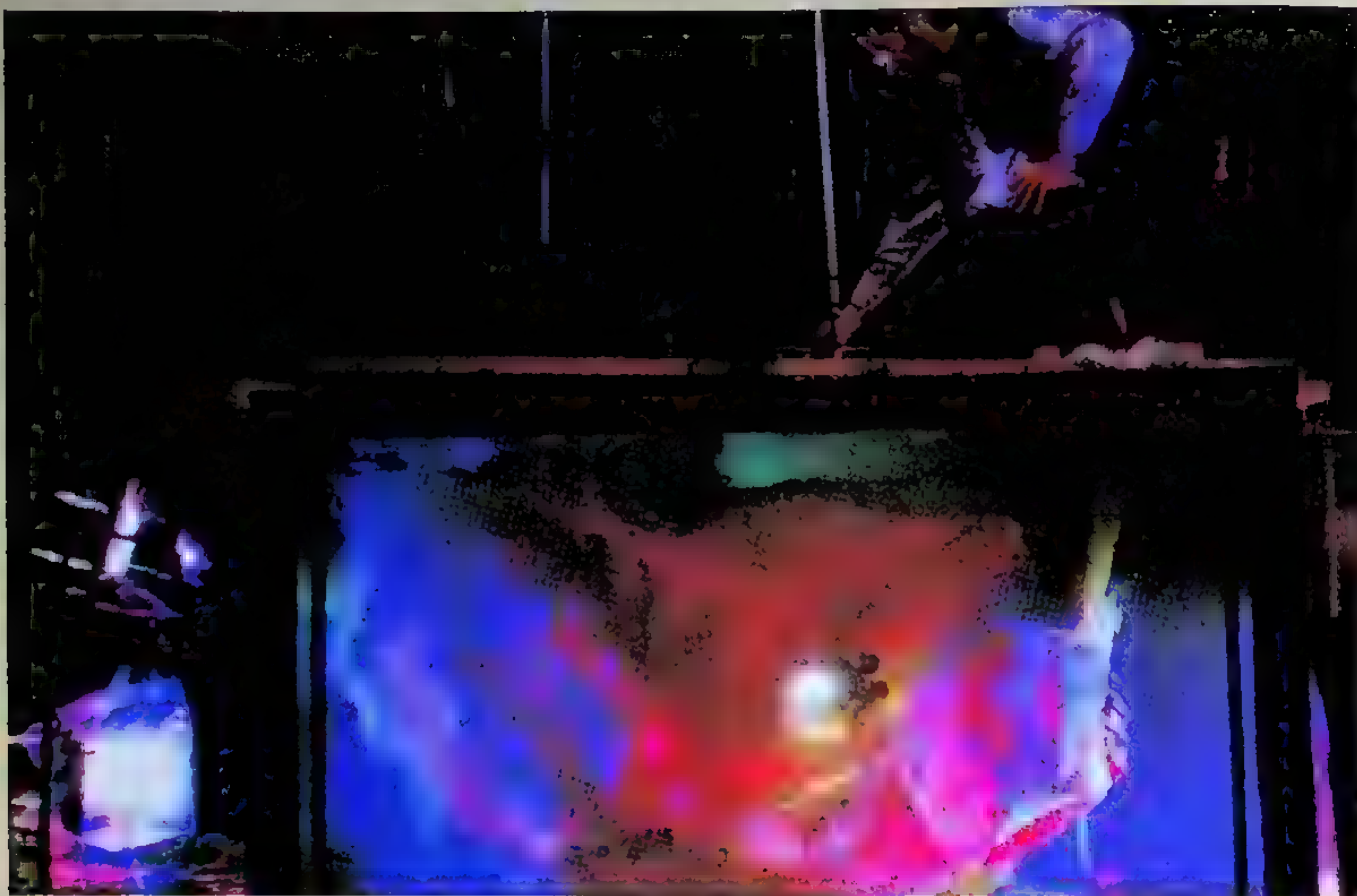


bat sans merci dans sa gorge. Comme la capsule d'Igœ est capable de voler, alors que celle de Tuck est soumise aux lois de la gravitation, Igœ tente, mais sans succès, de précipiter Tuck dans l'abîme. En fin de compte, le poids de l'engin d'Igœ sur celui de Tuck fait qu'ils glissent vers l'estomac, où ils atterrissent sur une substance molle et spongieuse. Leur masse les fait tomber au ralenti par une valve, exactement comme s'ils s'enfonçaient dans les sables mouvants, et ils finissent suspendus juste au-dessus de l'estomac, endroit horrible où personne ne souhaiterait passer ses vacances, car il est rempli d'un acide extrêmement corrosif. C'était un décor très fouillé. Nous avons tourné tous les plans de la capsule d'Igœ à l'aide d'un fond bleu et de marionnettes téléguidées. Nous avions une quantité de détails "spatiaux" à régler, parce que la gorge est un endroit de vastes proportions, par rapport aux minuscules capsules. C'est Harry Walton et Don Dow qui ont programmé la scène. Avant le tournage, nous avons passé beaucoup de temps à la conception de la séquence : l'aspect général et surtout le déroulement de l'action, si nous voulions qu'elle soit intéressante de bout en bout. Lorsque la capsule de Tuck commence à glisser le long de la valve qui mène à la poche

stomacale pleine d'acide, il faut attendre la séquence suivante pour comprendre qu'il s'agit d'une substance pareille à des sables mouvants. Pour l'essentiel, la valve était une maquette simpliste, en mousse de caoutchouc, sur laquelle nous étions six à tirer pour y faire passer la capsule, en force".

En dépit des innombrables approches originales auxquelles Muren fit appel pour la réalisation des 120 plans d'effets spéciaux d'*Innerspace*, il persiste à dire que pour faire illusion, il faut d'abord des idées, et que la technique ne vient qu'après. "Si par bonheur un plan marche mieux qu'un autre, c'est seulement une question de conception. Si on a bien pensé le problème, si on a pris les bonnes décisions, si on a employé les bonnes techniques, alors on a des chances que la scène ait l'air vraie. Si on n'a pas réuni tous ces éléments, rien à faire. Nous avons passé beaucoup de temps à réfléchir aux effets spéciaux d'*Innerspace*, et nous avons employé des quantités de techniques inhabituelles, mais je crois que le cocktail devrait donner de grandes joies au public".

Ces articles parus précédemment dans la revue américaine "American Cinematographer" (août 87) sont reproduits ici avec l'aimable autorisation des éditeurs.



Dans un aquarium géant, les prises de vue "réalistes" de ce fantastique voyage dans le corps humain...

Les prises de vue en miniature

Avant de consacrer son talent à *Poltergeist II*, le directeur de la photographie Andrew Laszlo s'était surtout fait un nom dans le cinéma d'action, avec des films comme *First Blood*, *Streets of Fire*, ou *Remo Williams*. Avec *Innerspace*, Laszlo devrait fortifier sa position parmi les rares chefs-opérateurs capables de satisfaire aux exigences rigoureuses des prises de vues d'effets spéciaux.

On imagine les problèmes innombrables que Laszlo devait avoir à résoudre pour porter cette aventure à l'écran...

Laszlo rejoignit Dante sur le projet *Innerspace* parce qu'il avait été très impressionné par certains de ses films comme *Hurlements* et *Gremlins*, et que ses exigences techniques l'intriguaient. "Joe avait des idées bien arrêtées ; il était très exigeant et ça me plaisait", déclare Laszlo. "Le film lui tenait beaucoup à cœur, et je me suis rendu compte que c'était une encyclopédie vivante du cinéma. Il avait réponse à tout. Une fois qu'il avait décidé comment tourner une scène, je n'avais plus qu'à suivre ses directives. Pas besoin de se poser de questions sur les tenants et les aboutissants de ce qu'il demandait, il avait tout prévu. La qualité du résultat reflète cette assurance". Laszlo a tout particulièrement veillé à ce que les éclairages fassent écho à la psychologie spécifique à chacun des personnages et des scènes. C'est ainsi que le laboratoire, d'un blanc froid, de Fiona Lewis, est filmé sous un éclairage bleuté, tout aussi glacial, que l'on retrouve d'ailleurs dans son bureau. "C'aurait été une erreur que d'employer des projecteurs orangés", nous confie Laszlo. "Nous avons placé des filtres bleus devant toutes les lampes, même celles que l'on n'apercevait qu'au travers des jalousies, ou par l'entrebaillement d'une porte. Ce n'était pas simple : il a fallu les descendre du haut

du studio, les faire passer sur les côtés du faux plafond et les remettre en place après les avoir équipées : mais ça en valait la peine. La lumière permet aussi de distinguer les différents lieux entre eux. Par exemple, le laboratoire des héros du film est éclairé par de bons vieux tubes fluorescents, de telle sorte que l'on sait immédiatement, rien que par l'éclairage, dans quel laboratoire on se trouve. Ce que j'ai trouvé formidable dans la collaboration avec Joe, c'est que dès qu'on lui propose quelque chose de sensé, il accepte sans discuter. Il ne m'a dit que deux mots lorsque j'ai suggéré d'éclairer le laboratoire des méchants en bleu : "Allez-y". Et pourtant j'en avais prévenu des difficultés que nous rencontrerions, la plupart des sources d'éclairage étant intégrées aux décors". Les prises de vues du processus de miniaturisation des personnages devaient poser à leur tour de gros problèmes. Si l'on ne voit presque rien de celles qui se déroulent dans le laboratoire des "méchants", en revanche, Dante tenait à montrer toutes les étapes de la métamorphose du héros, l'astronaute Dennis Quaid, réduit à une taille microscopique avec son "moyen de transport" adapté au système circulatoire : une capsule sous-marine adaptée aux besoins de la cause. La capsule et son occupant sont placés dans

une vaste pièce tapissée de feuilles d'or, que Laszlo et son équipe devaient baptiser affectueusement "la cocotte-minute", qui se referme hermétiquement.

"Au cours du processus", raconte Laszlo, "la capsule se met à tourner sur elle-même à toute vitesse, puis un éclair jaillit et la miniaturisation commence. A un moment donné, la vitesse de rotation de la capsule est telle que l'on obtient un effet stroboscopique. Nous voulions qu'elle devienne floue, puis qu'elle donne l'impression de devenir transparente. Mais comme nous ne pouvions pas lui imprimer la vitesse voulue, nous avons équipé la caméra d'un dispositif de commande de l'ouverture nous permettant de régler automatiquement le rythme de la prise de vues et l'exposition. En fin de compte, on a une telle impression de vitesse que les détails de la capsule disparaissent complètement et que ses bords deviennent transparents. Pour l'éclair au laser, nous avons utilisé des lampes flash, tout bêtement".

L'éclair qui se produit dans le laboratoire du héros ressemble en fait à une explosion atomique en réduction : les murs de la pièce et tous ceux qui l'occupent semblent disparaître momentanément ; le flash est accompagné d'une tornade qui s'engouffre, charriant des papiers et des objets divers, dans la "cocotte-

minute", afin de combler le vide créé par la disparition de la capsule. Les lampes flash utilisées lors du tournage de cette scène étaient les mêmes que Laszlo avaient déjà employées pour la séquence de *Poltergeist II* au cours de laquelle les enfants sont attaqués par des esprits dans leur chambre.

Le laboratoire du héros respire l'amateurisme de bon aloi : des tuyaux partent dans tous les sens de la "cocotte-minute", il y a des papiers dans tous les coins, alors que celui des "méchants" est d'une netteté quasi-surnaturelle. Il n'est jusqu'à la miniaturisation de leur capsule qui ne s'effectue en effleurant un bouton du bout du doigt : pas de bruit, pas de tornade et de papiers volant en tous sens, rien de spectaculaire dans tout ceci ; à peine un petit éclair lumineux. L'opération se déroule dans la plus extrême sobriété.

Sobriété qui caractérise également les techniques de prises de vues en direct utilisées par Laszlo pour filmer certains effets spéciaux. C'est ainsi qu'il fit le plus souvent possible appel à la perspective forcée. Mais placer des acteurs dans des décors deux fois plus grands que nature ne résolvait pas tous les problèmes. Pour conserver l'illusion, il lui fallut en outre réaliser des mannequins ou des maquettes de certaines parties du corps des personnages deux fois plus grands ou deux fois plus petits que les originaux.

"A un moment donné, la main réduite de moitié de Kevin McCarthy était censée passer par-dessus l'épaule de Marty Short et lui glisser un doigt dans la bouche. Pour cette scène, nous voulions conserver notre acteur sur le siège arrière de la voiture. Nous avons donc fait appel à une main mécanique en réduction, et Kevin est resté assis, à trois mètres en arrière, sur le siège arrière deux fois plus grand que dans la réalité. Lorsque Marty l'empoigne et le fait passer par-dessus son épaule, c'est un mannequin inanimé à l'échelle un demi, une réplique aussi fidèle que les techniques modernes le permettent. Mais pour que cela passe mieux, on coupe immédiatement pour raccorder sur un plan du vrai Kevin McCarthy tombant sur des pédales de la voiture et de répliques à l'échelle deux des pieds et des jambes de Marty Short. De même, lorsque Kevin se relève et commence à flanquer des coups de poings dans le visage de Marty, le plan est filmé par-dessus l'épaule d'un mannequin deux fois plus grand que nature, représentant la tête et le haut du corps de Marty".

Parmi les autres scènes qui font appel à la perspective forcée, il s'en trouve une autre, particulièrement amusante : les deux "méchants" réduits de moitié échappent à Short et Ryan et tentent de passer un coup de fil d'une cabine téléphonique. Problème : comment faire lorsqu'on est si petit qu'on n'arrive pas à atteindre l'appareil ? "Pour ce gag", nous raconte Laszlo, "nous avons construit une cabine téléphonique de sept mètres de haut, dont toutes les dimensions avaient été doublées, dans les moindres détails, mais ça n'était pas suffisant ; nous l'avions installée dans le port de San Francisco ; il fallait donc l'entourer de bancs deux fois plus grands que la normale, de cannes à pêche, de seaux et de paniers de pêche deux fois plus grands que nature et ainsi de suite. Et, encore une fois, pour rendre la scène crédible, il fallut meubler le décor de personnages en chair et en os, debout, dans le même plan, à côté de la cabine téléphonique en question. Notre chef décorateur en profite pour faire une apparition dans le rôle d'un touriste pêchant dans une mer de dimensions normales, qui se trouve tout simplement plus près de la caméra. Grâce à la position de l'appareil et à la perspective forcée, il donne l'impression de pêcher dans le pro-



La lutte finale entre les deux sous-marins visitant le corps du lieutenant Tuck Pendleton !

"Mon approche a consisté à filmer le maximum d'effets spéciaux en direct, parce qu'il me semblait que c'était ce qui convenait le mieux au style de Joe Dante" (Dennis Muren, responsable des effets visuels)

longement de la muraille d'eau deux fois plus grande que nature que nous avons installée non loin de là, mais en retrait. Pour accroître encore l'illusion, nous avions placé un cycliste sur une bonne vieille bicyclette sur une portion de chaussée située au-dessus du niveau du quai, de sorte que tout semble rigoureusement normal à l'exception des deux sales types en train d'essayer de téléphoner".

Les prises de vues devaient poser presque autant de problèmes aux techniciens que leur coup de fil à ces malfrats. "Ce fut un cauchemar. En fait, nous avons été obligés de recommencer parce que rien n'avait marché, la première fois. La lumière n'était pas bonne, le résultat n'était pas à la hauteur de nos exigences. Par bonheur, nous avons réussi à convaincre tout le monde qu'il était de l'intérêt du film que nous puissions recommencer dans de meilleures conditions. Nous avons tiré profit des erreurs commises la première fois et je crois que c'est l'un des meilleurs moments du film".

Le plan "téléphoné", inévitable, de la cabine en contre-plongée, au niveau du sol, fut débaptisé par Laszlo et Dante, qui l'agrémentèrent d'un travelling avant, de telle sorte que ce n'est plus seulement une belle image, mais encore une introduction dramatique qui contribue à faire avancer la séquence. "On commence par un plan du pavé puis du banc de bois ; on suit Fiona et Kevin qui arrivent à peine à la hauteur du dossier du banc, comment ils courent derrière le banc, puis on panoramique vers le haut, sur l'immense cabine téléphonique, et le résultat est formidable", commente Laszlo.

L'une des plus grandes satisfactions de Laszlo et de Dante est qu'en filmant la plupart des plans mettant en œuvre des effets spéciaux en direct, grâce à la perspective forcée, ils purent gratifier le film d'un bien plus grand nombre de séquences de trucages que la plupart des œuvres du genre. "Je dois rendre justice à l'ILM", nous confie Laszlo. "Ils ont préconisé le recours aux effets spéciaux en temps réel chaque fois que c'était possible. En dépit de toutes les techniques sophistiquées dont ils disposent, ils nous ont permis de faire des choses auxquelles nous ne pensions pas cinq minutes plus tôt, et c'était une joie immense. C'est ainsi que nous avons

employé des gélamines, de la fumée et du tulle derrière le hublot de la capsule de Dennis Quaid au moment où elle est censée passer le long de ce que nous avons appelé "le fleuve du foie", qui défilait derrière la capsule. Pour l'estomac, nous avons fait construire un immense décor animé de mouvements et garni de faux acides et d'émanations gazeuses. Nous avons employé toutes sortes d'effets scéniques en évitant le fond bleu ou les mattes : tout a été filmé en direct. Et lorsque nous avons été obligés d'utiliser au fond bleu, nous avons filmé nos éléments en mouvement devant leur fond bleu. Un certain nombre de plans d'effets spéciaux du film font évidemment appel aux techniques de l'ILM, mais vous seriez surpris de connaître le nombre de séquences où l'on voit Dennis Quaid flotter en apesanteur devant un organe ou un autre à l'intérieur de Marty Short et qui résultent d'une combinaison entre mes prises de vues en direct et le travail de l'ILM !".

EQUIPE D'EFFETS SPÉCIAUX VISUELS D'ILM :

NB : toutes les séquences d'effets spéciaux montrant l'intérieur du corps de Jack Putter (interprété par Martin Short) ont été produites et réalisées par l'Industrial Light & Magic de Marin County, en Californie.

Superviseur des effets visuels : Dennis Muren
Cameraman : John V. Fante
Superviseur des modèles : William George
Directeur artistique des effets visuels : Harley Jessup
Superviseur opique : Kenneth Smith
Cameraman des effets visuels : Peter Kozachik, Kim Marks, Harry Walton, Don Dow
Monteur des effets visuels : Michael S. Moore
Directeur des effets visuels : Ned Gorman
Cameraman animation : John Knoll
Directeur général d'ILM : Warren Franklin
Supervision de la production à ILM : Chrissie England
Concepteur des design : Richard Vander Wende
Marionnettiste : Blair Clark
Dessinateurs rotoscope : Tom Bertino, Barbara Brennan
Sculpteurs : Wesley Seeds, Tony Hudson, Richard Miller, Sean Casey, Claudia Mulhally, Jonathan Horton
Modélistes : Rick Townsend, Rick Anderson, Ira Keeler, Eric Christensen, Scott McNamara

[illegible]


CESAR
 LE
 MEILLEUR FILM
 ÉTRANGER

UN FILM DE
JEAN-JACQUES
ANNAUD

LE NOM DE LA ROSE

UN PALIMPSESTE DU ROMAN DE UMBERTO ECO

SEAN CONNERY F. MURRAY ABRAHAM

[illegible]

Pour fêter sa première année d'existence, Nelson Vidéo récidive le coup de Trafalgar ! A l'occasion des fêtes, cet éditeur n'hésite pas à faire une "fleur" aux vidéophiles, en mettant directement à la vente *le nom de la rose* pour 199 F ! Qui dit mieux ?

Notre favori

LE NOM DE LA ROSE

(The Name of the Rose). Allemagne/Italie/France. 1986. **Interprétation** : Sean Connery, Elya Baskin, F. Murray Abraham. **Réalisation** : Jean-Jacques Annaud. **Durée** : 2 h 08. **Distribution** : Nelson Vidéo.

SUJET : "En 1327, Guillaume de Baskerville, un moine franciscain accompagné du jeune novice qu'il a pour charge d'éduquer, se rend dans un sombre abbaye aux confins du Nord de l'Italie où doit prochainement se tenir un conseil religieux. A son arrivée, le supérieur de l'abbaye lui demande d'élucider le mystère du récent drame venant d'ensanglanter les lieux. C'est ainsi que commence l'enquête qui va mener son auteur aux redoutables confins du savoir..."

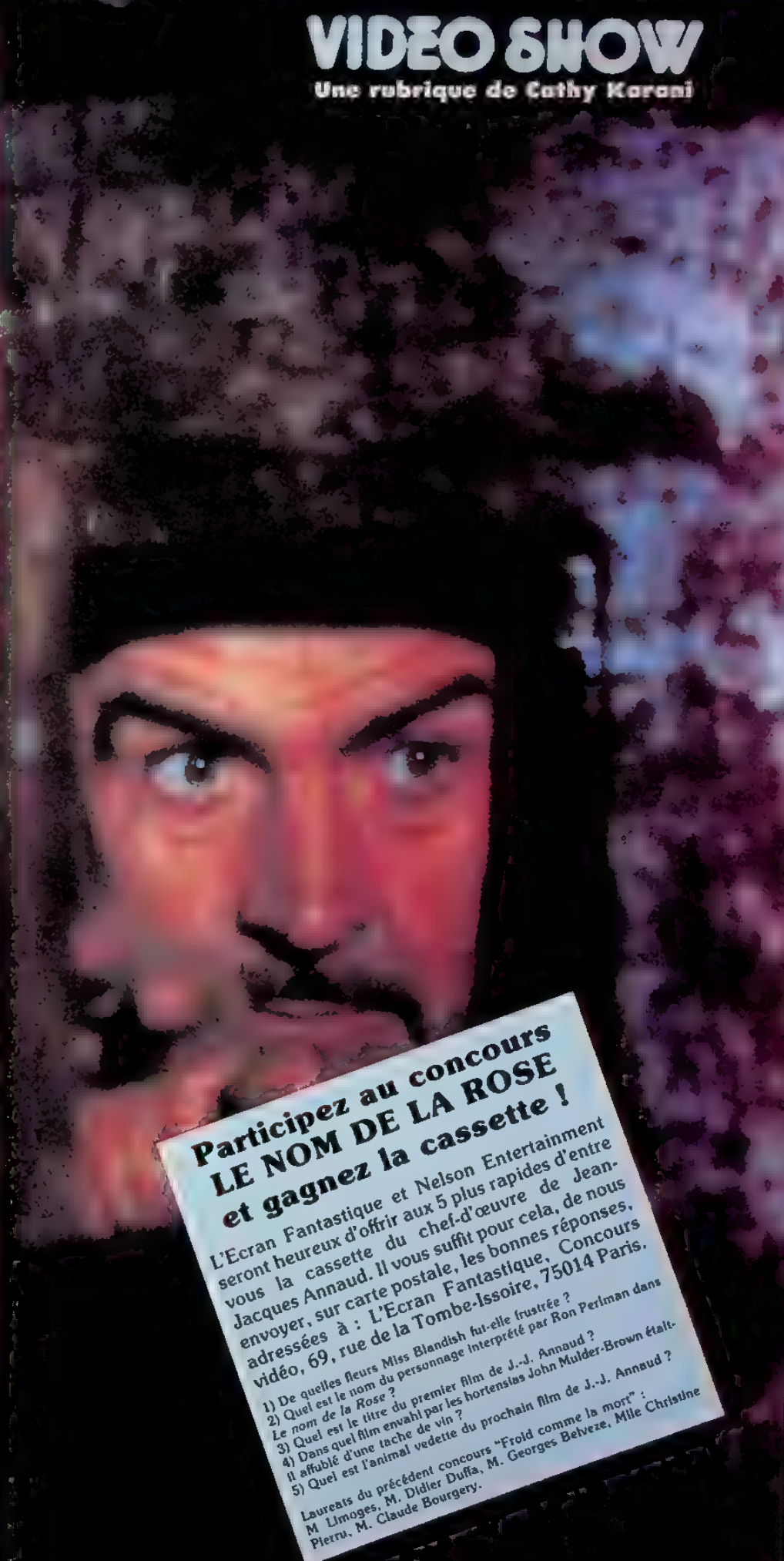
CRITIQUE : Fable moyenâgeuse, parabole religieuse et "policier médiéval", *Le nom de la Rose* appartient à cette lignée rare, celle des films propices à satisfaire chacun des sens du spectateur. Ses grandioses images, d'emblée, nous entraînent dans les méandres insondables et glacés de l'abbaye tandis que notre esprit est aiguisé par l'implacable logique du personnage de moine-détective incarné par Sean Connery. Enfin, les puissants accords musicaux de James Horner achèvent de nous séduire. Un plaisir absolu, donc, face à ce nouveau défi relevé de main de maître par Jean-Jacques Annaud, chez lequel le talent et le sens artistique semblent se nourrir d'impossibles paris.

Impossible, en effet, *a priori*, cette adaptation du roman d'Umberto Eco. L'on ne pourra qu'en apprécier davantage le remarquable travail scénaristique, participant très largement à la réussite du film. Outre les seconds rôles dépeints et campés avec une extraordinaire intensité (on retiendra tout particulièrement la composition de Ron Perlman), *Le nom de la Rose* doit beaucoup à la présence de Sean Connery. Dans la robe de bure du franciscain qu'il incarne, Connery est le superbe avocat du diable et le génial démystificateur de cet impitoyable dogme religieux qui, par l'horreur de l'Inquisition (Jean-Jacques Annaud juxtapose au montage ce nom à la vision d'un animal que l'on égorge), prône l'ignorance, et qui, par la répression ("le rire est l'ennemi de la peur, et sans la peur, il n'y a pas de foi !") impose une foi aveugle.

Avec une intelligence qui honore ses ambitions, le réalisateur a su imbriquer dans l'obscurantisme moyenâgeux une intrigue dont le suspense jaillit des lieux (l'abbaye nous offre en son sein le plus beau labyrinthe du cinéma !) autant que des objets (le livre dont le contact s'avère mortel). L'ensemble baignant dans une atmosphère relevant du pur fantastique. Un chef-d'œuvre à découvrir ou à recevoir absolument ! Copie et dupli parfaites (format scope, dolby stéréo).

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



Participez au concours LE NOM DE LA ROSE et gagnez la cassette !

L'Ecran Fantastique et Nelson Entertainment seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre vous la cassette du chef-d'œuvre de Jean-Jacques Annaud. Il vous suffit pour cela, de nous envoyer, sur carte postale, les bonnes réponses, adressées à : L'Ecran Fantastique, Concours vidéo, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

- 1) De quelles fleurs Miss Blandish fut-elle frustrée ?
- 2) Quel est le nom du premier film de J.-J. Annaud ?
- 3) Quel est le titre du premier film de J.-J. Annaud ?
- 4) Dans quel film envahi par les hortensias John Mulder-Brown était-il affublé d'une tache de vin ?
- 5) Quel est l'animal vedette du prochain film de J.-J. Annaud ?

Laureats du précédent concours "Froid comme la mort" :
M. Limoges, M. Didier Duffa, M. Georges Belveze, Mlle Christine Pierru, M. Claude Bourgerie.



WEEK-END DE TERREUR

(April Fool's Day). U.S.A. 1986. Interprétation : Pat Barlow, Lloyd Berry, Deborah Goodrich, Tom Heaton. Réalisation : Fred Walton. Durée : 1 h 29. Distribution : C.I.C. vidéo.

SUJET : "Pour le week-end prolongé du 1^{er} avril, Muffy invite quelques compagnons de collège à venir la rejoindre dans la propriété de ses parents situées sur une île totalement isolée du continent. Très rapidement, ce séjour, que chacun se promettait fort agréable, tourne au cauchemar. La terreur s'installe tandis que les adolescents sont terrassés un à un..."

CRITIQUE : Produit par Frank Mancuso Jr. (la série des *Vendredi 13*), qui démontre ici que le sens commercial n'exclut nullement celui de l'humour, ce film pastichant fort allègrement les "splatter movies", est une surprise tout à fait savoureuse. Œuvre à tiroirs où les rebondissements se succèdent sans jamais altérer notre plaisir, *Week-end de terreur* doit beaucoup à l'ingéniosité de son scénario mélangeant efficacement suspense et horreur. Satire sympathique des psycho-killers, évoquant un *Halloween* dans lequel Jason se serait égaré, *April's Fool Day* use avec profusion de toutes les ficelles du genre, servant de support à la comédie parfois grinçante qui nous est proposée. Protagonistes et spectateurs sont manipulés avec une égale ironie n'excluant nullement les frissons de mise. Un bon week-end en perspective pour les vidéophiles ! Copie et dupli excellentes.

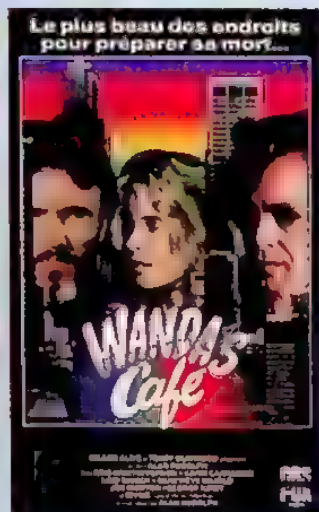
WANDA'S CAFE

(Trouble in Mind). GB 1986. Interprétation : Kris Kristofferson, Keith Carradine, Lori Singer, Genevieve Bujold. Réalisation : Alan Rudolph. Durée : 1 h 59. Distribution : CBS/Fox.

SUJET : "A Rain City, quadrillée par des miliciens armés et objet de la rivalité de deux gangs, se dresse le café de Wanda, rendez-vous de tous les losers et marginaux. Parmi eux vont se retrouver un couple avec leur bébé et un ex-flic sortant de prison pour une brève et flamboyant

rencontre qui débouchera sur une inéluctable violence..."

CRITIQUE : Alan Rudolph (*Remember my Name, Choose Me*) aime observer ses personnages et dépeindre leur destinée avec une sorte de passion communicative qui d'emblée nous fait épouser la cause de ses héros, surtout à travers leur vulnérabilité qu'il décrit mieux que personne. Reflet de leur temps (et de leurs mœurs), les œuvres de Rudolph sont empreintes d'un lyrisme et d'une poésie particulièrement sensibles et évocatrices. *Trouble in Mind* n'échappe guère à la règle. Le spectateur est ému, séduit, passionné par cette histoire d'amour et de quête dont les protagonistes s'attirent, se déchirent et s'égarent. Les lieux revêtent une dimension intemporelle dans laquelle le réalisateur abandonne ses héros à leur dérive, les laissant s'enliser ou se sublimer à travers leurs actes et leurs sentiments. Fascinés, nous observons cette sarabande débridée où les genres se succèdent et s'imbriquent dans un style aux divagations caractéristiques et troublantes, qui marquent les désirs de l'auteur, auxquels ses comédiens apportent leur conviction.



Un très beau film, valorisé par l'éclat de la superbe Lori Singer. Copie et dupli excellentes.

TEEN WOLF

USA. 1985. Interprétation : Michaël J. Fox, James Hampton, Scott Paulin. Réalisation : Rod Daniel. Durée : 1 h 30. Distribution : Warner.

SUJET : "Hormis les classiques problèmes d'adolescence qu'il doit affronter chaque jour et les échecs répétés de son équipe de basket-ball, Scott est un étudiant comme les autres, jusqu'au jour où il éprouve l'étrange sentiment de "changer". Mais est-ce bien étonnant lorsque l'on appartient à une famille de lycanthropes... ?"

CRITIQUE : Les créatures du bestiaire fantastique ont, au gré des

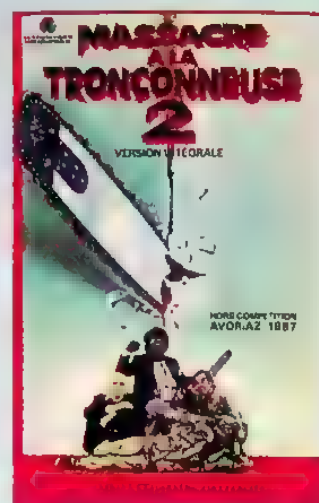
modes et des ans, subi bien des aléas, ainsi que le confirme ce pauvre loup-garou revu et corrigé pour les besoins du public des teen-agers américains lesquels, non contents de l'avoir applaudi, l'ont plébiscité au point qu'une "suite" a été mise en chantier.

Succès incontestable Outre-Atlantique, en dépit de ses faiblesses scénaristiques et techniques, *Teen Wolf* doit sans nul doute son extraordinaire audience à la présence du jeune et irrésistible Michael J. Fox, vedette du petit écran, et de l'excellent *Retour vers le futur* (bien qu'antérieur à celui-ci, *Teen Wolf* fut distribué après la sortie de *Retour...*, afin de bénéficier de ses retombées). Hélas, Michael J. Fox ne suffit pourtant pas à sauver du ridicule le piètre héros qu'il incarne ici ni les plates aventures que lui valent ses métamorphoses. Exploitant la "différence" comme un atout majeur (les obstacles comme les filles ne résistant guère au jeune loup doté de dents longues...), *Teen Wolf* néglige résolument l'aspect "fantastique" du sujet, pour donner dans une comédie que toute trace d'intelligence semble avoir déserté. Sa vision, par le biais de l'écran vidéo, se déroule néanmoins sans ennui et laisse supposer qu'un très jeune public pourra y puiser matière à distraction. Copie et dupli bonnes.

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2

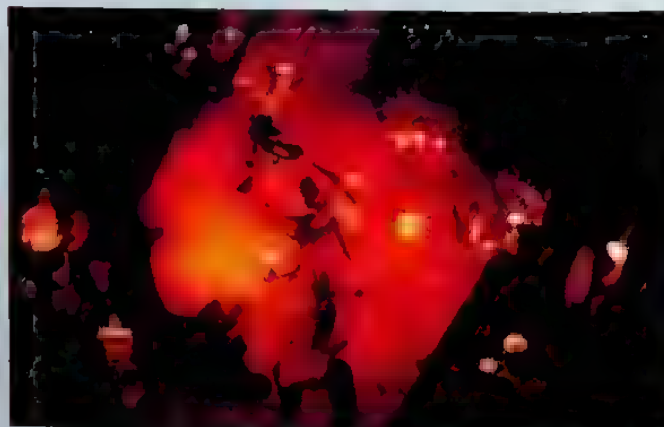
(The Texas Chainsaw Massacre 2). U.S.A. 1986. Interprétation : Dennis Hopper, Caroline Williams, Bill Johnson, Jim Siedow. Réalisation : Tobe Hooper. Durée : 1 h 35. Distribution : Vestron.

SUJET : "Sur une petite route du Texas, deux automobilistes sont massacrés par un tueur dément armé d'une tronçonneuse alors qu'ils étaient en contact téléphonique avec une station de radio locale, leur mort étant enregistrée en direct par l'animatrice. Peu après, celle-ci est contactée par Enright, un ex-rancher qui, depuis 14 ans, est à la recherche des bouchers responsables de l'assassinat d'un des membres de



sa famille et d'innombrables meurtres dans le Texas. Il propose à la jeune femme un stratagème visant à les démasquer..."

CRITIQUE : Il aura fallu plus de dix ans et l'opportunisme de la Cannon pour que Tobe Hooper donne une suite à l'un des plus célèbres films-culte américains. Une aussi longue attente qui ne se justifie pas vraiment, malgré l'aspect totalement délirant de cette réalisation. Écrit par L.M. Kit Carson (*Paris, Texas*) qui, autant que Tobe Hooper, semble avoir été bridé dans son ouvrage par les "ciseaux" commerciaux de la Cannon (cf. ses déclarations dans l'E.F. n° 76), *Massacre 2* joue la carte de l'humour corrosif et du grand-guignol, sans toutefois retrouver la veine glauque et terrifiante du précédent. Le scénario exploite au maximum la caricature à l'égard de la société américaine, nous confirmant (savoureusement) l'attrait de ce peuple pour les hamburgers... dont l'origine ne semble pas toujours garantie ! Peu importe, d'ailleurs, car à notre époque, encore marquée (au fer blanc) par les séquelles du Viet-Nam, les débouchés sont rares et les "fabriquants" de bonne viande encore plus. D'où le succès de cette charmante famille qui saisit donc tou-



SHOW

Cathy Karani

tes les opportunités de trancher dans le vif ! Pour se faire, la tronçonneuse se révèle d'une aide précieuse, pour peu que l'on ait quelques prédispositions — nos héros n'en manquent pas, et le démontrent avec brio lors de quelques scènes (la première séquence, la mort du disc-jockey, le "lifting" sanglant) où l'horreur et l'humour le plus débridé se conjuguent. Outre certains de ses atouts sanglants et comiques, *Masacre 2* bénéficiait de superbes décors exploités de manière fort attractive — malheureusement, ils sont totalement escamotés par le passage vidéo ! Quand donc les éditeurs-vidéo auront-ils la bonne idée (ainsi que l'a toujours pratiqué la télévision) de veiller à tirer des copies plus claires pour le petit écran (la moitié du présent film se déroulant dans des souterrains semi-obscur ! Copie et dupli bonnes.

LE BATEAU DE LA MORT

(Death Ship). Canada 1979. Interprétation : George Kennedy, Richard Crenna, Nick Mancuso. Réalisation : Alvin Rankoff. Durée : 1 h 30. Distribution : High-light vidéo.

DAMNÉS POUR L'ÉTERNITÉ



SUJET : "Sept survivants rescapés du naufrage d'un paquebot voient surgir de la mer un énorme navire sur lequel ils parviennent à se hisser. Celui-ci est bizarrement désert. Mais, peu à peu, il apparaît que ce bateau est en fait un ancien navire de guerre allemand, dont les nouveaux passagers deviendront les proies, puis les victimes..."

CRITIQUE : Alvin Rankoff, artisan consciencieux bien que ne se distinguant jamais par son originalité, connaît son métier et s'y entend pour exploiter tous les éléments dont il dispose. Sans éclat, mais avec une réelle conviction, il le démontre ici, à travers un scénario peu vraisemblable mais néanmoins intéressant, substituant la traditionnelle maison

hantée par un navire. Qui plus est, si ce dernier recèle des esprits maléfiques, ils ne le doivent en rien à leur passage dans l'au-delà mais d'avantage à ce qu'ils étaient lors de leur vivant, puisqu'il s'agit d'anciens nazis. Le phénomène de possession est également traité à travers le personnage du Commandant qui, victime de ce terrible fléau, se fera un devoir d'assassiner un à un les passagers au nom de la triste cause à laquelle il est désormais acquis. Le suspense est très bien ménagé durant cette traversée sinistre, et l'horreur y fait son apparition (la scène de la douche), ce qui permet au spectateur de prendre le large durant 90 minutes dépourvues de tout ennui. Copie et dupli bonnes. A signaler que ce film, et quelques autres dans des genres variés, marque l'implantation en France d'une solide firme suisse/allemande à laquelle nous souhaitons beaucoup de succès !

ALIENS

G.B./U.S.A. 1986. Interprétation : Sigourney Weaver, Lance Henriksen, Michael Biehn. Réalisation : James Cameron. Durée : 2 h 17. Distribution : C.B.S./Fox.

SUJET : "Après avoir erré 57 années durant dans l'espace en état d'"hyper-sommeil", Ripley, seule survivante de la précédente et dramatique mission, est récupérée par une navette de sauvetage. Nul ne veut croire à son récit, infirmé par l'actuelle présence de colons sur les lieux-mêmes où elle situe sa rencontre avec les Aliens. Mais bientôt, sans aucune nouvelle de cette colonie, les autorités décident d'y envoyer une mission de secours, un commando de "Marines" auquel Ripley se joint. C'est l'occasion, pour elle, de découvrir que l'horreur s'est démultipliée..."

CRITIQUE : Il est toujours délicat de vouloir donner une suite à un chef-d'œuvre, et il est évident que James Cameron (*Piranhas 2*, *Terminator*), chargé de cette opération, l'a fort bien compris. Bridé par l'improbabilité de retrouver le climat de terreur d'*Alien*, Cameron a opté pour un produit d'action s'apparentant à une guerrilla spa-



tielle. En effet, si l'héroïne et ses traits de caractère (esprit de décision, audace, comportement masculin) ici altérés par son horrible expérience précédente, sont toujours le moteur de l'aventure, celle-ci s'apparente d'avantage à un *Rambo* mâtiné de *Terminator* ! Le groupe de scientifiques a cédé la place à des militaires surentraînés, et l'heure n'est plus aux savantes dissertations, mais à une action de choc. Gros bras, armes sophistiquées (le robot-porteur, semblable à un insecte mécanique, est une jolie trouvaille !) et comportement instinctif sont les facteurs majeurs dont les défenseurs disposent face à une cohorte



d'Aliens plus redoutables et plus féconds que jamais ! Nul doute que James Cameron maîtrise l'art de jouer avec les nerfs des spectateurs. Réalisateur très actuel dans ses options, il insère dans son film un regard sur le monde féminin (cohabitation de la mère et de la femme active) à travers lequel se mesure Ripley et la Créature, lors d'une étonnante séquence non dénuée d'une certaine dose d'humour. Balayant avantageusement les plages de dialogue qui alourdissaient bien souvent la projection sur grand écran, la vidéo permet d'exploiter totalement les atouts de ce film spectaculaire. Copie et dupli excellentes.

BLUE VELVET

U.S.A. 1986. Interprétation : Kyle MacLachlan, Isabella Rossellini, Dennis Hopper, Laura Dern, Brad Dourif, Dean Stockwell. Réalisation : David Lynch. Durée : 2 h. Distribution : CBS/Fox.

SUJET : "Lumberton est une paisible bourgade américaine. Un jeune universitaire, de retour dans sa ville natale, découvre dans un pré une oreille humaine, qu'il remet à la police. Apprenant que son "propriétaire" est vraisemblablement toujours en vie, Jeffrey va mener sa propre enquête pour en savoir davantage. Il ignore dans quel terrible engrenage il vient de se glisser..."

CRITIQUE : David Lynch éprouve, de toute évidence, une certaine fascination pour les monstrosités



sités en tous genres. Après l'"expérimental" et dérangeant *Erasehead*, *Elephant Man*, superbe et poétique, avait confirmé cette tendance. Avec *Blue Velvet*, Lynch exploite une notion de fantastique (d'insolite, plutôt) directement issu de notre quotidien. Nul monstre ou créature physiquement repoussante, cette fois, mais un parcours initiatique dans les tréfonds de l'âme humaine. La pomme vermeille et attirante peut cacher en son sein un vers qui la ronge et s'en repait : c'est cette vision que Lynch exploite avec complaisance et volupté pour offrir à son jeune héros une descente aux enfers dont ni son corps ni son esprit ne sortiront indemnes. Lynch plonge sans hésiter son vertueux héros dans une arène de perversions, le confrontant à quelques sinistres créatures dont Dennis Hopper, délirant, diabolique et génial, mais aussi à la beauté tragique et versatile d'Isabella Rossellini, trouvant ici son plus beau rôle à l'écran. Fort bel exercice de style aux relents de sou-



fre, *Blue Velvet* pêche cependant par une certaine prétention scénaristique au ton moraliste, et par une assimilation un peu trop opportuniste à un genre auquel il n'appartient pas vraiment, n'offrant donc pas matière à satisfaire tous les amateurs. Copie et dupli bonnes.

Super 8 m'était conté...

Mais qu'attendaient-ils, ces quelques 800 fanatiques réunis en ce dernier samedi de septembre 87, dans l'enceinte de l'antique théâtre de Paris, alors qu'à l'extérieur du sanctuaire, un soleil frileux distribuait parcimonieusement ses rayons ? Qui (ou quoi ?) allait être sacrifié aux entités démoniaques célébrées à cette occasion ? En ce matin blafard, le grand prêtre de la cérémonie, Jean-Pierre Putters ouvrait le 4^e Festival du Film Fantastique en Super 8.

Rappelons-le, ce festival rassemble l'ensemble de la production fantastique française, genre cinématographique méprisé de la profession de l'image. Ce n'est pas de sitôt que nous aurons l'occasion de voir *Le retour de la Momie* réalisé par Jacques Deray, avec Catherine Deneuve dans le rôle principal... Bref, vingt-cinq court-métrages, dont cinq tournés en 16 mm constituaient le programme très diversifié de cette manifestation. Si certaines réalisations semblaient être le fruit d'une production professionnelle ou semi-professionnelle (dans lequel cas, elles n'avaient pas à être présentées à ce Festival), le jury et le public préférèrent porter aux nues une œuvre modeste intitulée *Handicapman*. Cette mini-parodie, réalisée avec brio par Fabrice Blin, fut le grand éclat de rire de ce Festival et reçut le Grand Prix et le Prix du Public, ce qui s'avéra fort justifié. *Hémophilie*, de Norbert Moutier, ne reçut rien si ce n'est l'accueil plus qu'enthousiaste de l'assemblée, cette sympathique production se métamorphosant en film-culte. Cette année fut toutefois l'année de toutes les parodies et les spectateurs réjouis applaudirent aux *Aventures de John Smith*, à celles d'*Indiana Smith* (son cousin germain), trépièrent de joie (ou d'agacement) aux péripéties de *Terminator 2* et *Terminator 2 bis* et hurlèrent de rire à la vision du *Retour de Super Commando* et de *Star Truck*.

Hélas ! Peu d'effets spéciaux réussis couronnèrent l'ensemble, exceptés ceux de *Malaven* (Prix des effets spéciaux) et du troublant *Etat stationnaire* (Prix de la mise en scène). *Phoenix* d'Eric Charbonnel, trop sentencieux, déçut tout le monde, tandis que *La Fougère*, tel un puissant soporifique, plongea le public dans un profond état comateux. Quelques productions prétentieuses (*Horrible Cauchemar*, *La Fantastique Traversée de la Mort*) furent gratifiées d'un accueil... frigorifié. Le Prix du Meilleur Film en 16 mm

fut décerné à *Burp*, production hollandaise sophistiquée, où une cabine téléphonique vorace dévore les malheureux qui s'y enferment. Après un concours de maquillage attrayant, le Festival s'achevait avec la projection très attendue de *Guts IV*, des affreux compères Lucio Mad et Gabor Rassov. Ces deux émules de John Waters et de Divine ont perdu quelque peu le punch qui caractérisait leurs précédentes réalisations, accusant l'effet d'une fatigue certaine. Souhaitons à cette équipe de choc de renouveler leur "discours", afin que nous les retrouvions l'an prochain en clôture du 5^e Festival du Film Fantastique en Super 8.

Films en compétition :

Les Aventures de John Smith, de J.D. Carré
Horrible Cauchemar, d'H. Martin
Samedi 14, de J.-A. Bougrelle
Terminator 2, de Laurent Olivier
Hémophilie, de Norbert Moutier
Terminator 2 bis, de P. Zytka
Le Messie de la nouvelle église, de C. Gornas
Burp, de Willy Wissink
Le Retour de Super Commando, de G. Touzeau
Smokers, de J.C. Gaudin
L'Agression, de Pierre Lenoir
Malaven, de Massy de la Chênerraye
La Mort en ce jardin, de Lionel Allorge
Mon père : Victor F., de Philippe Sisbane
La fantastique traversée de la Mort, de J. Luiz
Handicapman, de Fabrice Blin
Les Gémeaux, de Philippe Sisbane
Etat Stationnaire, de J.C. Spadaccini
Liste Rouge, de Bruno Réa
La Fougère, de Michel Reilhac
Indiana Smith, de David Lezeau
Phoenix, d'Eric Charbonnel
Décalage horreur, de G. Penso
Star Truck, de David Oghia
Guts IV, de Lucio Mad et Gabor Rassov.

Daniel Scotto



Un zombie d'"Horrible cauchemar" d'Hervé Martin.

MOTS CROISÉS FANTASTIQUES N° 50 par Michel Gires

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B										
C										
D										
E										
F										
G										
H										
I										
J										

Horizontalement

A. Vedette féminine tuée par Hitchcock sous une douche. B. *Caminante* : film de et avec Paul Naschy (1979). Film de John Buechler produit par Charles Band (1984). C. Film de George Pavlou présenté au Festival du Film Fantastique de Paris 1987, mettant en vedette un monstre horrible. D. Initiale du réalisateur de *Dr Jekyll et Mr Hyde* (1932) avec Frederic March. Nées en désordre. Sex rend à... E. Molière de yoyo. Film où Tippi Hedden côtoie une cinquantaine de lions. Début d'Inkijinnoff. F. Initiales Inversées de celui qui fut Van Helsing face à Dracula-Frank Langella. G. Créature gracieuse de la mythologie scandinave. Prénommée Nathalie, son dernier film fut *Brainstorm*. H. Réalisateur de *La rose pourpre du Caïre*. Initiales du réalisateur du *Septième sceau* (1956). Particule. Lettres de Delgado. J. Marque d'appareils de vidéo. Prénommé Conrad, fut la vedette du *Joueur d'échecs* de Jean Drévillle (1938).

Verticalement :

1. Incarna le Docteur Jerry et aussi Mister Love. 2. Film de et avec John Wayne (1960). *Rio...* : film de Howard Hawks (1970) avec John Wayne. 3. Sigle américain correspondant au sigle français OVNI. 4. Espace intersidéral ou liquide inflammable. Prénommé Nelson, il affronta le Fantôme de l'Opéra en 1943. 5. On le trouve dans une île, si l'on en croit R.L. Stevcenco. Molière de yéti. 6. Nom de Raquel Welsh dans *One Million B.C.* Initiales du réalisateur de *Zelig* (1983). 7. Prénommé John, c'est l'autre nom du scénariste Anthony Hinds. Exclamation espagnole qui retentit dans les corridos. 8. Lettres de millier, inversé. Habitation des esquimaux. 9. Sam Raimi a réalisé deux films sous ce titre. 10. Titre original de *La sorcellerie à travers les âges* (1924) de Benjamin Cristensen. Négatif anglais.

SOLUTION DU N° 49

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	A	V	E	N	T	U	R	I	E	R
B	S	O	T	E	N	I	G	M	E	
C	T	I	R	E	I	D	O	L	E	
D	R	E	E	L	S	E	I	L		
E	O	S	A	I	N	V	I	E		
F	N	B	N	E	O	N	E	C		
G	A	I	R	N	I	E	R	T		
H	U	S	E	R	R	E	U	N	I	
I	T	O	N	U	S	D	E	O		
J	E	N	E	R	V	A	T	I	O	N

Du plus profond, la terreur refait surface.

LES DENTS DE LA MER 4

LA REVANCHE



LORRAINE GARY · LANCE GUEST · MARIO VAN PEEBLES · KAREN YOUNG et MICHAEL CAINE

Un Film de JOSEPH SARGENT "LES DENTS DE LA MER 4 LA REVANCHE" Ecrit par MICHAEL de GUZMAN Musique de MICHAEL SMALL



Chef
Décorateur

JOHN J. LLOYD

Directeur de
la photographie

JOHN McPHERSON A.S.C.

Produit et
Réalisé par

JOSEPH SARGENT

UN FILM UNIVERSAL DISTRIBUÉ PAR UNITED INTERNATIONAL PICTURES

Pacific^{FM}



97.4	PARIS
96.9	MELUN-SUD/SEINE-ET-MARNE
88.8	MANTES-LA-JOLIE
101.3	LILLE - LENS/VALENCIENNES
91.3	BORDEAUX - GIRONDE
98.1	NICE - COTE D'AZUR
88.4	NANTES
102.9	TOULON
94.3	GRENOBLE
97.5	ROUEN
97.7	PAU - BAYONNE/BIARRITZ
92.1	CLERMONT-FERRAND
89.9	MONTPELLIER
87.4	DIJON
103.0	REIMS
102.1	LIMOGES
95.4	BEZIERS - NARBONNE
87.7	ANNECY
92.6	CHAMBERY
98.7	AGEN 93.1 VILLENEUVE-SUR-LOT
99.9	PONT-L'ABBE 93.4 QUIMPER
96.2	PERIGUEUX
98.3	ST-YRIEIX - BRIVE
90.5	SENS
96.8	ROMANS - DROME
89.0	AURILLAC - CANTAL
91.4	ST-MALO - COTE D'EMERAUDE
98.6	VENAREY-LES-LAUMES - SEMUR-EN-AUXOIS
98.9	MORLAIX
99.6	HAUT JURA - ST-CLAUDE
94.7	CHATILLON CHAUMONT
93.1	VENDOME
98.8	CHATEAUDUN
100.6	ILE DE LA REUNION

La radio voyage

Pacific FM

53, rue de Ponthieu, 75008 Paris
Tél. : 43.59.25.14 - Tél. : 643 461 F